ARTÉPHILE

Bulle de création contemporaine

REVUE DE PRESSE 2019

LIEN VERS LE SITE INTERNET www.artephile.com

SOMMAIRE

[liens clicable : raccourcis vers vos informations]

LE LIEU ARTÉPHILE page 3

LES ARTISTES ACCOMPAGNÉ ·ES page 13

ANNONCES des spectacles page 14

RADIO | TV page 44

PRESSE ÉCRITE page 59

CONTACTS page 210

LE LIEU

ARTÉPHILE

Bulle de création contemporaine

SOMMAIRE

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

THÉÂTRE(S) | Yves Pérennou | juin 2019

AVIGNON OFF LES 10 LIEUX LES PLUS IN

Comment se repérer parmi 140 lieux du OFF ? Où trouver les meilleurs pièces ? Notre sélection de théâtres réputés pour la qualité de leur programmation.

ARTÉPHILE

Apparu en 2015, Artéphile est exemplaire d'une génération de scènes avignonnaises en phase avec une vision contemporaine du théâtre, décloisonnée, ouverte aux arts plastiques, à la performance comme à la poésie, témoin d'une création inquiète de ce monde baigné de technologie et d'alarmes écologiques. Anne Cabarbaye est à la direction artistique de ce lieu qui dispose de deux salles, mais aussi d'une salle de résidence à l'année, d'un atelier et d'une salle de formation. À noter plusieurs spectacles pour enfants à partir de 10 heures.

© DR

Artistes programmés :

Diastème, Jean Cagnard, Gilles Granouillet, Alain Béhar, Pierre Notte, Gracia Morales, Éric Henon, Adrienne Ollé, Marjory Duprès, Hélène Ventura, Maryam Madjidi, Stanka Pavlova...

On aime :

Les cartes blanches aux compagnies

Le Monde

LE MONDE | Par Sandrine Blanchard | 24 juillet 2019 [EXTRAIT]

Festival d'Avignon : « Une programmation, c'est un Rubik's Cube »

Dans le « off » d'Avignon, les programmateurs de théâtre font leur marché parmi les 1600 spectacles proposés. Ce qui demande d'être organisé, ouvert aux surprises, et de bien connaître son public.

Des affiches faisant de la publicité lors du 73e Festival international de théâtre couvrent les murs de la ville d'Avignon, le 4 juillet. GERARD JULIEN / AFP

Leur accréditation porte un bandeau rouge. C'est celui que les compagnies de théâtre qui se produisent dans le « off » d'Avignon espèrent le plus croiser à l'entrée de leur spectacle. Il signifie programmateur ou directeur de théâtre, et donc un possible espoir de décrocher des dates de tournée. Ils sont environ 1 200 – parmi les quelque 3 100 professionnels (prescripteurs, institutionnels, diffuseurs) accrédités – à venir de toute la France « faire leur marché » lors de ce festival hors norme qui se termine dimanche 28 juillet.

Claire Giron et Michèle Raineri en font partie. Ce sont toutes les deux des habituées du « off », mais à la tête de structures fort différentes. La première est codirectrice d'Aggloscènes, dans le Var, réunion du Théâtre intercommunal Le Forum, à Fréjus (840 places), et du Palais des congrès de Saint-Raphaël (350 places). La seconde vient d'Epinal et préside depuis 2001 Les Amis du théâtre populaire (ATP) des Vosges.

Michèle Raineri aussi a anticipé sa venue en établissant un programme jour par jour où s'enchaînent spectacles mais aussi lectures et rencontres avec des compagnies ou des artistes. **Elle nous a donné rendez-vous au Théâtre Artéphile parce que c'est « un lieu gage de qualité ».**

ARTICLE INTÉGRAL

Marianne

Le Off est né dans l'euphorie libertaire pré-mai 68. - BERTRAND LANGLOIS / AFP / illustration

Reportage

A Avignon, le festival Off au bord du burn out

MARIANNE | Par Nedjma Van Egmond | 19 juillet 2019

Reportage
À Avignon, le festival Off au bord du burn out

[...] Même son de cloche au théâtre Artephile, dont la première salle a ouvert ses portes en 2015 et la seconde en 2016. Si ses fondateurs, Alexandre Mange et Anne Cabarbaye-Mange pratiquent un système de location de salles, à 100 euros le fauteuil, ils considèrent leur démarche de directeurs de théâtre comme un « acte politique ». Ils célèbrent une parole, une écriture contemporaine, initient des résidences d'artistes, des « officieuses », temps précieux de découverte les jours de relâche des représentations du Off, et ont même créé un fonds de dotation aux compagnies sur leurs deniers propres. « Les compagnies doivent pouvoir dire oui ou non, elles ne doivent pas vouloir faire le festival à n'importe quel prix », clame Alexandre Mange.

ARTICLE INTÉGRAL

Chantiers de culture

CHANTIERS DE CULTURE | Yonnel Liégeois | juin 2019

Avignon 2019, 73ème du nom !

Le 4 juillet, Avignon frappe les trois coups de la 73ème édition de son festival. Durant près d'un mois, sous toutes ses formes et dans tous les genres, le théâtre va squatter la Cité des Papes. Et déborder, hors les remparts, pour le meilleur et le pire…

Avignon, in et off

Un choix forcément partiel, qui n'oblige en rien, sinon de ne point chuter aveuglément dans la fosse aux artistes !

Et le risque est multiplié par cent et mille face au catalogue pléthorique du Off. Aussi, vaut-il mieux d'abord s'attarder sur la programmation, toujours de qualité, de quelques lieux emblématiques où prime le choix de l'art avant celui de la recette : La Reine Blanche, le Théâtre des Halles, la Caserne des Pompiers, **Artéphile,** La Manufacture, La Chapelle du verbe incarné, le Théâtre des Doms, Présence Pasteur, Le chêne noir, Le Collège de La Salle, Le Théâtre des Carmes, Le chien qui fume, Espace Alya, 11 Gilgamesh Belleville, Espace Roseau, Le petit Louvre, sans oublier Le Théâtre de la Bourse et celui de La Rotonde animés par les responsables locaux de la CGT… Dans ce capharnaüm des planches, tout à la fois charme et déplaisir de l'événement, il est jouissif d'oser aussi le saut dans l'inconnu : en se laissant porter par le bouche à oreille, en se laissant convaincre par le prospectus offert en pleine rue !

Quels que soient vos destinations vacancières, à chacune et chacun, lecteur ou abonné des Chantiers de culture, bel été, belles découvertes et rencontres culturelles.

Vaucluse matin
le dauphiné

VAUCLUSE MATIN | Violeta Assier-Lukic | 12 octobre 2019

Dans leur espace de création, Anne Cabarbaye et Alexandre Mange préparent le deux prochaines sorties de résidence

ARTÉPHILE : UN PRÉCIEUX MÉCÉNAT POUR LES COMPAGNIES

«Une compagnie qui joue ici un soir et qui s'en va le lendemain, ça ne nous correspond pas du tout», s'accorde à dire Anne Cabarbaye et Alexandre Mange, propriétaires du théâtre.»

© Photo Tiphaine RAFFIER

De l'ancien théâtre, le couple a fait une fabrique de spectacles vivants, un lieu de résidence et de soutien aux artistes. Et c'est avec les artistes que le couple partage l'amour de la création au quotidien.

Une reconversion réussie

Designer en haute joaillerie, Anne Cabarbaye, cette ancienne élève des Beaux-Arts et majore de l'École Boulle, s'épanouit dans la création sous toutes ses formes.

Et c'est en 2015, que le couple entame une reconvertion professionnelle, quittant Paris et le monde professionnel du Luxe pour ouvrir leur propre Lieu dans la cité des papes, 7 rue du Bourg Neuf. Après un brainstorming, est né Artéphile, alliance des éthymologies grecques «Art» et «amour».

En 4 ans d'existence, sans un seul denier public afin de préserver leur liberté, ces amoureux de l'art se sont transformés en véritable mécènes, oeuvrant avec le souci du détail et celui du bien-être des artistes. Après quelques 110 spectacles de créations contemporaine, Artéphile s'est fait un nom et est reconnu des Institutions.

Ils réfutent le nom de théâtre : *«nous ne proposons pas que des créations théâtrales, il y a aussi des arts visuels, du spectacle vivant au sens large»* nous explique Alexandre Mange. Celui qui a quitté son costume de contôleur de gestion dans la Maison Van Cleef and Arpels est devenu aujourd'hui régisseur de lumière autodidacte et est Président de la Compagnie ONAVIO. Quant à Anne, elle suit de près leur travail puisque la Caisse à Outils Numériques arrive à l'Atelier Studio Artéphile. Leur travail se base sur les technologies Open Source qui allient rêverie artistique et rigueur scientifique.

Souhaitant vivre au rythme de l'impulsion créative, Artéphile choisit de ne plus éditer de programme papier cette l'année, trop rigide! Les prochaines représentations publiques auront lieu ce samedi 11 (19H30) et dimanche 12 octobre (14h30) pour la création *On emmènera la mer avec nous* par le collectif *Les oiseaux vague(s)* puis le 30 octobre (14h30) pour la création *Le garçon qui ne parlait plus* (dès 7 ans) de la compagnie Onavioavec le soutien de la scène conventionnée jeune public Le TOTEM.

La Provence

LA PROVENCE - 19 juin 2019

Au théâtre Artéphile, seize avant- premières du Festival Off !

À Avignon-sur-scène, il est sans doute d'aucun l'un des théâtres permanents parmi les plus dynamiques, notamment en terme de résidences et d'émergence.

En juillet, le Théâtre Artéphile sera l'un des lieux du Festival Off. Mais en attendant, du 22 juin au 2 juillet, pour se mettre déjà dans l'ambiance, seize avant-premières des spectacles qui seront joués en juillet sont présentées au public. Et ce pour un tarif plus que préférentiel de 5 € la place !

Artéphile, rue du Bourg-neuf, Avignon. Infos : 04 90 03 01 90 ou http://artephile.com

La Provence

LA PROVENCE | 06 mars 2019

LES BISONS EN SÉCESSION...

On ne le dira jamais assez, Artéphile est, à Avignon, l'un des théâtres permanents qui fournit le travail de fond le plus intéressant pour les jeunes compagnies, interdisciplinaires, et au ton novateur.

Découvrir des artistes différents, c'est précisément ce qui attend le public samedi soir avec «Buffalo». Une performance de Julien Defay (jeu, lecture) et Nicolas Gautreau (dobro) d'après le roman de Franck Mayer. Buffalo Kézaco ?

Il y a donc, au départ, ce texte, «Tueur de bisons», de Frank Mayer, témoignage d'un vieil homme qui dit avoir participé à la guerre de Sécession, mais qui fut surtout connu comme l'un des derniers chasseurs de bisons. Buffalo, c'est aussi l'envie de faire entendre ces mots, de faire résonner toute leur arrogance en musique au rythme des grands espaces. C'est le choix d'une guitare à résonateur. Sur scène, les deux artistes s'emparent du texte original, le déconstruisent et le malmènent, jusqu'à ce que Buffalo fasse entendre ses gros sabots.

« C'est en découvrant leur performance artistique lors des «OFFicieuses Artéphile» pendant le festival 2018, que nous avons souhaité proposer ce moment fort, sensible et jubilatoire !», dit l'équipe du théâtre.

Samedi à 20 h 30 au Théâtre Artéphile, Avignon ; 10/15 € ; 04 90 03 01 90

ZIBELINE | AGNÈS FRESCHEL | Juin 2019

Il y a les lieux où on peut aller les yeux fermés parce qu'ils savent programmer et accompagner les artistes. D'autres qu'il faut fuir, parce qu'ils proposent ce que le théâtre privé parisien produit de pire, très loin du théâtre de service public que défendait Jean Vilar ou de la contestation de 68 qui vit la naissance réelle du Off. Ce Off qui, créé contre une prétendue institutionnalisation du Théâtre Populaire, joue aujourd'hui souvent le jeu de la rentabilité sur le dos des artistes et du public.

Le public pourtant, à Avignon, est merveilleux. Passionné dès le matin, écumant les rues jusqu'à la nuit, faisant la queue sous un soleil de plomb, discutant théâtre, politique et encore théâtre, s'enthousiasmant pour des formes diverses, partageant des points de vue contradictoires, partout, à la terrasse des cafés et des restaus (aux prix festivaliers : les Avignonnais se plaignent des festivals mais en vivent), dans les expositions et au cinéma Utopia où il fait bon aller prendre un autre bain d'ombre.

D'autres, passants, viennent juste tâter le pouls de cette ville qui « entre en festival » comme le dit sa maire Cécile Helle. Ils se baladent, assistent à la parade, regardent les artistes de rue, poussent parfois la porte d'un seul-en-scène vu à la télé. Ils participent à l'ambiance d'Avignon, mais il faut aussi rappeler que l'essence du théâtre est d'être subversif, ou au moins transgressif, si on ne veut pas que cet art soit totalement gagné par l'industrie du divertissement, arme secrète de ceux qui en veulent à notre « temps de cerveau disponible ». Avignon, en partie, y a déjà cédé.

LE IN DU OFF

Certains lieux ou institutions, dans l'esprit globalement marchand du off, font le choix d'une programmation qui met en valeur une esthétique, un thème, une région ou un pays. Les compagnies sont choisies dans ce cadre par de véritables programmateurs qui les soutiennent et les financent, à la mesure de leurs moyens.

LE THÉÂTRE ARTÉPHILE lui aussi fait des choix : cette année sa thématique Trans s'entend au sens large du préfixe, qui prédit une transformation. Des spectacles variés et choisis, pour enfants le matin avec contes et marionnettes, puis s'acheminant vers des thèmes ou des traitements plus graves, avec une grande attention à la qualité des textes : L'Arrestation de Mario Battista, mis en scène par Christophe Laluque, ou Iphigénie à Splott, une pièce de Gary Owen traduite et mise en scène par Blandine Pelissier.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

OUVERT AUX PUBLICS - 12 juin 2019
Laurent Bourbousson

12 JUIN 2019 /// LES INTERVIEWS

[ITW] ANNE CABARBAYE POUR TRANS, LE OFF19 D'ARTÉPHILE

En ce mois de juin, le théâtre Artéphile a la bonne idée de proposer, à son public, tous les spectacles qui feront les beaux jours du festival, en avant-première. C'est justement avant celle de *La Magie lente*, que nous avons discuté avec Anne Cabarbaye, directrice du lieu, de création, de poésie et d'écriture contemporaine.

TRANS, un préfixe servant de prétexte
Lorsque vous prenez entre vos mains le programme d'Artéphile, le préfixe TRANS trône sur la page de garde. *« C'est ce préfixe qui est apparu lors de la fabrication de cette programmation*, commente Anne Cabarbaye. *C'est la nécessité d'aller au-delà, de traverser et d'aller outre ; la nécessité que chacun de nous a du rêve et de l'imaginaire pour palier à des événements très crus et en définitive difficilement supportables.* »

Les équipes artistiques présentes tout au long du mois de juin :

Sur les 16 spectacles programmés, 14 sont en création tout au long du mois de juin, entre les murs du théâtre. Un mois où les rencontres humaines et artistiques vont se faire sous les yeux de l'équipe du théâtre. On évoque également l'apparition de la danse dans la programmation avec Marjory Duprès, on parle d'utopie, de DIASTÈME, d'Alain Béhar, de beauté, de poésie… Place à l'interview.

ITW INTÉGRALE

LES ARTISTES
ACCOMPAGNÉ · ES

ARTÉPHILE
Bulle de création contemporaine

SOMMAIRE

ANNONCES
des spectacles

SOMMAIRE

LE MAG PROFESSION Spectacle

Visuel : © Fabien Debrabandère

“VENT DEBOUT” : YONAELLE STRATMAN ET PIERRE-YVES GUINNAIS REMPLISSENT DES PAGES CONTRE L’OPPRESSION

Publié par Nicolas Arnstam | 24 Avr, 2019 | A la une, Critiques, de Spectacles

Destiné au jeune public, Vent Debout est un véritable plaidoyer pour la liberté d’expression et contre l’oppression. Un spectacle ingénieux gonflé de poésie brute.

À voir à Lille et en tournée, avant un mois de représentations au théâtre Artéphile, à Avignon (Off).

La compagnie Des Fourmis dans la Lanterne, créée en 2012 par les deux artistes marionnettistes Yonaelle Stratman et Pierre-Yves Guinnais, a joué en Corée du Sud en 2016. Ils ont alors eu connaissance, lors de ce voyage, de l’initiative d’une organisation sud-coréenne envoyant, attachées à des ballons, des milliers de clés USB pour faire découvrir aux Nord-Coréens les cultures du monde (film, musique, actualités) et combattre le régime.

Cette découverte leur a inspiré ce Vent Debout, véritable plaidoyer pour la liberté d’expression et contre l’oppression.

Télérama

© DR

TÉLÉRAMA | Françoise Sabatier-Morel | 01 juillet 2019

VENT DEBOUT

Festival d'Avignon 2019 : il y en a aussi pour les enfants !
Plus de 160 spectacles pour jeune public ! Il y a de quoi se perdre. Pour vous aider, nous avons sélectionné les événements qui valent le détour.

"Vent debout"
Au Théâtre Artéphile, la compagnie Des fourmis dans la lanterne propose un spectacle de marionnettes et de papier, véritable ode à la liberté d'expression, à voir à partir de 7 ans. Vent debout est une fable sans paroles, imaginée et interprétée par Pierre-Yves Guinais et Yoanelle Stratman. Une petite fille vit dans un pays où les mots sont interdits et dans lequel on n'entend que le bruit du vent. Pourtant de l'autre côté du mur, l'enfant découvre un monde qui bruisse, parle, bourdonne, crie… un monde qui vit.

Visuel : © Tiffany Duprés

TÉLÉRAMA (sortir) - 08/06/2019
Thierry Voisin

Compagnie Jours dansants - Des Lustres

Un corps allongé dans un petit carré de sable blanc. Il se déploie peu à peu, en écho à celui qui apparaît sur l'écran. Leurs respirations se répondent. Leurs doux frémissements se mêlent aux voix off (comme celle de la grand-mère sur un répondeur téléphonique), qui semblent surgir des souvenirs de Marjory Duprés ou des nôtres. Chaque geste, chaque image, chaque mot trouve un écho dans nos propres souvenirs. Ils sont les empreintes d'une mémoire collective. Ce solo transmédia (corps, images, textes et sons) devient finalement, et presque malgré soi, une expérience sensorielle, douce et légère, tendre et fragile. A l'occasion du nouveau festival Tournée générale, il est repris in situ dans un café parisien, autre lieu d'échanges et de partage.

Théâtral magazine
L'actualité du théâtre
THÉÂTRAL MAGAZINE N°78 | JUILLET-AOUT 2019

FIGEAC

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR
Artéphile théâtre - Avignon
Festival de Figeac

Pierre Notte
La place du spectateur

Pierre Notte revient d'une escapade "enchanteresse" sur l'île de la Réunion. Il vient de jouer au festival Komidi ***L'effort d'être spectateur,*** un texte de son cru tiré de l'ouvrage éponyme publié en 2017. *"La question c'est toujours la place du spectateur, ce qu'on établit avec lui, ce qu'on est en droit d'attendre de lui."*

L'auteur, comédien et metteur en scène se réfère notamment à Michel Bouquet qui parle de *"jouer avec le public"* et non pas pour lui. *"J'ai lu ceux qui ont théorisé sur le sujet, il n'y en a pas beaucoup, moi, je suis intéressé par tous les théâtres, mais le seul vrai métier que j'ai exercé dans ce domaine, c'est celui de spectateur,* observe Pierre Notte. *Par la théorie, j'ai voulu embrasser toutes ses postures. On peut aller voir Joël Pommerat et Michel Fau -c'est mon cas- qui ont les mêmes passions et exigences. Se rendre à la Comédie-Française et au théâtre de l'Oeuvre... La place du spectateur permet d'avoir un choix illimité, de vivre des expériences différentes."*

Tout terrain, mû par l'amour des planches, Pierre Notte s'expose là comme jamais, excepté peut-être dans son roman *Quitter le rang des assassins* (Gallimard, collection Blanche, 2018). *"J'ai pris la synthèse de tout ce que j'ai fait au théâtre, j'assume et m'assume"*, résume-t-il en souriant. **Le dramaturge voulait mettre le spectateur "*à l'épreuve*". Observer sa capacité à l'ennui, à décrocher, à s'accrocher aussi.** Il s'interroge : *"c'est peut-être un suicide théâtral et professionnel."*

Parce que ce caméléon dit ce qu'il pense, joue, se met en scène et même *"en danger"*. *"Je vais jusqu'au bout physiquement également, je parle des limites physiques du comédien"*, signale Pierre Notte.

Le public le découvrira sur des talons hauts faisant du hula-hoop en citant pêle-mêle des personnalités comme Gilles Deleuze, Leslie Kaplan ou Alain Badiou. Pendant quinze minutes. *"Je suis du côté de la performance, mais aussi dans la séduction et la provocation"*, prévient l'acteur qui s'accompagne de notes de musique de mélodica et d'harmonica. Il est en outre dans ce qu'il appelle un *"dispositif volontaire de solitude"*, réseaux sociaux, téléphone portable, Netflix, etc. Qu'il oppose aux lieux de rassemblement que sont les salles de théâtre. *"Je propose un travail au spectateur, il l'accepte ou pas, l'idée est de penser à ce que nous faisons tous là, ensemble"*.

Nathalie Simon

■ *L'effort d'être spectateur, de et avec Pierre Notte.*
> du 5 au 27/07 Artéphile théâtre, 7 rue Bourg Neuf 84000 Avignon, 04 90 03 01 90, à 13h25
> du 31/07 au 1/08 Festival de Figeac, 05 65 38 28 08
> du 6/11 au 1/12, au théâtre du Rond-Point

Théâtral magazine
L'actualité du théâtre

La clairière du grand n'importe quoi, d'Alain Béhar, au Printemps des Comédiens - *27 mai 2019*

THÉÂTRAL MAGAZINE N°77 | MAI-JUIN 2019

Alain Béhar écrit des histoires insensées. De celles dont on se demande sur quelle planète il habite avant de constater qu'il nous a embarqués avec lui malgré nous. Dans La clairière du grand n'importe quoi, tout commence en 2043 au moment où le continent africain disparaît de la surface du globe... Le texte d'Alain Béhar est un conte joyeux sur le catastrophisme ambiant qui pousse à leur paroxysme les annonces de la fin du monde qui circulent partout.
2043, donc, la terre tourne à l'envers et entre autres, l'Afrique a disparu sous les eaux obligeant ses habitants à migrer en masse en direction de l'imaginaire. Ils se retrouvent dans une clairière où un clown foutraque les invite à prendre un bateau en papier où la couleur et le positivisme couleraient à flots...

L'interview d'Alain Béhar dans Théâtral magazine n°77

La Clairière du grand n'importe quoi,
de et par Alain Béhar

31/05 au 02/06 Théâtre des 13 vents, domaine de Grammont 34 000 Montpellier
(dans le cadre du printemps des Comédiens)
5 au 27/07 Festival Avignon, Artéphile, 7 rue du Bourg Neuf 84 000 Avignon
5 et 6/11 Théâtre du Bois de l'Aune à Aix en Provence
8/11 festival Les rencontres à l'échelle, Friche de la belle de mai Marseille
14 au 16/11 Sortie Ouest Béziers
21/11 Le périscope à Nîmes

la terrasse

FLÉCHAGE AVIGNON OFF 2019 /

PREMIER VOLET

Publié le 28 mai 2019 - N° 277

Si nous avons éliminé Génial, ma femme divorce, Je suis une princesse et je vous emmerde ou autre Faites l'amour avec un belge sans trop d'états d'âme, nous avons cependant beaucoup regretté de ne pas avoir pu assister aux représentations de Moi, Daniel Blake, adapté de la Palme d'Or de Ken Loach, Les Secrets d'un gainage efficace, création de la compagnie Les Filles de Simone, Déglutis, ça ira mieux, la nouvelle pièce d'Andréa Bescond et Eric Métayer après Les Chatouilles, adapté au cinéma en 2018 ou encore Marine Bosson en lieu et place d'Océan dans La Lesbienne invisible.

MARX ET LA POUPÉE

Aude Jarry, Clotilde Lebrun et Elsa Rozenknop interprètent le texte de Maryam Madjidi et mêlent la musique et les langues pour raconter les racines comme fardeau, rempart et arme de séduction massive.

Théâtre Artéphile à 11h45

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

Alain Béhar, auteur en résidence à la Fabrique du Théâtre des 13 Vents à Montpellier, livre et interprète un texte poétique sur les migrations.

Artéphile à 16h35

LA MAGIE LENTE

Benoit Giros incarne l'avancée de la parole d'un être traumatisé, qui cherche à panser ses souffrances. Une mise à nu impressionnante. Le texte de Denis Lachaud est mis en scène par Pierre Notte.

Théâtre Artéphile à 11h15

Plusdeoff

PRÉSÉLECTION POUR BIEN DÉBUTER VOTRE FESTIVAL D'AVIGNON OFF 2019

Artéphile

Deuxième année pour **LA MAGIE LENTE** (19h20), pièce de Denis Lachaud mise en scène par Pierre Notte, très appréciée l'an passé, en dépit d'un sujet difficile, celui d'un traumatisme subi durant l'enfance ; **IPHIGÉNIE À SPLOTT*** (21h40), qui offre aux Festivaliers exercés l'opportunité de découvrir l'auteur gallois Gary Owen.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

SCENEWEB | 27 mai 2019

1592 SPECTACLES DANS LE OFF 2019

L'édition 2019 du Festival Off d'Avignon se déroulera du 5 au 28 juillet. 1592 spectacles sont programmés (il y en avait 1538 l'année dernière) dont 1134 productions présentées pour la première fois. 5920 artistes vont se croiser dans les rues.

La Grande Parade d'ouverture se déroulera le jeudi 4 juillet à 20h dans les rues d'Avignon. Le bal de clôture du festival OFF d'Avignon est prévu le samedi 27 juillet à partir de 22h avec Baja Frequencia et la Dame Blanche.

Pour la première fois depuis la création de l'association AF&C qui gère les activités du Off, une subvention de 40.000 euros a été allouée par le Ministère de la Culture (pour un budget global de deux millions d'euros). "Une reconnaissance du off comme lieu de création et non pas seulement comme un marché+ du spectacle vivant comme on le dit souvent" souligne Pierre Befeytte le Président de l'association.

En 2017 et 2018, 142 spectacles et 385 artistes ont été soutenus par le Fonds de soutien pour un montant de 374 000€. Il permet de lutter contre la précarité d'un grand nombre d'artistes du festival OFF d'Avignon et d'accompagner les structures porteuses de projets à se professionnaliser. En 2019, le budget sera de 220 000€.

Quelques têtes d'affiche

Charles Berling met en scène Vivre sa vie de Jean-Luc Godard au théâtre des halles
Après Les Chatouilles « la nouvelle pièce de Andréa Bescond et Eric Metayer « Déglutis, ca ira mieux » avec Géraldine Martineau et Isabel Otéro au Théâtre du Balcon à 22h30
Déborah Lukumuena (César second rôle pour Divines en 2018) dans ANGUILLE SOUS ROCHE d'Ali Zamir , mise en scène Guillaume BARBOT à la Parenthèse à 1939
Corinne Touzet – Maux d'amour – Dan Gordon – Johanna Boyé à La Luna 12h45
Clémentine Célarié – Une vie – Maupassant – Arnaud Denis au Chien qui fume à 17h
Catherine Arditi – Ensemble – Fabio Marra au Chêne Noir 17h
Bruno Putzulu – Les Ritals – François Cavanna au Chêne noir à 19h15
Christophe Malavoy La Légende du Saint – Buveur – Joseph Roth au Chêne Noir à 18h45
Jean-François Derec – Le jour où j'ai appris que j'étais juif – Georges Lavaudant au Chêne Noir à 14H45
Virginie Lemoine présente 4 mises en scène, Suite Française – Irène Némérosky – Balcon 20h45, Quand je serai grand je serai Nana Mouskouri – Petit chien 20h45, Nos années Parallèles – Stéphane Corbin – Buffon – 16h20 et Chagrin pour soi – Sophie Forte – Gémeaux – 15h30

Nouvelle création de Diastème, La paix dans le monde avec Frédéric Andrau et la participation d'Emma de Caunes ARTÉPHILE-14h05

Alexandre Brasseur – Les Funambules – Daniel Colas – 3 soleils 15h35
Marie-Christine Barrault – Georges et Sarah Jean Pétrement – Corps Saints 20h20
La famille Ortiz- de Jean Philippe Daguerre – Sa nouvelle pièce après Adieu Monsieur Haffmann (4 Molières en 2018) avec notamment Isabelle de Botton, Bernard Malaka… au Théâtre actuel
17h25
Mais aussi Denis Lavant – Daniel Mesguich – Myriam Boyer, Geneviève Casile, Marianne James, La Machine de Turing, Intramuros et le Porteur d'Histoire

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

VENT DEBOUT DE PIERRE YVES GUINAIS & YOANELLE STRATMAN
13 juillet 2019/dans Agenda, Avignon, Marionnettes

La vie d'une petite fille bascule quand elle fait l'étrange découverte d'un pays grouillant de mots, de sons, d'inscriptions. N'ayant connu que le silence, elle tente de comprendre ce qui la sépare de cet autre monde. Chez elle, tout est blanc et rien de résiste au vent. Un vent puissant, capricieux et omniprésent.
Ce spectacle visuel, sans parole, est inspiré des pays où les peuples sont réduits au silence par la censure. Il est question de liberté d'expression, d'engagement et de lutte. Une échappée poétique pour marionnettes, dans un univers de papier.

Vent debout

Ecriture, création, interprétation: Pierre Yves Guinais, Yoanelle Stratman
Aide à l'écriture, regard extérieur : Amalia Modica
Création sonore : Jean Bernard Hoste
Création lumière : François Decobert
Illustrations : Celia Guibbert
Regard Extérieur : Amalia Modica
Création sonore : Jean Bernard Hoste

L'Avant-Seine / Théâtre de Colombes
Mardi 2 avril : 14h30 et 19h30
jeudi 4 avril : 10h et 14h30
vendredi 5 avril : 14h30 et 19h30

Artéphile du 5 au 27 juillet / relâches les dimanches

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

GUILLAUME CANTILLON DANS MÉTAMORPHOSES !
11 juillet 2019/dans Agenda, Avignon, Festival

J'ai toujours cherché à me confronter à différents types d'écriture, pour aller vers l'inconnu en espérant une rencontre. La poésie de Lely qui s'appuie sur la mythologie, échappe à toutes les modes, agit comme contrepoint à l'actualité, mais est aussi un moyen de me connecter à mon environnement et au monde.

J'ai envisagé ce spectacle comme une performance, dans un rapport très direct et frontal au public, qui passe aussi bien par la profération, le chant, le récit, la musique et la vidéo que par le travestissement et le "show" pour proposer un spectacle protéiforme. Aujourd'hui, on ne nous a jamais autant annoncé les mutations de la société, les profonds changements géopolitiques ou économiques, mais paradoxalement, on n'a jamais autant senti de résignation, de fatalisme et d'immobilisme. Nous sommes arrêtés et observons dans l'impuissance le tourbillon du monde. Le spectacle prend acte de cette situation qui fige l'humain dans le réel, et propose par la poésie, des chemins transgressifs et fantastiques : des chemins de liberté.
Guillaume Cantillon

Texte : Gilbert LELY (d'après Ovide) / Mise en scène, interprétation : Guillaume CANTILLON / Musique : Vincent HOURS / Scénographie : Jean-François GARRAUD / Lumières : Jean-Louis BARLETTA / Vidéos : Geoffrey FAGES / Son : Zidane BOUSSOUF / Costumes : Sabrina NOIRAUX / Régie Générale : Jean-Louis FLORO

Production : Le Cabinet de Curiosités, compagnie en résidence au Théâtre du Rocher / La Garde, avec le soutien du Conseil Départemental du Var.
Durée: 1h05

Artéphile 21h | du 5 au 27 juillet 2019 - relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

SIMON FRAUD DANS 107 ANS DE DIASTÈME
5 juillet 2019/dans Agenda, Avignon Festival

Simon, 16 ans, aime Lucie, rencontrée dans la cour de l'école primaire, reconnue dès les premières secondes comme l'"âme sœur". Mais à la suite d'une trahison de Simon, Lucie veut partir, veut réfléchir, et installe entre eux une distance que Simon ne peut pas supporter.
Il se repasse en boucle les images de leur histoire, il nous ouvre les portes de son théâtre intérieur, de sa fantaisie et de sa souffrance.
Il nous raconte sa fugue et son geste désespéré pour reconquérir Lucie, et le chemin que prend sa vie après cette tentative.

« J'ai voulu raconter une histoire dans laquelle le temps, contrairement à l'adage, ne guérissait pas les blessures, une histoire d'amour absolu, à la fois drôle et bouleversante, qui puisse faire rire, faire peur et faire mal, comme la vie fait rire, fait peur et fait mal. J'ai voulu voir jusqu'où on pouvait aller par amour, quand on était prêt à lui dédier sa vie, quand on était prêt à aller jusqu'au bout. 107 ANS, c'est l'histoire d'un garçon fou d'amour pour une fille. L'histoire de Simon et Lucie.» Diastème.

107 ans de Diastème
Adaptation / Adrienne Ollé & Simon Fraud
Mise en scène / Adrienne Ollé
Distribution / Simon Fraud
Scénographie / Suzanne Barbaud
Création musicale / Eskazed

Théâtre Artéphile du 5 au 27 JUILLET à 18h25

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

BLANDINE PÉLISSIER MET EN SCÈNE IPHIGÉNIE À SPLOTT DE GARY OWEN
6 juillet 2019/dans Agenda, Avignon, Festival Off, Théâtre

Effie habite à Splott, un quartier de Cardiff, la capitale du Pays de Galles, touché par la désindustrialisation, le chômage et la paupérisation. Effie, c'est le genre de fille qu'on évite de regarder dans les yeux quand on la croise dans la rue, qu'on se permet de juger l'air de rien. Effie, on croit la connaître, mais on n'en connaît pas la moitié. Tous les lundis, elle se jette dans une spirale d'alcool, de drogues et de drames, et émerge au bout de trois jours d'une gueule de bois pire que la mort pour mieux recommencer. Et puis, un soir, l'occasion lui est offerte d'être plus que ça.

Iphigénie à Splott

Une pièce de Gary Owen (Pays de Galles)
Texte français de Blandine Pélissier et Kelly Rivière

Création à Artéphile – Avignon OFF 2019

Mise en scène Blandine Pélissier
Avec Morgane Peters et Clémentine Vignais (en alternance)
Collaboration artistique So Beau-Blache
Création lumière Ivan Mathis
Création musicale Loki Harfagr
Scéno/costumes/graphisme/teaser So Beau-Blache
Production Isabelle Canals
Presse/Diffusion Fouad Bousba

Ce texte a bénéficié d'une aide à la traduction de la Maison Antoine Vitez et a été lu pour la première fois à l'initiative de Prise Directe, lors de son festival 2017.
Texte lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques – Artcena

Gary Owen est représenté dans les pays francophones par MCR (info@paris-mcr.com) en accord avec Curtis Brown, Londres.

durée : 01h35 | Off 2019 | Artéphile à 21h40 | du 6 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21 | spectacle conseillé à partir de 14 ans

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

CHRISTOPHE LULUQUE DANS L'ARRESTATION DE MARIO BATISTA
17 juin 2019/dans Avignon, Festival, Off, Théâtre

Un policier arrête un jeune garçon, sans véritable motif. La situation, presque insignifiante au début, devient progressivement cauchemardesque pour le jeune garçon, et une réelle machine à tensions et quiproquos pour le spectateur. Au lieu de devenir un affrontement attendu, la situation permet au Flic de déverser devant sa victime étonnée, muette et de plus en plus inquiète, son point de vue sur le pognon, la taule, la discipline… L'écriture de Mario Batista se détourne des archétypes et porte l'humanité des personnages. Ils ne parlent pas pour nous raconter une histoire ou faire avancer une intrigue, mais pour permettre aux personnages de s'en sortir.

L'arrestation de Mario Batista
Mise en scène : Christophe LALUQUE / Interprétation : Bruno PESENTI et Tigran MEKHITARIAN / Scénographie, lumières : François CHAFFIN / Musique, création sonore : Nicolas GUADAGNO / Design graphique et photographies (recréation 2019) : Timor Rocks !

Soutiens : DRAC Île de France – Ministère de la culture et de la communication (compagnie conventionnée), Région Île de France, Conseil Départemental de l'Essonne.
Durée: 55 minutes

Artéphile 20h15
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

ET SI C'ÉTAIT CETTE NUIT…DE GRACIA MORALÈS
17 JUIN 2019/DANS AVIGNON, FESTIVAL, OFF, THÉÂTRE

Et si c'était cette nuit…
Cette nuit qui abolit les barrières temporelles pour un instant et permet la rencontre entre une mère et sa fille, au même âge. Elles se parlent, elles se livrent, à voix haute. Leurs paroles, ce sont les petits riens du quotidien, ces petits riens qui trament le tissu du souvenir, qui créent la mémoire et dévoilent avec pudeur leurs désirs, leurs craintes. Souvenirs partagés où la transmission entre la mère et la fille peut avoir lieu. Une quête de soi pour comprendre l'autre. Pour comprendre les coups de la violence conjugale. Une pièce qui a la poésie du quotidien.

Et si c'était cette nuit…
exte : Gracia MORALES / Mise en scène : Éric HÉNON / Interprétation : Maud LEFÈVRE, Gratiane DE RIGAUD / Lumières : Éric SCHOENZETTER / Diffusion : La Strada & Cies / Traduction : Emmanuelle GARNIER
Soutiens : La Fabrique (Savigny-sur-Grosne)
Remerciements à la Ville de Pantin et à la Délégation aux droits des femmes de la Ville de Lille.
Durée: 1h05

Artéphile 17h45
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

XAVIER BÉJA ET FRANÇOIS FONT DANS LE TRANSFORMISTE DE GILLES GRANOUILLET
17 juin 2019/dans Avignon, Festival, Off, Théâtre

Camard se présente devant son médecin de famille. Souci banal : il se plaint de problèmes intestinaux, d'un ventre ballonné. Le problème persiste et prend des proportions inattendues : son ventre s'arrondit. Le duo nous embarque avec une verve étonnante dans un puzzle qui prend des allures de polar décalé. Camard ôtera chacun de ses costumes pour nous ouvrir sa conscience. Etonnant transformiste, clown triste – même si on sourit beaucoup – et Don Quichotte tout à la fois, un homme en quête de dignité.

Le Transformiste
Texte et mise en scène : Gilles GRANOUILLET / Interprétation : Xavier BÉJA et François FONT avec la participation de Clémentine DESGRANGES / Lumières et création vidéo : Jérôme AUBERT / Images : Les Dimanches Matins / Contribution musicale : Sébastien QUENCEZ / Scénographie et costumes : Analyvia LAGARDE et Betty RIALLAND / Intervention Chorégraphique : Pauline LAIDET

Coproductions : Théâtre des Ilets – CDN de Montluçon, Théâtrales Charles Dullin – Festival de la création contemporaine, Théâtre des Pénitents – scène régionale de Montbrison. La compagnie Travelling Théâtre est conventionnée par la Ville de Saint-Etienne, la Région Auvergne-Rhône-Alpes et le Département de la Loire et subventionnée par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes. Ce texte est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques – ARTCENA et a reçu le soutien de la SPEDIDAM.

Durée: 1h15

Artéphile 16h
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

ENSEMBLE PAR ENSEMBLE DE JEAN CAGNARD
17 juin 2019/dans Avignon, Festival, Off, Théâtre

Le couple, un des mystères les plus anciens de l'humanité…
Au départ, chacun est de son côté. Et puis il y a la rencontre. N'est-ce pas ce que l'on cherchait éperdument ? L'autre ? Et maintenant qui est l'autre ? Un reflet ? Une solution ? Un animal de compagnie ? Quelle chimie, quelles parois, quels territoires, quelles politesses ? L'autre est-il une femme, un homme, ou simplement un rêve ?…
Dans un spectacle mêlant théâtre, poésie, prose et musique, Catherine Vasseur et Jean Cagnard, accompagnés magnifiquement par Gaëlle Costil, accordent leurs voix et leurs jeux pour un moment de fantaisie et d'émotion suspendu.
Jean Cagnard est lauréat du Grand Prix de Littérature Dramatique 2018 pour « Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face » (Éditions Espaces 34).

Ensemble par ensemble
Texte : Jean CAGNARD / Mise en scène et interprétation : Jean CAGNARD et Catherine VASSEUR / Musique : Gaëlle COSTIL (violoncelle) / Lumières : Catherine NODEN / Son : Delphine FOUSSAT / Régie : Cécile MARC / Production : Hélène SORIN / Presse et diffusion : Eugénie VILASECA

Soutiens : Ministère de la Culture-DRAC Occitanie, Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, Département du Gard, Ville de la Grand'Combe, CGET, SPEDIDAM, Occitanie en scène.
Accueil en Studio Libre : Théâtre des 13 Vents – CDN Montpellier.

Artéphile 15h05
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR DE PIERRE NOTTE
17 JUIN 2019/DANS AVIGNON, FESTIVAL, OFF, PARIS, THÉÂTRE

PREMIER TEXTE THÉORIQUE D'UN HOMME DE THÉÂTRE,

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR rassemble des prises de positions sur la relation à établir entre la scène et la salle. L'auteur livre avec humour une conférence, seul parmi quelques papiers volants et accessoires. Quelques sons, quelques lumières et des expériences à tenter : comment la voix de l'acteur peut-elle dessiner un espace ? À quoi correspond la toux du spectateur ? Qu'est-ce qu'une performance et une mise en danger de mort sur un plateau ? La nudité est-elle une option ? Il s'agit d'aborder le travail de l'équipe artistique par le prisme de la rencontre avec le public. Le spectateur est avant tout un travailleur de la pensée et de l'imaginaire. L'auteur raconte son expérience, ses ratages, ses aspirations, ses considérations des métiers du spectacle vivant, autour de l'état et de l'effort d'assister à une représentation.

L'effort d'être spectateur
De, mise en scène et interprétation Pierre Notte
Regard extérieur Flore Lefebvre des Noëttes, création lumière Éric Schoenzetter, régie lumière et son Anaïs de Freitas
Texte publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs
Compagnie Les gens qui tombent
Production Compagnie Les gens qui tombent
La compagnie reçoit le soutien de la DSN – Dieppe Scène nationale et du Prisme – Théâtre d'Elancourt.
Pierre Notte est auteur associé au Théâtre du Rond-Point.
Duré: 1h10

Artéphile 13h25 / du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

Rond-Point /6 novembre – 1 décembre 2019 / salle : Roland Topor

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

DES LUSTRES DE MARJORY DUPRÈS
17 juin 2019/dans Avignon, Danse, Festival, Off

Des Lustres prend pour sujet la mémoire intime et sa résonance collective. Véritable travail sur les souvenirs, il évoque leur apparence sensible et leur présence/absence au creux de l'hyper-réalité de nos quotidiens. La danse organise différents niveaux de présence dans un espace à la fois quotidien et imaginaire. Les images documentaires de Tiffany Duprés interagissent avec la chorégraphie sur un écran suspendu. À la frontière du langage cinématographique et jouant des correspondances, la mise en scène propose une immersion sensorielle proche de l'ethno- fiction documentaire. Entre le vécu du corps – la sensation, et l'imaginaire – la situation, un aller-retour permanent et subtil qui permet la fiction, là où Je est un autre. Un peu comme un mille-feuilles que l'on déplierait le temps de la représentation, pour construire un espace imaginaire partagé avec le public.

Des lustres
Chorégraphie, interprétation, dramaturgie et texte : Marjory DUPRÉS / Images documentaires : Tiffany DUPRÉS / Musique et sound-design : Guillaume LÉGLISE / Voix off : Marik RENNER / Lumières : Manuel DESFEUX / Régie générale : Éric GRÉCO / Diffusion : Julie R'BIBO / Production : Christelle FLEURY
Production : Compagnie Jours Dansants
Avec le soutien financier de la Région Hauts de France
Partenaires : Théâtre de Laon, Théâtre de Rungis, Atelier des Artistes en exil, CCN de Roubaix, Théâtre de l'Etoile du nord, L'échangeur CDCN Hauts-de-France, Festival Carthage Danse (Tunis), Cie Beau Geste, CND Pantin, DRAC Hauts-de-France Région Hauts-de-France.
Durée: 35 minutes

Artéphile – 13h
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

DES LUSTRES DE MARJORY DUPRÈS
17 juin 2019/dans Avignon, Danse, Festival, Off

Des Lustres prend pour sujet la mémoire intime et sa résonance collective. Véritable travail sur les souvenirs, il évoque leur apparence sensible et leur présence/absence au creux de l'hyper-réalité de nos quotidiens. La danse organise différents niveaux de présence dans un espace à la fois quotidien et imaginaire. Les images documentaires de Tiffany Duprés interagissent avec la chorégraphie sur un écran suspendu. À la frontière du langage cinématographique et jouant des correspondances, la mise en scène propose une immersion sensorielle proche de l'ethno- fiction documentaire. Entre le vécu du corps – la sensation, et l'imaginaire – la situation, un aller-retour permanent et subtil qui permet la fiction, là où Je est un autre. Un peu comme un mille-feuilles que l'on déplierait le temps de la représentation, pour construire un espace imaginaire partagé avec le public.

Des lustres
Chorégraphie, interprétation, dramaturgie et texte : Marjory DUPRÉS / Images documentaires : Tiffany DUPRÉS / Musique et sound-design : Guillaume LÉGLISE / Voix off : Marik RENNER / Lumières : Manuel DESFEUX / Régie générale : Éric GRÉCO / Diffusion : Julie R'BIBO / Production : Christelle FLEURY
Production : Compagnie Jours Dansants
Avec le soutien financier de la Région Hauts de France
Partenaires : Théâtre de Laon, Théâtre de Rungis, Atelier des Artistes en exil, CCN de Roubaix, Théâtre de l'Etoile du nord, L'échangeur CDCN Hauts-de-France, Festival Carthage Danse (Tunis), Cie Beau Geste, CND Pantin, DRAC Hauts-de-France Région Hauts-de-France.
Durée: 35 minutes

Artéphile – 13h
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

Trois spectacles immanquables repérés dans le Off du Festival d'Avignon

Pour vous, on a affronté la jungle du Off.

Cette année, ce ne sont pas moins de 1 592 spectacles de théâtre, danse, cirque, marionnettes ou humour, qui se jouent dans le Off du Festival d'Avignon, du 5 au 28 juillet 2019. Pour parvenir à s'orienter dans ce raz-de-marée de flyers et d'affiches, conseils et recommandations sont souvent les bienvenus.

Si nous avons éliminé Génial, ma femme divorce, Je suis une princesse et je vous emmerde ou autre Faites l'amour avec un belge sans trop d'états d'âme, nous avons cependant beaucoup regretté de ne pas avoir pu assister aux représentations de Moi, Daniel Blake, adapté de la Palme d'Or de Ken Loach, Les Secrets d'un gainage efficace, création de la compagnie Les Filles de Simone, Déglutis, ça ira mieux, la nouvelle pièce d'Andréa Bescond et Éric Métayer après Les Chatouilles, adapté au cinéma en 2018 ou encore Marine Bosson en lieu et place d'Océan dans La Lesbienne invisible.

Voici donc une sélection de trois spectacles – pas très réjouissants – qu'on a vus et aimés cette année dans le Off d'Avignon.

La Magie lente (du 5 au 27 juillet à 19h20 au théâtre Artéphile / relâche les 7, 14 et 21 juillet)

Congrès des psychiatres de France. Pour alerter sur la gravité des erreurs de diagnostic en psychiatrie, le protagoniste va nous livrer le récit de Monsieur Louvrier. En réservant notre place pour La Magie lente, on s'attendait à beaucoup mais certainement pas à autant. Chacun scotché à son siège, on ressort de la salle comme si le ciel nous était tombé sur la tête et il nous faudra quelques minutes pour nous remettre de nos émotions.

Artistik rezo.com | Hélène Kuttner | 13 juillet 2019

Comment trouver la perle parmi les 1600 spectacles programmés ce mois de juillet ? Nous pouvons déjà recommander quelques excellentes reprises. « La Machine de Turing », couronnée de Molière et qui revient à Avignon après une saison à Paris (Actuel), « Adieu Monsieur Haffmann » saison 4, qui poursuit sa jolie route avec ses Molière (Roi René), tout comme « Le Porteur d'histoire » et « Intra-Muros » d'Alexis Michalik (Béliers) qui ne désemplissent pas ou « Ensemble » avec Catherine Arditi (Chêne Noir). **« La magie lente », formidable découverte parisienne, prolonge son voyage à Avignon tout comme « L'effort d'être spectateur » de Pierre Notte (Arthéphile).**

LA GRANDE PARADE | Écrit par Julie Cadilhac | 3 juin 2019

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI : LE GRAND BALLET JUBILATOIRE ET VISIONNAIRE DES ZEUGMES, ANACOLUTHES, OXYMORES ET PARADOXES D'ALAIN BÉHAR

Après les Vagabondes, précédent opus d'Alain Béhar, qui s'achevait en 2043…La Clairière du grand n'importe quoi débute cette année-là, justement, où rien ne va mieux pour la planète. Il pleut tout le temps…ou presque. Tout semble mu à l'intuition, au potentiel, au supposé…L'Algorithme rassurant est devenu une chimère improbable… le temps délire à pleins tubes…et devant l'homme s'étale une « réalité métaphorique ou à l'emporte-pièce ». L'apocalypse climatique est dans les starting-blocks et tout part à vau-l'eau…Alors on se bat, on délire, on rit, on « lance du sel de Guérande sur le premier rang », on échange quelques mots avec « une journaliste intermittente… mais très jolie », on croise une « star de télé-réalité très déprimée très maquillée », « on efface » tout…et dans ce monde où Le grand n'importe quoi est un géant à la peau double teinte, « on s'évade librement », « le blanc mange tout », le mercredi, « les gens migrent vers l'imaginaire »…et « le bouche à oreilles est excellent »!

Traverser des écarts, remonter vers l'origine, se confronter au mur à toute épreuve, monter dans une embarcation de la dernière chance, l'instant d'un an ou deux… presque un siècle en somme…pour célébrer l'inattendu sans-doute, voilà toute la folle ambition de cette élucubration poétique jubilatoire!

Récit d'anticipation hallucinée d'une catastrophe annoncée, satire décalée d'une sur-médiatisation de la société où les rituels de marketing et la « bonté photogénique » s'accumulent à qui mieux mieux, autopsie d'un monde incontrôlable à la mécanique qui s'emballe, pot pourri de situations sans queue ni tête où la question de la poule et de l'oeuf n'a plus de sens qui vaille, cadavre exquis désopilant de constats consternants, ici « on traîne dans l'écriture et on s'y perd »…et « qu'importe…au moins il pleut! »
Au coeur d'une scénographie de scotchs et de rouleaux de papiers, saluons le texte et la performance remarquable d'Alain Béhar qui offre une heure d'élucubrations vertigineuses de poésie aux spectateurs. Déstabilisant et joueur, le comédien-auteur joue d'une langue en sous-titre aux constructions syntaxiques parfois proustiennes, aux jeux de mots dignes d'un Prévert et où l'art du détail se porte en bandoulière. Maître incontestable du décalage, maniant avec brio le zeugme, l'anacoluthe, le paradoxe et tous les autres procédés aux noms exotiques de la stylistique, on jouit de cette « cavalcade de mots »…où « tout se mélange…ça passe in extremis ou sinon ça ne passe pas! ». Et si certains n'y trouveront aucun sens, tous pourront apprécier l'exquis dérèglement d'une langue puissante où les fulgurances sont pléthore, les épithètes..à chute et les éclats de rire…à retardement.

« T'as compris?…/ Oui, je crois »…

La Clairière du Grand N'importe Quoi? Un prophétie foutraque poético-foulosophique d'Alain Béhar, une parenthèse surréaliste délicieuse où l'on croit baigner dans un tableau mouvant de Magritte accompagné de mots…novarinesques! Embarquez à la prochaine marée montante!

Dates et lieux des représentations:
- Du 31 mai au 2 juin 2019 au Théâtre des 13 Vents dans le cadre du Printemps des Comédiens - Montpellier
- Du 5 au 27 juillet 2019 au Festival d'Avignon Off, Théâtre Artéphile (relâche le dimanche)
- Les 5 et 6 novembre 2019 au Festival Les Rencontres à l'échelle, Friche de la belle de mai - Marseille
- Les 14, 15 et 16 novembre 2019 à Sortie Ouest-Béziers (34)
- Le 21 novembre 2019 au Théâtre Le Périscope, Nîmes (30)
- Le 28 novembre 2019 au Théâtre + Cinéma / Scène Nationale du grand Narbonne (11

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Visuel : © Tiffany Duprés

DES LUSTRES

article de Sarah Kellal | 22 avril 2019

Après une semaine de résidence au Théâtre de Laon, Marjory Duprès, de la Compagnie Jours Dansants, y présentait jeudi 18 avril une étape de travail de son solo transmédia, avant que d'être retravaillé puis présenté cet été à Avignon au Théâtre Artéphile.

Pas de sensationnalisme. Pas de poudre aux yeux. C'est à partir de l'immobilité que va se déployer le geste de la chorégraphe. Au travers d'un dispositif simple et sobre, la création semble grandir et se forger avec le temps et les dimensions infinies que celui-ci permet. Le temps, matière première du travail de la prometteuse et sensible Marjory Duprés. Chorégraphe et dramaturge, elle nous offre trente-cinq minutes d'exploration du champ mémoriel. Trente-cinq minutes de silences, d'évanescence, de souffles, d'images, de mots, de trajectoires, de rebonds, de pas, d'intime. Un petit écrin sur la force et la préciosité du souvenir et de l'oubli et sur leur résonnance en nous et autour de nous.

Un carré de sable blanc délimite l'espace. Dans le silence, le corps allongé de Marjory Duprés, dos au public. Un écran en fond de scène. Un corps aussi, sur cet écran, découpé, dont ne voit que la hanche et la taille. Juste le frémissement quasi imperceptible de leurs respirations en simultané. Ce corps, au sol, dont on devine, dont on sent déjà la charge ardente de vie. Un son, incertain d'abord, pas tout à fait identifiable, se fait entendre. Nous sommes baignés dans un bain visuel et sensoriel au ralenti. Les premières minutes sont une douce tension, une palpitation. Pas un geste. Comme cela pourrait durer… Puis lentement, les doigts, puis la main de Marjory Duprès vont se déployer. Doux réveil qui nous tire d'un songe. Commence alors un voyage où la vidéo, la danse, le silence et les mots donnent chair aux paysages intérieurs de l'artiste. Des mots, entendus sous forme de voix off féminine qui viennent ponctuer la traversée. Compagnons de route de l'artiste.

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

« Ce dont je me rappelle, c'est du grand tapis rouge ultra moelleux avec l'image des jambes d'une femme enroulées autour des barreaux de sa chaise. Et c'est là qu'il se passe quelque chose qu'au début moi je ne vois pas. C'est ma main, qui tient un verre de jus d'orange qui est en train de se renverser. Ce qui est très bizarre, ce que je suis incapable d'arrêter l'action. Je regarde ma main sans pouvoir réagir et jusqu'au bout je vois le verre se vider et faire une grosse tâche sur tapis. »

Le spectre et l'influence d'Annie Ernaux sont là, nettement assumés : c'est autour des détails, de la fugacité ou de la persistance des souvenirs que Marjory Duprés construit son geste. La voix de sa grand-mère aimée retrouvée sur les archives de son répondeur, à laquelle elle offre de se répéter et de « s'éterniser », un garçon sur la plage, retenu par un « Je t'aime ! », des mains ou un paysage qui s'animent à l'écran, à la lisière de l'abstraction par moments. Citons Tiffany Duprés et son très beau travail de vidéaste. Les plans et les couleurs sont superbes et à eux seuls une très belle matière. Citons aussi Manuel Desfeux qui donne lumière et épouse la proposition avec talent.

C'est aussi dans le silence qu'émergent les souvenirs, dans l'impalpable, dans l'invisible, au cœur desquels nous sommes invités à plonger. Et ce sont les nôtres qui affleurent, de souvenirs ; c'est la nôtre, de mémoire multiple qui surgit, par vagues et par sensations. Là est la vraie réussite de ce spectacle : que l'intime de l'autre fasse vibrer l'intime en soi-même, qu'il vienne réveiller ce que d'universel il porte en lui. Et les allers et venues entre l'autre et soi nous bercent. Marjory Duprés devient l'écran et le point de convergence des mémoires. Glissant, sautant, tournoyant, se suspendant. Sa danse va puiser dans l'abstraction autant que dans la quotidienneté gestuelle.

Porter à la scène ce qui reste de mémoire c'est aussi et irrémédiablement nous parler de l'oubli et de tous les trous, toutes les béances mémorielles qui nous constituent. Et Des Lustres leur fait place et c'est cela aussi qui est beau, que le vide et le manque deviennent matière et se mettent à dire des choses, à nous susurrer des sensations.

Marjory Duprés, tout en robustesse et en évanescence mêlées – à l'image de son travail – signe là une belle promesse. Des Lustres peut gagner en magnétisme et en incarnation mais nul doute que c'est la voie qu'il emprunte. On lui souhaite de trouver son épanouissement à Avignon, et de vivre longtemps encore.

© Tiffany Duprés

L'UNION | 30 juin 2019

DES LUSTRES

Les troupes de la région veulent briller à Avignon

Ce sont trente-deux compagnies des Hauts-de-France et du Grand Est qui sont attendues à partir du 4 juillet à Avignon pour le festival Off.

"DES LUSTRES", COMPAGNIE JOURS DANSANTS (LAON)

Jusque-là, Marjory Duprès se rendait à Avignon pour découvrir le travail des autres. Cet été, elle sera dans l'ancienne cité des papes pour présenter son propre travail. Une première qui enthousiasme beaucoup la chorégraphe.« C'est deux ans de travail que nous allons partager avec le public. » Son spectacle, « Des Lustres » a déjà été présenté à la Maison des arts et loisirs de Laon, ainsi qu'à Carthage, en Tunisie. « C'est une grande chance pour une troupe de danse contemporaine trans-média comme la nôtre d'avoir été sélectionnée par la région Hautsde-France dans le cadre du dispositif Focus émergence, pour ce séjour à Avignon, avoue la jeune femme. Toute seule, je n'aurais jamais pris le risque. » « Des Lustres », c'est un solo trans-média qui évoque la mémoire intime, la résonance collective. De la danse, des images et des voix qui participent à un véritable travail sur les souvenirs.

« Des Lustres » au Théâtre Artéphile, à 13 heures, du 5 au 27 juillet, relâche le dimanche.

Petite sélection dans le off à Avignon

Pour vous aider à vous retrouver dans le maquis des centaines de spectacles dans le off… voici quelques spectacles recensés ci-dessous avec l'aide de leurs et -de nos- chères attachées de presse. Ils ont fait l'objet d'un article favorable dans Le Théâtre du Blog.
Et comme chaque année, nous vous informerons aussi au quotidien pendant toute la durée du festival des créations que nous avons pu voir et espérons vous faire découvrir quelques pépites…
Nous sommes, toute l'équipe du Théâtre du Blog et moi-même, aussi très heureux de vous annoncer la naissance récente de notre 6.000 article depuis neuf ans. Mais cela n'aurait pu être possible sans la fidélité exemplaire de nos lecteurs et le travail au quotidien de toute une équipe. Nous tenons à les en remercier vraiment.

Ph. du V.

Théâtre

*** Hugo/L'Interview de et avec Yves-Pol Denielou, mise en scène de Charlotte Pierreau, Théâtre Essaion, du 5 au 27 juillet.

*** Cherchez la faute de François Rancillac, La Manufacture hors-les-murs, du 8 au 24 juillet.

- ** Europa Esperanza d'Aziz Chouaki, mise en scène d'Hovnathan Avédikian, du 5 au 28 juillet, Théâtre du Girasole.

** – Paulina d'après Angelica Liddell, mise en scène de Jessica Walker, du 5 au 28 juillet, Théâtre Sham's.

** – Iliade d'après Homère, mise en scène de Damien rousseau et Alexis Perret, du 5 au 28 juillet, Théâtre des Barriques.

** -Toutes les choses géniales de Duncan Macmillan, mise en scène d'Arnaud Anckaert, de du 5 au 25 juillet, La Manufacture.

- Le Grand feu de Jean-Michel Van den Eeyden, du 5 au 27 juillet, Théâtre des Doms.

*** -Heures séculaires de Laura de Laguillardaie et Olivier Brandicourt, du 10 au 28 juillet à 21 h 30, les 14 et 21 juillet à 7 h, Jardin du Musée Vouland.

*** -Comme disait mon père, suivi de Ma mère ne disait rien de Jean Lambert-wild, mise en scène de Michel Bruzat, du 6 au 26 juillet, Salle Avignon-Reine Blanche

- Contrebrassens par Pauline Dupuy, du 5 au 24 juillet, Théâtre des Lilas.

** -Ma Radio: histoire amoureuse, de et avec Philippe Meyer, attention: les seuls lundis: 8, 15 et 22 juillet, Théâtre du Chêne Noir.

** -Les Secrets d'un gainage efficace par Les Filles de Simone, du 5 au 26 juillet, 11 Gilgamesh Belleville.

- Les Emigrés de Slawomir Mrozeck, du 6 au 26 juillet, Salle Avignon-Reine Blanche.

**- Enfin vieille ! de Laura Elko, du 5 au 28 juillet, Le Grand Pavois.

***-Reconstitution de Pascal Rambert, mise en scène de Guy Delamotte, La Manufacture du 5 au 14 juillet.

- La Magie lente de Denis Lachaud, Artéphile.

-Les Imposteurs, mise en scène de Jean Boillot, 11 Gilgamesh-Belleville

84.AgendaCulturel.fr

ARTÉPHILE PRÉSENTE L'ENSEMBLE DE SA PROGRAMMATION DU FESTIVAL OFF 2019 EN AVANT-PREMIÈRE DU 8 JUIN AU 2 JUILLET, AU TARIF UNIQUE DE 5€.

Réservation conseillée : 04 90 03 01 90

Détail des avant-premières :

08/06 - 19H30 - LA MAGIE LENTE

15/06 - 19H30 - IPHIGÉNIE À SPLOTT

17/06 - 19H30 - MARX ET LA POUPÉE

19/06 - 19H30 - VENT DEBOUT

20/06 - 10H00 - CHAT/CHAT

21/06 - 19H30 - L'ARRESTATION

22/06 - 19H30 - DES LUSTRES

23/06 - 17H00 - ENSEMBLE PAS ENSEMBLE

24/06 - 19H30 - AMI-AMI

26/06 - 19H30 - ET SI C'ÉTAIT CETTE NUIT

27/06 - 19H30 - LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

28/06 - 19H30 - LE TRANSFORMISTE

29/06 - 19H30 - 107 ANS

30/06 - 17H00 - LA PAIX DANS LE MONDE

02/07 - 19H30 - MÉTAMORPHOSES!

02/07 - 21H00 - L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

Toute la programmation du Festival Off dans le lien ci-dessous

Site web : http://artephile.com/festival-off-2019

VENTILO | mars 2019

Performance entre concert lecture par Nicolas Gautreau et Julien Defaye d'après le roman Tueur de bisons de Franck Mayer.

Buffalo, c'est la découverte d'un texte, Tueur de bisons de Frank Mayer, témoignage de ce vieil homme qui dit avoir participé à la guerre de Sécession, mais qui fut surtout connu comme l'un des derniers chasseurs de bisons. Récit étrange, de ce massacre sur lequel se crée une nation. Tout d'abord dans un but mercantile puis politique : conquérir l'indien, le rendre dépendant, le priver de ses ressources premières. En dix ans le bison avait disparu.

Buffalo, c'est l'envie de faire entendre ces mots, de faire résonner toute leur arrogance en musique au rythme des grands espaces. C'est le choix d'un instrument : le dobro (guitare à résonateur), d'un musicien : Nicolas Gautreau, d'un comédien : Julien Defaye. Ensemble, ils s'emparent du texte original, le déconstruisent et le malmènent, jusqu'à ce que Buffalo fasse entendre ses gros sabots.

Julien Defaye : mise en scène, lecture, jeu
Nicolas Gautreau: dobro, chant

Artéphile
Le samedi 9 mars 2019 à 20h30
10/15 €
www.artephile.com | 5 bis rue de Bourgneuf 84000 Avignon | 04 90 03 01 90

La Provence

LA PROVENCE | 23 oct 2019

« LE GARÇON QUI NE PARLAIT PLUS » est une proposition de la compagnie Onavio. Le 30 octobre, dans ce spectacle à voir dès 7 ans, ils se posent au Théâtre Artéphile d'Avignon.

L'histoire prend part dans un village, où il existe une malédiction et un monstre. Chaque année, les citoyens et les citoyennes qui se sont mal comportés sont avalés par l'Arbre de la Sagesse. Un arbre aux branches maléfiques qui désignent les élus lors d'une cérémonie à laquelle assiste tout le village. Rödd, un enfant de 10 ans, ne parle plus. Depuis qu'il a tenté de sauver son frère de l'arbre malfaisant. Il n'est pas devenu muet, non. Il se tait. Comme si sa naïveté s'était envolée. Comme si son innocence s'était perdue.

Signé Thomas Gornet, le texte est mis en scène par Alban Coulaud, à qui on laisse la parole : *« ici, il y a bien un monstre fascinant, celui de la forêt. Celui qui sera la métaphore de ce passage si difficile de l'innocence à la lucidité de l'état du monde. Il est aussi question d'un autre monstre, invisible celui-ci, sans forme tangible et impossible à identifier : l'injonction qui nous est systématiquement faite à être heureux, à paraître heureux ».*

Mercredi 30 octobre à 14h30 au Théâtre Artéphile, 5 bis, rue Bourg Neuf, Avignon. Infos : 04 90 03 01 90

RADIO TÉLÉVISION

SOMMAIRE

Le Masque et la Plume - le 14 Juillet 2019

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

Jacques Nerson. — Je recommande, L'effort d'être spectateur de et avec Pierre Notte. C'est au théâtre Artéphile à 13h25. **Ca apprend à distinguer le spectateur du cochon.**

JT 13H | Anne-Claire Coudray | 06 juil. 2019 13:17
ITW Simon Fraud [107 ANS] chez ARTÉPHILE

Festival d'Avignon : les comédiens ne manquent pas d'idées en matière de financement

Des centaines d'artistes tentent leur chance lors du festival Off d'Avignon. Mais la concurrence est rude puisque 1500 spectacles sont proposés.

Le Festival d'Avignon bat son plein. Près de 1 500 spectacles sont à découvrir à cette occasion. Cet événement attire chaque année des centaines d'artistes. Pour eux, c'est le motif idéal pour montrer leurs talents. Et malgré le manque de moyens, les comédiens s'investissent à fond pour plaire aux spectateurs. Certains ont même eu recours à un financement participatif pour y parvenir.

Ce sujet a été diffusé dans le journal télévisé de 13h du 06/07/2019 présenté par Anne-Claire Coudray sur TF1. Vous retrouverez au programme du JT de 13h du 6 juillet 2019 des reportages sur l'actualité politique économique, internationale et culturelle, des analyses et rebonds sur les principaux thèmes du jour, des sujets en régions ainsi que des enquêtes sur les sujets qui concernent le quotidien des Français.

© Anne CABARBAYE

France BLEUE - 13 juillet 2019
Par Michel Flandrin

À découvrir : l'auteur gallois Gary Owen, à 21H40, tous les soirs sauf le lundi théâtre Artéphile

IPHIGÉNIE À SPLOTT

Elffie vit à Splott, quartier pauvre de Cardiff. Elfie sort les lundis soir pour absorber tout ce qui passe à sa portée. Elle rentre chez elle pour cuver pendant plusieurs jours. Puis elle ressort. Jusqu'à ce monday night... .

On retrouve dans « Iphigénie à Splott » cette capacité qu'ont les auteurs britanniques à construire des personnages, dessiner un contexte et raconter une histoire.

Au fil de sa « chasse à l'homme » Elfie la rebelle qui aboie plus qu'elle parle, laisse entrevoir sa vraie nature : fragile, candide, révoltée, humaine tout simplement. **Et quelle actrice ! Morgane Peters emporte Elfie au bord du lit, au bord des larmes. au bord du gouffre. Mais toujours digne jusqu'à la prise de parole finale, réquisitoire sans appel contre la violence des riches face à l'endurance des pauvres.**

Un auteur, une actrice à ne pas lâcher.

© DR

France BLEUE - 09 juillet 2019
Par Rauma Nolhent

VENT DEBOUT

Voyage au cœur d'un univers fait de papier avec la Compagnie des Fourmis dans la lanterne. Eona, jeune fille qui vit avec son grand père se retrouve dans un monde parallèle où elle rencontre Maya. Les deux mondes, celui d'Eona et de Maya sont séparés par un mur, ce qui n'est pas sans nous rappeler le mur de Berlin. Eona vit dans un univers où tout est blanc et silencieux. La liberté d'expression est bafouée par une armée de moulins à vent, qui arrêtent ceux qui tentent de briser les règles. Dans le monde de Maya c'est tout l'inverse, liberté d'expression et couleur recouvrent les murs.

De cette rencontre naît une révolte personnelle chez Eona et Maya, qui décident de lutter pour leur liberté d'expression en recouvrant les murs de graffiti. Véritable ode à la liberté, ce spectacle pour jeune public nous transporte dans un monde fait de petites choses : pliages, origami, marionnettes, théâtre d'ombre, le tout avec une grande maitrise de la mise en scène.

Vent debout, c'est un spectacle de marionnettes qui explique aux plus jeunes et aux adultes à quel point cette liberté d'expression est importante, le tout agrémenté d'un sens esthétique et poétique aigu.

© DR

France BLEUE - 09 juillet 2019
Par Rauma Nolhent

MARX ET LA POUPÉE

Du ventre de sa mère jusqu'à son retour en Iran, dix-sept ans plus tard, «Marx et la poupée» reprend le roman autobiographique du même titre écrit par Maryam Madjidi.

C'est l'histoire du destin d'une enfant chamboulé par la révolution iranienne lorsque le parti islamiste prend le pouvoir à la fin des années soixante-dix. Maryam et ses parents finissent par fuir l'Iran, lorsqu'elle a six ans.

Maryam l'enfant déracinée apprend le français, qu'elle refuse de parler pendant plusieurs mois. Maryam en perd son persan quelques temps avant de le retrouver.

Et c'est d'ailleurs un travail sur la langue et la pluralité de son exprezssion qui rend cette pièce si touchante. «Marx et la poupée» offre une triple adaptation du roman. Une comédienne, une musicienne et une interprète en langue des signes nous offrent trois lectures du texte fortes en émotions.

Notre regard se pose d'une femme à l'autre, chacune racontant cette histoire à sa manière: les mots, les notes de musique ou les signes.

ÉMISSIONS DE RADIO
France Bleue

09 octobre 2019

Les Oiseaux Vague(s) est un collectif artistique pluridisciplinaire qui s'est formé autour du spectacle de théâtre *On emmènera la mer avec nous.*

On emmènera la mer avec nous est une écriture dramatique librement inspirée du Journal d'un fou de Nicolas Gogol. Cette nouvelle russe écrite en 1834 raconte, sous la forme d'un journal, le quotidien d'un employé de l'administration Tsariste. C'est l'histoire d'une folie qui s'installe dans un genre absurde et qui joue sur la frontière entre le fou et le normal, le réel et l'irréel.

Nous avons choisi de faire une réécriture du Journal d'un fou afin de poser un regard nouveau et personnel sur la manière dont est perçu le « fou » en fonction de son contexte social et son rapport à autrui.

Plus de détails en compagnie de Chloé Suchel et Thibaut Meurisse.

On emmènera la mer avec nous, création le 11 et 12 octobre 19H30, Artéphile Théâtre Avignon.

04 juillet 2019

Antonin Chalon metteur en scène de «After the end», Pascal Keiser directeur de la Manufacture, Blandine Pélissier metteure en scène de « Iphigénie à Splott » et Arnaud Anckaert metteur en scène de «Séisme» © Radio France - Rauma Nolhent

04 avril 2019

Un saisissant objet théâtral au théâtre ARTÉPHILE.
Invité : Alain Ubaldi auteur, metteur en scène de « Au dehors » vendredi 5, samedi 6 avril *19H30 Théâtre Artéphile Avignon.*

© DR

ITW RCF | 23 juillet 19

ET SI C'ÉTAIT CETTE NUIT

Journaliste. — Nous sommes en compagnie de Gratiane de Rigaud et Maud Lefèvre. Bonjour.

Maud Lefèvre. — Bonjour.

Journaliste. — Gratiane de Rigaud bonjour également.

Gratiane de Rigaud. — Bonjour.

Journaliste. — Et si c'était cette nuit, c'est une pièce qui se passe en Espagne avec un mère et une fille. La mère c'est vous qui la jouez Maud Lefèvre à travers le personnage de Mercédès et sa fille c'est vous qu la jouez Gratiane de Rigaud à travers le personnage de Clara. Cette pièce c'est un peu l'histoire d'une fille qui voudrait se souvenir de sa mère disparue. C'est bien ça ?

Gratiane de Rigaud. — Tout à fait. La fille a un certain âge, c'est une charnière pour elle cette âge. Et du coup, elle va essayer de refaire surgir les souvenirs qu'elle a de sa mère et de les revivre.

Journaliste. — Des souvenirs qu'elle va essayer de revivre par une certaine poésie du quotidien.

Maud Lefèvre. — Oui, tout à fait, c'est une pièce qui a ça de particulier qu'elle fait se rencontrer une mère et sa fille au même âge.

Journaliste. — Au même âge avec une double temporalité ?

Maud Lefèvre. — Exactement, cette double temporalité vient du fait que la mère est dans le passé. C'est un portrait de femme sous Franco, débonnaire et soumise. Et la fille et dans une autre temporalité puisqu'elle est dans l'après-movida et la révolution des mœurs qui a eu lieu après la mort de Franco. Et de fait c'est une pièce qui a les couleurs d'Almodovar.

[....] Suite de l'ITW

[….] Suite de l'ITW

Journaliste. — Une double temporalité que l'on retrouve à travers une mise en scène originale d'Eric Hénon. Une double temporalité, qui, après avoir vu la pièce est assez déstabilisante puisqu'on voit au début de la pièce deux personnages qui se succèdent sur scène. Et on se demande ce qui se passe pourquoi l'une et puis l'autre ? Pourquoi, elles ne se parlent pas ? Et en fait il y a cette double temporalité qui nous fait faire des bonds dans le passé ou le présent. Et ça mêle à l'intrigue quelque chose d'assez captivant à travers ce souhait de la fille de se souvenir à sa mère. Une pièce qui interroge sur qu'est-ce que c'est qu'être femme également, c'est bien ça ?

Gratiane de Rigaud. — Oui, tout à fait, comme le disait Maud : une femme qui est sous Franco et une femme qui vit bien après. Donc 2 femmes tout à fait différentes. Et ce qui est très fort dans l'écriture de Gracia Moralès, l'auteure de la pièce ; c'est que l'on arrive à comprendre et à adhérer à ces deux femmes sans jugement.

Journaliste. — Sans jugement. Donc un texte de Gracia Moralès et traduit par Emmanuel Carrier. On retrouve également les lumières de Éric SCHOENZETTER qui met en valeur le thème des violences conjugales. C'est bien ça ?

Maud Lefèvre. — Oui, en effet, lorsque Clara, la fille, se souvient de sa mère disparue dans des circonstances tragiques. Parce qu'elle a été victime de violences conjugales. C'est au travers de ses souvenirs d'enfance. Souvenirs à la fois joyeux des moments où elles jouaient ensemble et souvenirs beaucoup plus dramatiques, beaucoup plus tragiques atour des coups des violences conjugales.

Journaliste. — C'est un spectacle dans lequel chacun peut se retrouver puisque Clara se pose des questions et qui aimerait poser des questions à sa mère à ce moment charnière…

Gratiane de Rigaud. — Que ce soit l'une comme l'autre en fait cette charnière n'est pas du tout la même. Elle arrive à un instant T qui est au même âge pour les deux mais pas pour les mêmes raisons. Mais la fille a besoin de comprendre sa mère pour passer son propre cap.

Journaliste. — Voilà, un souhait de compréhension à retrouver à l'Artéphile c'est à 17H45 jusqu'au 26 Juillet avec un texte de Gracia Moralès traduit par Emmanuel Carrier mis en scène par Eric Hénon, des lumière d' Éric SCHOENZETTER et on vous retrouve Maud Lefèvre, Gratiane de Rigaud pour intérpréter respectivement les personnages de Mercédès et Clara. Merci à vous.

© DR

ITW RCF | 10 juillet 19

VENT DEBOUT

Journaliste. —Vent Debout un spectacle de marionnettes. La marionnette c'est quelque chose qui demande beaucoup d'attention et en même temps ça s'adresse à un public assez large. Est-ce que vous avez une limite d'âge ?

Yoanelle Stratman. — Alors oui il y a une limite d'âge. C'est pas avant 7 ans. C'est surtout pour des questions de temps de concentration. Pour la compréhension de l'histoire aussi. IL n'y a pas beaucoup de paroles. La musique est très présente. C'est un spectacle visuel avec beaucoup de musique.

Journaliste. — Et les bruitages que vous faites aussi pour transmettre les émotions. C'est l'histoire d'un monde tout blanc et d'une petite fille qui rencontre un monde en couleur ?

Yoanelle Stratman. — On voulait parler de la liberté d'expression sans parole. On a donc opposé deux mondes : un monde tout blanc qui représente un pays sans liberté d'expression et puis de l'autre côté un pays en démocratie, où les gens peuvent s'exprimer. Où du coup il y a à la fois de la peinture, de la musique, des livres…

Journaliste. — Donc un dispositif assez particulier. Une table mouvante très bien animée avec beaucoup de travail de manipulation. Combien de temps vous avez eu pour préparer ce spectacle ?

Yoanelle Stratman. — La création, elle s'est étalée à peu près sur un an. Mais si on met bout-à-bout le temps de travail ça représente à peu près 4 mois de création.

Journaliste. — Et dans la création, il y aussi la création du décor ?

[….] Suite de l'ITW

[....] Suite de l'ITW

Yoanelle Stratman. — Oui la création du décor, des marionnettes, l'écriture du spectacle et après la mise en scène, les répétions, la création de la musique. On a demandé à un compositeur de faire une création pour le spectacle.

Pierre-Yves Guinais. — En fait on est vraiment parti du travail de la matière. On avait envie de travailler avec le papier. Et on a commencé à écrire autour du papier. En écrivant ce que pouvait signifier un personnage en papier blanc et un personnage en papier imprimé comme s'il avait un livre à la place du ventre. On s'est dit qu'est-ce que ça raconte et qu'est-ce qui se passe si le papier brûle ou si le papier se déchire. La scéno, elle a découlé de ce travail de labo avec ce travail de recherche. Et l'idée c'était que les marionnettes surgissent des feuilles de papier et qu'en tournant les pages sur le principe de pop-up on peut rentrer dans l'histoire uniquement à partir du papier.

Journaliste. — Combien de temps simplement pour la réalisation des décors car c'est très fourni ?

Yoanelle Stratman. — Les décors ça a du mettre un mois. C'est vrai que le spectacle, il tourne déjà depuis deux ans et que l'on continue sans cesse à affiner, à changer, à réparer, à améliorer des choses.

Journaliste. — C'est un propre de la pratique du marionnettiste ?

Yoanelle Stratman. — Il y a des styles différents.

Journaliste. — En tout cas, c'était une réelle volonté de montrer autant d'expression - notamment sur les mains, le visage ?

Pierre-Yves Guinais. — Alors après, c'est vraiment le défi du sans parole. Comme on veut raconter une histoire qui est assez dense avec un propos. C'est important pour nous que le spectateur comprenne chaque séquence, chaque instant et ce que la marionnette ressent. Et du coup on est obligé de transmettre chaque émotion avec des gestes sans les caricaturer, sans aller dans quelque chose d'excessif. Mais e permanence il faut que le spectateur vive avec la marionnette, la sente respirer et comprenne ce qu'elle a dans la tête. Et pour se raconter la même histoire qu'elle, on a besoin de la précision dans la manipulation et dans la fabrication des mains, des visages…

Journaliste. — Et le fait que vous aussi vous soyez visage découvert, que vous ayez vous aussi des expressions, ça sert aussi pour la compréhension du public des sensations de la marionnette puisqu'il y a le visage de la marionnette et celui du marionnettiste ?

Pierre-Yves Guinais. — C'est vraiment un choix dans la compagnie de travailler avec la manipulation à vue. C'est quelque chose qu'on aime beaucoup. On est en recul, on est habillé en noir donc le spectateur peut choisir de se concentrer sur les marionnettes mais à tout moment il peut décrocher et se dire : Ah oui, c'est manipulé juste devant moi, c'est juste du papier. Et ça c'est quelque chose qu'on aime. Et effectivement, il y a des moments où nos visages aident le spectateur à comprendre les intentions de la marionnette qui elle a un visage figé.

Journaliste. — Et à côté de ce travail de marionnette. Il y a un message. Pourquoi la volonté de transmettre ça ?

Pierre-Yves Guinais. —Alors, quand on s'est lancé dans le projet, c'était peu de temps après les attentas de Charlie Hebdo. Et plus on le joue, et plus on rencontre les scolaires et plus on discute de la liberté d'expression. Quand on leur demande si ils se sentent libres. . Quand on leur demande si ils connaissent des pays où c'est moins libre. Très vite on se rend compte qu'il y a moins de liberté d'expression et très vite on peut basculer dans quelque chose dont on e se rend pas forcément compte.

Journaliste. — En tout cas quand on vient voir votre spectacle, c'est la liberté d'expression qu'on questionne, c'est aussi un travail de marionnettiste. Merci beaucoup.

L'écho des planches

ENTRETIEN AVEC DENIS LACHAUD ET BENOIT GIROS [CIE L'IDÉE DU NORD]

Entretien réalisé par Marie Blanc | 16 juillet

© DR

Nous vous proposons une rencontre avec Denis Lachaud et Benoit Giros, respectivement auteur et interprète de la pièce La Magie lente, mise en scène par Pierre Notte.

« Le théâtre c'est un poème : on est du côté de la parole. J'ai été très marqué par le parallèle entre la magie lente de la psychanalyse et celle du théâtre : la magie de la parole. »

La Magie lente est un seul en scène qui débute comme une conférence de psychiatrie, une façon d'apporter dès les premières minutes une certaine mise à distance avec le récit qui va suivre. Le conférencier nous présente le cas : monsieur Louvier a été victime d'une erreur de diagnostic : pendant dix ans il se pensait schizophrène. A l'aide de son nouveau psychiatre il va démêler les fils de son histoire pour enfin avoir la possibilité d'être soi. Nous assistons donc sur le plateau à l'émergence d'une vérité par le travail psychanalytique, en suivant des échanges entre patient et médecin. **La précision du texte en vers libre est incarné avec virtuosité par Benoit Giros, qui mêle fluidité et radicalité du jeu avec une rare intensité.**

Les liens entre psychanalyse et écriture théâtrale sont particulièrement saillants dans cette pièce, tant dans l'écriture que dans la mise en scène, nous en discutons aujourd'hui avec nos deux invités.

Vous pouvez voir La Magie lente à Avignon au théâtre Artéphile à 19h20, jusqu'au 27 juillet, relâches les 7, 14 et 21 juillet. Retrouvez également le texte de Denis Lachaud, disponible aux éditions Actes Sud Papiers.

© DR

AMICUS RADIO | 20 juillet 2019
Chronique radiophonique de Emmanuelle Saulnier-Cassia

LES IN ET LES OFF DE DROIT EN SCÈNE

MARX ET LA POUPÉE

Continuons notre promenade dans le off avec Marx et la Poupée adapté du livre de Maryam Madjidi dans la mise en scène de Raphaël France-Kullmann qui est un spectacle singulier et très émouvant. Songulier parce qu'il est délivré à 3 niveaux différents, mais concomitants : forme orale classique, accompagnement musical et langue des signes. **Emouvant parce que tout en contant la vie de Maryam, fille de parents militant dans l'opposition en Iran et en abordant les thématiques universelles relatives à la résistance, la liberté d'expression, la détention, l'asile, le texte bouleverse sur les questions relatives à l'intégration et la construction de l'identité de la personne humaine.**

Le Théâtre Artéphile – 7, rue du Bourg-Neuf accueille les 3 merveilleuses artistes jusqu'au 27 Juillet tous les jours à 11H45 avec une dernière relâche ce Dimanche.

© DR

AMICUS RADIO | 22 juillet 2019
Chronique radiophonique de Emmanuelle Saulnier-Cassia

LES IN ET LES OFF DE DROIT EN SCÈNE

L'ARRESTATION

Un dernier spectacle sur lequel je souhaite insister et qui a le mérite de jouer à guichet fermé c'est L'Arrestation de Mario Batista. Tous les jours jusqu'au 27 à 20h15 dans la petite salle de l'Artéphile. Face à un plateau nu seulement affublé d'une barre verticale, on assiste à l'arrestation en direct par un policier d'un jeune homme qui était parmi nous, les spectateurs. Bien sûr il nous avait paru un peu suspect à nous aussi. Ces oreillettes vissées sur les oreilles alors que le spectacle allait bientôt commencer. L'ouvreur lui-même lui avait demandé de les enlever ce qu'il avait fait mais un peu de mauvaise grâce. Le spectacle avait déjà commencé et personne n'avait pu le soupçonner. Une course poursuite s'en suit avec un autre faux spectateur qui s'avère policier - le flic dan le texte. Le jeune homme est arrêté alors qu'il n'a rien fait ou en tout cas n'a pas été pris en flagrant délit. Il n'a rien sur lui. L'arrestation et le prétexte à un dialogue qui est en réalité un monologue du flic.

A la fois allégorie de ce que peuvent être les rapports de pouvoir à n'importe quelle échelle. Mais aussi plus subtilement une analyse de ce que représente l'ordre dans une société. C'est à la fois tragique et bouleversant, absurde et tellement humain. Nous sommes entre deux mondes dans une langue exceptionnelle, celle de Mario Batista qui ne ressemble à aucune autre. Ironisant sur les procédures judiciaires, disciplinaires, administratives. Soulignant le regard sur l'autre qui dit être né en France – pourtant on n'est pas pareils, il y a une différence, non ? – Portraiturant la prison, pardon la tôle où il y a des tas de gars comme lui dans la toilettes, au plafond, sur les murs qui finissent par s'évader par a porte de la mort accrochant des cravates au plafond et s'accrochant aux cravates pour ne pas toucher terre. Comme les flics dans les commissariats, des collègues tout usé alors qu'ils sont tout neuf. Personnifiant aussi la loi et la justice. Que la justice louche c'est normal ! Une justice toute droite et bien foutue, des jambes interminables pour attraper les criminels. Une belle justice, bien roulée qui n'a pas bouffé depuis des mois, un lion dans sa cage, la justice. Elle boufferait un criminel comme un innocent. La mise en scène minimaliste de Christophe Laluque qui l'a créée en 2011 et l'a entièrement retravaillée pour Avignon sert excellemment bien le texte de Mario Batista qui a été publié aux éditions les Cygnes. **Les comédiens sont bluffant en particulier Bruno Pesenti que les scènes de théâtre et les plateaux de cinéma devraient s'arracher. Le plus grand comédien que j'ai vu dans le Off cette année, celui qui m'aura le plus marqué dans la maitrise de son texte et l'incarnation totale de la folie de son personnage. Merci.**

FESTIVAL D'AVIGNON 2019 : JOUR 10
22 JUILLET 2019

Au micro de Yann benoit au programme Marie-Claire Poirier qui nous parle aujourd'hui des spectacles jeunes publics et du «in».

Annonce de « Vent debout » à partir de 7: 55. Enregistrement le 18 et diffusion le 19 juillet, podcast mis en ligne le 22 juillet.

LE JOURNAL DU FESTIVAL
MIX – LA RADIO ETUDIANTE
MARX ET LA POUPÉE

Marx et la Poupée de Maryam Madjidi, Théâtre Artéphile

Journaliste. — Nous avons choisi de vous présenter Marx et la poupée par la cie Les Petits Plaisirs. IL s'agit d'une création donnée au Théâtre Artéphile. Et nous avons près de nous les 3 comédiennes : Elsa Rozenknop, Aude Jarry et Clotilde Lebrun qui incarnent ce personnage qui apparaissait déjà dans le roman de Mayriam Madjidi qui avait obtenu le goncourt du premier roman 2017. Il faut dire que cette reconstitution d'une absence perdue parce que la petite fille a quitté l'Iran mais il lui reste des traces et des scories ça se fait avec beaucoup d'émotions. Elsa qui portez le texte, qu'est-ce que vous diriez pour décrire l'état d'esprit de cette gamine ? Est-ce qu'elle veut renouer avec ce passé ou l'exorciser ?

Elsa Rozenknop. — C'est les deux à la fois. Elle dit qu'elle n'est pas un arbre. Que ce sont les arbres qui ont des racines et en même temps c'est un travail d'aller fouiller la terre pour retrouver son histoire, son passé. Il y a tout un tas d'époques qui s'entrechoquent dans le récit. Donc on a le lieu de la naissance : l'Iran et comment elle va s'en arracher, comment elle va y retourner. Elle donne à entendre comment l'arbre à poussé, ses racines, le voyage qu'elle fait. A chacun de se faire son propre voyage. On est donc en présence de plusieurs époques de sa vie et de ses différents arrachements ou retrouvailles avec cette question de la racine.

Journaliste. — Il faut reconstituer pour les auditeurs la mise en scène. Les 3 comédiennes font revivre, incarnent cette petite fille avec 3 langages différents. Vous Elsa, pour la voix, Clotilde, pour la musique et Aude pour la langue des signes. Qu'est-ce que le metteur en scène a voulu placer dans ce script - d coup ce spectacle est accessible a tous les publics, y compris le public handicapé ?

[...] Suite de l'ITW

[...] Suite de l'ITW

Aude Jarry. — Pour le public sourd, en effet. Et rare sont les spectacles qui leur sont accessibles en Avignon. Et pour le public aveugle qui va pouvoir écouter cette histoire et profiter des magnifiques compositions de Clotilde Lebrun. La volonté de placer la langue des signes ? Je pense que pour un public entendant ou sourd va ajouter un autre élément dans le visuel. C'est encore une autre manière de raconter cette histoire. La mise en scène de Raphaël France-Kullman permet au public néophyte par rapport à la langue des signes de pouvoir se positionner en comprenant. Et je crois que ça laisse place à d'autre images que celle des mots et de la musique. Et la langue des signes permet d'autres images visuelles.

Journaliste. — L'impression qu'on a c'est que vous enrichissez le texte d'Elsa et vous apportez une dimension imaginaire. Et pour la musique, Clotilde, quelles ont été les recommandations de la mise en scène ?

Clotilde Lebrun. — Pour la mise en scène c'était vraiment incarner un personnage à des moments clés. Et apporter avec des notes l'émotion.

Journaliste. — Et quelles sont les musiques que vous interprétez ?

Clotilde Lebrun. — Ce sont des compositions que j'ai proposé à Maryam et à Raphaël. J'en ai proposé plusieurs et lors de la création et du spectacle on a sélectionné. A la guitare et à la basse et puis avec l'évolution du spectacle d'autres ont été remplacées – vu que je créais tout le temps – par de nouvelles.

Journaliste. — Nous vous invitons vraiment à découvrir ce spectacle Marx et la poupée au Théâtre Artéphile. Et c'est joué à ?

Elsa Rozenknop. — C'est joué à 11H45 du Lundi au Samedi et il est préférable de réserver parce que nous avons déjà pas mal de réservations.

Journaliste. — C'est un spectacle où l'émotion est là. Les blessures de l'Iran. Cette enfance qui est à la fois retrouvée et il y a une part de nostalgie mais aussi la volonté de surmonter cette déchirure.

Clotilde Lebrun. — On a tous vécu une déchirure à un moment donné. Je pense que ce spectacle ne parle qu'aux gens qui ont connu un éloignement ou un déracinement. Ca raconte vraiment la vie d'une petit fille qui essaie de se construire avec ce qu'elle a et ce qu'elle a eu et ce qu'on lui propose de à présent. Et comment mixer ses 2 cultures, ses 2 langues pour pouvoir construire sa propre identité.

Journaliste. —Merci pour ces quelques mots d'après spectacle. Nous vous conseillons ce spectacle Marx et la poupée au Théâtre Artéphile du 5 au 27 Juillet à 11H45.

PRESSE ÉCRITE

SOMMAIRE

Télérama

TÉLÉRAMA | Joelle Gayot

TTT

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

Si l'effort d'être spectateur implique d'assister à la performance de Pierre Notte, qui signe la mise en scène et interprète lui-même un texte de son cru, alors on veut bien renouveler cet effort chaque soir.

En plein dans le mille : c'est ce qu'on se dit après s'être chauffé au feu qu'allume l'auteur pour que brûle de toute son absolue nécessité un théâtre de mots et de chair, un théâtre d'art et de passion, qui consume ceux qui le pratiquent et élève ceux qui le contemplent.

© DR

La déclaration d'amour de Pierre Notte à la scène ne souffre pas la demi-mesure. Cette ode au jeu, à l'écriture, au public, au temps présent qui se partage à plusieurs, est ardente, émouvante, intelligente, drôle. On arrête là les adjectifs. Courez-y ! Et voyez comme le théâtre, ça se vit en riant, en pleurant et même en dormant. Quel souffle d'air pur que cette représentation !

Distribution

Auteur : Pierre Notte
Interprète : Pierre Notte
Réalisateur/Metteur en Scène : Pierre Notte

Télérama

TÉLÉRAMA | Joelle Gayot

TTT

AN IRISH STORY

Kelly Rivière, auteure et interprète de ce fabuleux monologue, s'est renommée, pour les besoins de sa fiction (autobiographique), Kelly Ruisseau. C'est à ce genre de transposition qu'on repère son humour. Humour que l'actrice (qui en a à revendre) distille par touches légères. En deux temps, trois mouvements, Kelly ferre son public et l'entraîne à sa suite dans sa quête. Elle veut savoir ce qui est arrivé à Peter, son grand-père irlandais.

© DR

Alors, elle déplace les montagnes, prend l'avion, engage un détective, assassine quasiment sa grand-mère, harcèle sa mère, houspille son frère. Elle est à la fois elle-même et tous ces personnages qui entrent et sortent de son texte. Un prodige accompli sans tambour ni trompette par une actrice qui passe, avec une fluidité aquatique, d'un état à un autre : femme, homme, jeune, vieux, Anglais, Français, Irlandais. Ce spectacle est une merveille, le miracle qu'on espère voir apparaître chaque soir en allant au théâtre. Ni plus ni moins.

Distribution

Auteur : Kelly Rivière
Interprète : Kelly Rivière
Réalisateur/Metteur en Scène : Kelly Rivière

L'OBS

FESTIVAL D'AVIGNON

Êtes-vous in ou off ?

Parmi les TRENTE *spectacles du in et les quelque* MILLE CINQ CENTS *du off, voici les* SIX *à ne pas manquer*

Par JACQUES NERSON

© DR

LE NOUVEL OBS | 03 Juillet 2019

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR, Pierre Notte
Artéphile 13h25 (du 05 au 27)

Auteur parmis les plus brillants et attachant du théâtre actuel, Pierre Notte est aussi metteur en scène et acteur. Provocateur comme à son habitude, il se propose avec humour d'expliquer la différence qu'il y a entre un spectateur et un porc. Une étude sociologique du public de théâtre.

© Vanessa FILHO

LE PARISIEN | 17 juillet 2019
Par Sylvain Merle et Grégory Plouviez

FESTIVAL OFF D'AVIGNON 2019 : NOS COUPS DE CŒUR

LA PAIX DANS LE MONDE : bouleversant

Un moment sublime, l'impression de traverser une vie… Avec sa « Paix dans le monde », Diastème achève en beauté son triptyque commencé il y a 18 ans par « La Nuit du thermomètre » suivie de « 107 ans », l'histoire au long cours d'un amour absolu entre Simon et Lucie. Seul, Frédéric Andrau est à nouveau Simon, séparé de Lucie depuis 15 ans, depuis une crise de violence qui l'avait conduit en psychiatrie. Coupé du monde, il se pense fou, dangereux. L'est-il encore ? Un jour, il va la retrouver. Emma de Caunes qui incarnait Lucie dans « La Nuit… » apparaît en vidéo, en photos. Derrière le calme qui émane de son phrasé d'une douceur intense, se cache une passion toujours brûlante, une douleur vive, une tempête, imprévisible, qu'on redoute… **Une puissance rare et une émotion qui submerge.**

Théâtre Artéphile

Le Canard enchaîné

© Vanessa FILHO

LE CANARD ENCHAINÉ | 17 juillet 2019

LA PAIX DANS LE MONDE

Pourquoi Simon aborde t-il ce sourir un peu niais, pas faut, non, mais inamovible, et troublant, à force? On comprend vite qu'il sort tout juste d'un long séjour en hopital psychatrique. Il dit qu'il va mieux, d'ailleurs il va retrouver Lucie, qu'il n' a pas vue depuis quinze ans. Lucie et cette femme qu'il a aimé d'un amour fou, pour qui il a commis une sanglante folie, mais aujourd'huis tout est effacé, il sait se contrôler et tout va pouvoir recommencer comme au premier jour, c'est sûr...

Voix douce, physique d'adolescent bienveillant, Frédéric Andrau est parfait, fragile et sensible à souhait. Et la pièce écrite et mise en scène par Diastème (avec la présence filmée d'Emma de Caunes en Lucie) est très savamment ourlée, qui emmène en douceur le spectateur vers des profondeurs insoupçonnées, lui serre la gorge et lui ouvre le coeur.

Au théâtre Artéphile

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

© DR

L'HUMANITÉ | Gérald Rossi | 23 Juillet 2019

LE TRANSFORMISTE

DERNIERS ÉCHOS COLORÉS DU OFF D'AVIGNON

Signalons encore ici quelques-unes des pièces qui ont retenu notre attention (1) parmi les 1600 présentées dans 139 lieux dont 124 théâtres. 1134 de ces spectacles du Off sont présentés pour la première fois à Avignon.

Et ma folie, docteur ?
Avec Le transformiste qu'il a écrit et mis en scène, Gilles Granouillet met à nu, par petites touches, la folie d'un homme au départ bien ordinaire, vendeur de belles voitures. L'individu vient consulter pour des douleurs abdominales. Mais en fait sa personnalité réelle se découvre lentement. Depuis un drame familial il est interné. Comme dans un polar à l'envers, la vérité se révèle. Avec Xavier Béja et François Font.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

© Vanessa FILHO

L'HUMANITÉ | 23 Juillet 2019
Gérald Rossi

LA PAIX DANS LE MONDE

OFF. AMOUR À LA FOLIE

Simon, depuis longtemps, très longtemps, vit une passion, une pulsion d'amour incontrôlable. Il aime Lucie, qui depuis a fait sa vie, comme l'on dit. Alors que lui vit enfermé, jugé pour un passé bien en marge et nébuleux. Frédéric Andrau incarne avec une remarquable sensibilité ce garçon à la fois émouvant et insaisissable, qui rêve ses projets comme si de rien n'était. Comme si son amoureuse d'antan attendait vraiment son retour. Il vit en reclus, coupé du monde. Ou presque.

Le texte, d'une écriture sensible et ciselée, est de Diastème, qui signe aussi la mise en scène de ce nouvel opus après la Nuit du thermomètre et 107 Ans. «Simon vit sur un fil qu'il s'est lui-même tissé (pour) garder ses monstres à distance», précise-t-il. De quoi frissonner, même au soleil. G. R.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

© DR

L'HUMANITÉ | 16 juillet 2019
Gérald Rossi

IPHIGÉNIE À SPLOTT

OFF. DÉSESPÉRANCE LES CRIMES DE LA CRISE

Splott n'est pas un refuge mythologique mais un quartier désespéré de la ville de Cardiff, capitale du pays de Galles. Iphigénie n'est pas une déesse, ou alors à sa façon. Dans la pièce de Gary Owen, mise en scène par Blandine Pélissier, la jeune femme est davantage l'emblème des paumés, des victimes du libéralisme économique exacerbé, aussi l'image de ceux qui tentent de relever la tête. Le chômage, le désert médical, l'alcool, la drogue, la violence, le sexe sont son lot quotidien. Dans un univers qui partage les mêmes souffrances.

Sur la scène, elle est « Effie », à qui la comédienne Morgane Peters donne avec brio, dans un bel engagement, une chair palpitante, vibrante d'émotions et de vérité. Sur un plateau quasi nu, elle vit le désespoir de l'injustice subie, avec hargne et conscience. Et c'est juste remarquable de vérité. G. R.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

© DR

L'HUMANITÉ | 23 juillet 2019
Gérald Rossi

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

THÉÂTRE. DERNIERS ÉCHOS COLORÉS DU OFF D'AVIGNON

Le grand rendez-vous du spectacle vivant a entamé cette semaine son dernier acte pour 2019. Signalons encore ici quelques-unes des pièces qui ont retenu notre attention (1) parmi les 1600 présentées dans 139 lieux dont 124 théâtres. 1134 de ces spectacles du Off sont présentés pour la première fois à Avignon.

Profession spectateur

Ici, le comédien, metteur en scène, auteur et touche à tout Pierre Notte prend des allures de faux conférencier, pour parler, avec beaucoup d'humour, de théâtre, de spectacle, de comédiens, de spectateurs. Ces derniers étant vus, depuis la scène, comme des partenaires, mais aussi comme de drôles d'animaux souvent. Qui toussent à contretemps, s'ennuient, s'endorment, ou encore en parfaits goujats qui jugent inutile de couper le fil de leur téléphone portable…

(L'effort d'être spectateur. Artéphile, 13h25 ; tél. : 04 90 03 01 90)

LE FIGARO

© DR

LE FIGARO - 16 juillet 2019
Par Philibert Humm

L'effort d'être spectateur

Festival d'Avignon: de découverte en découverte, parmi les pièces du off

CRITIQUE - Deuxième semaine de festivités dans la Cité des Papes. Le spectateur entre dans le vif et rode son programme avec quelques perles à ne pas manquer. Pour cette deuxième sélection, il est question d'amour, de foot, de sieste et de théâtre bien sûr.

• L'effort d'être spectateur : standing-ovation

Pourquoi applaudit-on? «Comme dans les avions, après certains atterrissages, pour remercier de nous avoir laissés en vie», raconte
Pierre Notte est formel : les spectateurs ne sont pas des porcs. Du moins pas tous. Et une heure durant, il s'emploie à en faire la démonstration, Debord, Deleuze, Duras et Badiou à l'appui. Ne vous inquiétez pas, il ne les a pas lus non plus. Dans une manière de conférence, il décortique, dissèque et analyse les différentes conventions qui président au théâtre. À commencer par celle qui consiste à s'entrechoquer violemment les mains lorsque le spectacle prend fin. Plus ou moins violemment d'ailleurs, puisqu'il est avéré qu'on n'applaudit pas à Tokyo comme à Casablanca. Du reste, pourquoi applaudit-on? «Pour décharger l'émotion, répond Pierre Notte. Ou plus sûrement comme dans les avions, après certains atterrissages, pour remercier de nous avoir laissés en vie.» Entre autres choses, il dénonce l'ère du scandale (Rodrigo Garcia faisant bouillir vif un homard devant un parterre subjugué), la prime aux pièces «tirées d'une histoire vraie» et élabore une savante typologie des toussotements. Nous ne sommes pas des porcs et tout ou presque est bon dans Pierre Notte.

L'ESSENTIEL DE LA CULTURE AU PAYS DES PARADOXES

LA STRADA

CINÉMA / LITTÉRATURE

LA STRADA n°317 | Hélène Fincker | 15/28 JUILLET 2019

JEAN CAGNARD, ÉCRIRE À TOUT PRIX

Tout est parti d'un poème : L'essaim de Jean Cagnard… Un auteur que je vous conseille de découvrir. Pourquoi pas cet été au Festival d'Avignon, du 5 au 27 juillet au théâtre Artephile, avec son spectacle Ensemble pas Ensemble, où, autour de l'histoire d'un couple, c'est le mystère universel de notre rapport à l'autre qu'il abordera.

Portrait. Né en 1955 en Normandie, près de Caen dans une cité ouvrière, l'enfance de Jean Cagnard est bercée par le ressac de la Manche, au rythme régulier de ses marées, au rythme industrieux d'une cité métallurgique où son père travaille parmi 5000 ouvriers et une foule d'enfants qui jouent dans les rues de leur quartier. Aujourd'hui, la mer continue son va-et-vient inexorable, mais l'usine a disparu et les enfants avec. Depuis, Jean Cagnard s'est installé dans les Cévennes et vit de l'écriture et de la mise en scène. Auteur de romans, de nouvelles, de poésie et de pièces de théâtre, il fonde en 2005 la Cie 1057 Roses. En 2018, il se voit décerner le Grand Prix de Littérature dramatique pour Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face. Pourtant Jean n'a pas toujours écrit. S'il a grandi au milieu des livres que chérissaient les membres de sa famille, sa vocation originelle n'était pas l'écriture. Il la rencontre pour la première fois lors d'un long périple en Inde où il commence à corres¬pondre. Il y prend goût : avec un papier, un crayon, outils basiques et universels. Il découvre qu'il a le pouvoir d'y déployer un monde vaste et sans limites. De retour en France, il enchaîne les petits boulots alimentaires et gagne sa vie grâce à la maçonnerie. L'écriture fait désormais partie de son quotidien et, selon les opportunités qui s'offrent à lui, il navigue entre chantiers de maçonnerie et chantiers d'écriture. Plusieurs écrits et quelques prix plus tard, il a enfin la possibilité de se consacrer pleinement à l'écriture.

Jean Cagnard est un créateur d'images qu'aucun plasticien ne saurait mettre en forme. Ses pinceaux sont les mots, il est le Jérôme Bosch de la peinture, le Claude Lévêque de l'installation, le Martin Parr de la photo, le Basquiat du Street art. Il tricote les mots et les idées pour former des images fortes aux sens multiples et toujours renouvelés. Par sa maîtrise métaphorique, il joue des mots et du rythme qu'il transcende, nous offrant des visions uniques.

Et pourtant, caché dans sa campagne cévenole, il ronronne, loin des sentiers battus ; on pourrait croire qu'il attend que le monde vienne à lui. Bien au contraire, du fond de sa retraite physique, il s'élance vers lui en lui balançant des mots, ses mots, ses phrases. **Poète des grands chemins, Jean est un adepte de la coolitude dont la pensée est habitée par sa force et la violence du monde. Il sait que les mots peuvent tuer encore plus sûrement que n'importe quelle arme à feu. Il n'invente rien que notre Terre ne nous a déjà révélé, mais s'approprie le droit de se saisir de cette histoire, et, avec toute l'élégance qui est sienne, nous fait parvenir des textes à la prose a priori légère quoique pénétrante de justesse.**

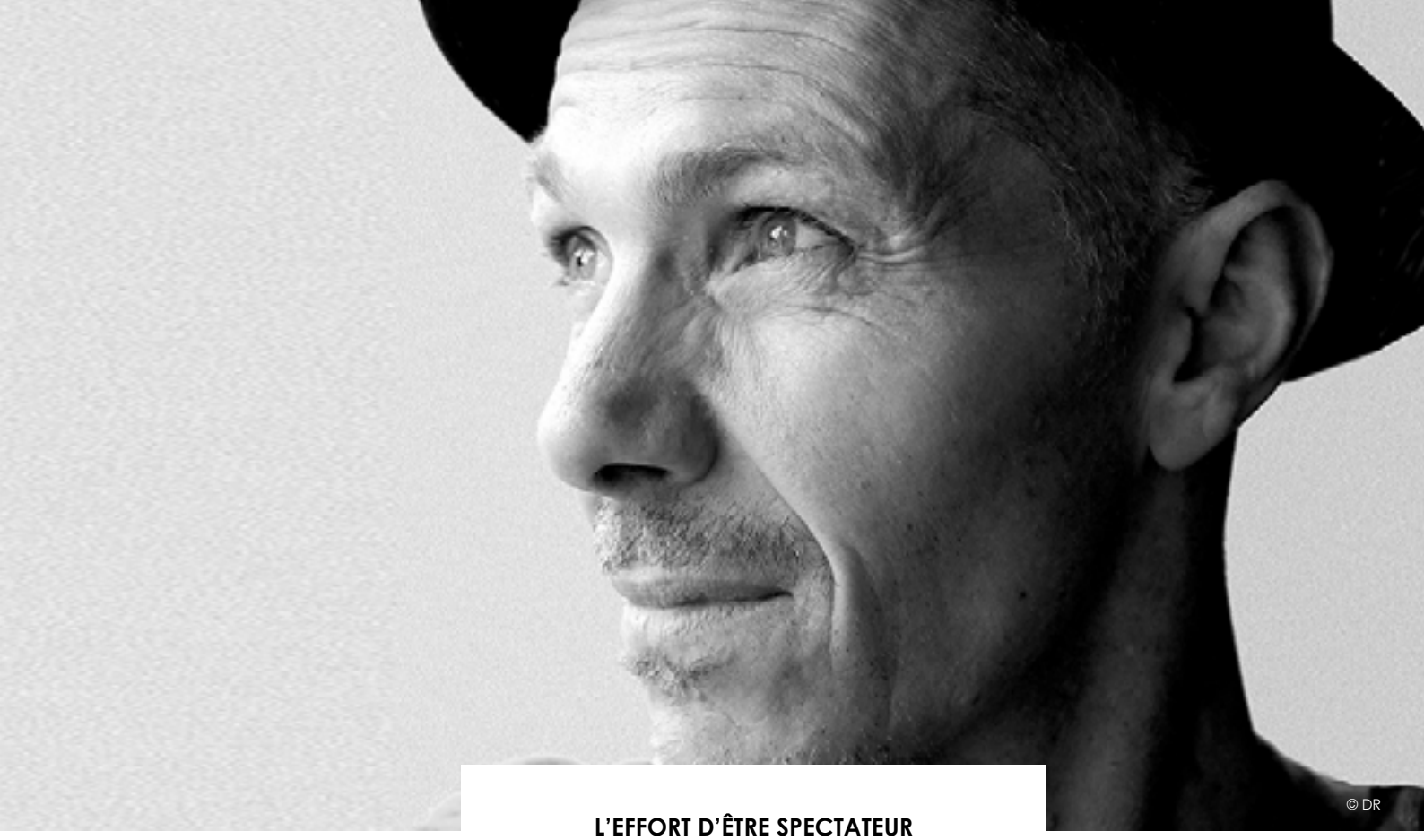
Visuel : © Tiffany Duprés

IO GAZETTE n°101 | 10 juillet 2019
Par Marie Sorbier

DES LUSTRES

C'est un spectacle non spectaculaire qui demande une attention particulière, car il se dévoile dans les plis et les recoins d'une narration subtile et éthérée. On aurait bien tort de qualifier l'étonnant solo de Marjory Duprés uniquement de « chorégraphique ». Car c'est avant tout un travail pluridisciplinaire sur la matière de la mémoire, le corps, les mots, le son et les (superbes) images comme témoins des couches successives de ce que l'intimité sédimente constamment. C'est un magnifique travail où l'ethos n'est pas dit mais ressenti, prend son temps pour advenir puis se fondre ; un moment en apesanteur, léger comme le sont parfois les choses importantes.

Des lustres
Genre : Danse-théâtre
Conception/Mise en scène : Marjory Duprés
Lieu : Artéphile
A consulter : https://artephile.com/gallery_post/des-lustres/



© DR

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

THÉÂTRE ARTHÉPHILE
TEXTE ET MES PIERRE NOTTE

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Sous le regard extérieur de Flore Lefebvre des Noëttes, Pierre Notte met en scène et interprète son premier texte théorique : un portrait du spectateur en travailleur de la pensée et de l'imaginaire.

« Ce texte interroge les pratiques artistiques et culturelles, le rôle des acteurs, des metteurs en scène, des responsables politiques mais aussi des spectateurs. Le spectateur de théâtre n'est pas un consommateur culturel mais quelqu'un qui est sollicité pour travailler. Au théâtre on a toujours affaire à des réinventions auxquelles participe le spectateur en travaillant. Je propose au public d'éprouver de manière pratique mes théories sur la position de spectateur. Je veux le provoquer, m'amuser de moi-même et de ce que nous sommes. C'est une réflexion personnelle, à la fois détachée et engagée, sur la relation entre la salle et la scène, qui, parfois, ne s'établit pas. Je vais essayer d'établir cette relation, à travers un portrait éclaté, et plein d'humour ! »

Propos recueillis par Catherine Robert

© DR

MARX ET LA POUPÉE

ARTÉPHILE
TEXTE DE MARYAM MADJIDI
MES RAPHAËL FRANCE-KULLMANN

ENTRETIEN
RAPHAËL FRANCE-KULLMANN

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Aude Jarry, Clotilde Lebrun et Elsa Rozenknop interprètent le texte de Maryam Madjidi et mêlent la musique et les langues pour raconter les racines comme fardeau, rempart et arme de séduction massive.

Comment avez-vous découvert ce roman ?

Raphaël France-Kullmann : Lors du festival Les Correspondances de Manosque, je mets tous les ans en scène un groupe de lecteurs qui lisent des extraits de romans de la rentrée littéraire. En 2017 nous avons travaillé sur Marx et la Poupée de Maryam Madjidi. Maryam et Cathie Simon-Loudette (productrice du spectacle pour Les Petits Plaisirs), qui sont à l'initiative du projet, cherchaient un metteur en scène pour créer une lecture musicale du texte. Elles me l'ont proposé. J'ai accepté car j'étais très touché par cette écriture simple, efficace et singulière qui confronte le réel à la poésie, la dureté à la délicatesse. Tout un monde au service d'un sujet hautement d'actualité : la quête d'identité.

« TOUT UN MONDE AU SERVICE D'UN SUJET HAUTEMENT D'ACTUALITÉ : LA QUÊTE D'IDENTITÉ. »

Que raconte le spectacle ?

R.F.-K. : Il s'agit d'un récit sur l'exil vécu par une petite fille. Le spectacle évoque les différentes thématiques exprimées dans le livre – la dureté du régime politique iranien, l'engagement des parents dans l'opposition, la relation entre petite fille et grand-mère - mais il traite essentiellement du rapport à la langue, c'est-à-dire de la complexité pour une petite fille de quitter sa langue natale, le persan, pour une nouvelle langue, le français. Nous suivons le parcours initiatique d'une petite Iranienne qui se cherche une nouvelle identité dans un pays étranger en traversant le silence, la solitude, l'incompréhension, le questionnement…

Comment mettre en scène trois comédiennes et trois langues ?

R.F.-K. : Les partis pris sont clairs : trois voix, trois femmes, trois langues, donc trois espaces distincts pour trois univers forts. Espaces qui, au fil du spectacle, se rencontrent et se découvrent afin de raconter la même histoire, comme si les trois éléments de récits finissaient par fusionner. Nous sommes dans la rencontre de langues indépendantes et autonomes dont le rassemblement génère une expression unique. Le spectacle commence de manière très simple jusqu'à ce qu'une bascule nous entraîne dans une dynamique différente, qui permet le développement d'une rencontre plus affirmée entre le jeu, la musique et la langue des signes française.

Entretien réalisé par Catherine Robert

© DR

ENSEMBLE PAS ENSEMBLE

JEAN CAGNARD ET CATHERINE VASSEUR
ARTÉPHILE / TEXTE DE JEAN CAGNARD / CONCEPTION JEAN CAGNARD ET CATHERINE VASSEUR

ENTRETIEN

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Accompagnés de la violoncelliste Gaëlle Costil, Jean Cagnard et Catherine Vasseur sondent les mystères de la vie à deux. Entre théâtre, poésie, prose et musique.

Pour quelle raison avez-vous voulu reprendre ce spectacle, dix ans après sa création ?

Jean Cagnard et Catherine Vasseur : Nous voulions réinterroger le fondement de la compagnie. Dix ans, c'est suffisant pour ne plus avoir la même façon d'être ensemble. Et si, pendant ce temps-là, nous avions grandi ou vieilli ? C'est ce nouveau point de vue que nous voulions confronter au noyau d'origine. Et comme nous formons également un couple dans la vie, sans doute les choses intimes ont-elles trouvé une bonne occasion de s'inviter dans le travail. Mais ce n'est pas l'histoire de notre couple, plutôt une traversée des phénomènes d'attraction et de répulsion, des mystères qui s'élaborent quand deux personnes décident que l'autre est indispensable. Ne faire qu'un à deux, c'est une alchimie très séduisante, mais c'est une erreur de calcul. Etre ensemble consiste, pour une bonne part, à ne pas être ensemble. Il y a de multiples façons de marquer de la présence, comme d'élaborer de l'absence.

En quoi vos deux personnages sont-ils semblables et différents ?

J.C. et C. V. : Ils sont aussi semblables qu'ils peuvent être différents. La vie de couple produit des raccourcis et des contaminations qui amènent les deux partenaires à beaucoup se ressembler quelquefois, comme elle produit des accélérations qui les rejettent loin l'un de l'autre et les défigurent. Le couple, ça vit un peu sur un tapis volant et un peu sur une planche à clous. L'endroit où ils se rejoignent ici, et c'est pourquoi ils se ressemblent, est certainement la poésie. Mais ils se rejoignent aussi parce que ce sont des animaux et qu'au final quelque chose les séparera inévitablement. Le couple est-il un des moyens de se préparer à la mort ?

« LE COUPLE, ÇA VIT UN PEU SUR UN TAPIS VOLANT ET UN PEU SUR UNE PLANCHE À CLOUS. »
Quels territoires d'écriture Ensemble / Pas Ensemble investit-il ?

J.C. et C. V. : Il n'y a pas d'histoire en tant que telle, mais différents tableaux qui finissent par composer un paysage. Chacun de ces tableaux porte une écriture particulière, entre le dialogue de tous les jours et la poésie plus dense et plus radicale, accompagnée par la musique, le violoncelle et ses boucles samplées. Ensemble / Pas Ensemble est une sorte de comédie musicale où chaque étape est sublimée par une flambée poétique et musicale, par une exaltation, un bouquet lyrique, comme le sont la naissance et la mort.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

© DR

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

ARTÉPHILE / ALAIN BÉHAR,
MIS EN SCÈNE PAR MARIE VAYSSIÈRE

ENTRETIEN

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

L'auteur en résidence à la Fabrique du Théâtre des 13 Vents à Montpellier livre et interprète un texte poétique sur les migrations.

Quelle est la genèse de La Clairière du Grand n'importe quoi ?

Alain Béhar : Au départ, c'était une commande du metteur en scène Moïse Touré pour un spectacle intitulé 2147 et si l'Afrique disparaissait, créé la saison dernière avec le chorégraphe Jean-Claude Galotta. Il avait demandé à trois auteurs français et à trois auteurs africains des bribes de textes destinés à devenir des matériaux pour son spectacle. Comme je le lui avais dit à l'époque, on pouvait difficilement tomber sur moins spécialiste de l'Afrique que moi, mais il en était ravi. J'ai donc écrit des textes auxquels je me suis attaché. Je les ai repris et en ai fait un texte pour moi, La Clairière du Grand n'importe quoi, dans lequel il reste quelque chose de l'imaginaire africain mais déplacé.

« IL S'AGIT DE S'ÉCHAPPER – D'UNE FAÇON TRÈS SIMPLE : PAR L'IMAGINAIRE – D'UN MONDE SUPPOSÉMENT CATASTROPHIQUE. »
De quoi parle-t-il ?

A.B. : C'est un conte qui se déroule en 2043, dans un monde où toutes les catastrophes seraient amalgamées, qu'elles soient climatiques, géopolitiques ou autres. Cela parle de migration, des gens qui fuient des catastrophes et partent, de façon un peu joyeuse, vers une improbable clairière qui les sauverait.

Cette fameuse clairière du titre ?

A.B. : Exactement. Le « Grand n'importe quoi » est en fait le nom d'un personnage que ces gens rencontrent. Comme son nom l'indique, il fait un peu n'importe quoi et emmène tout le monde sur un grand bateau en papier, en plein milieu de Sahara. Un bateau qui, comme une Arche de Noé, accueillerait le monde entier vers on ne sait quel bonheur partagé et imaginaire.

Vous n'assénez pas de certitudes ?

A.B. : Surtout pas. Cela reste un jeu d'écriture. Par la parole du narrateur, ce récit nous emmène vers des contrées imaginaires, poétiques, paradoxales. Il s'agit de s'échapper – d'une façon très simple : par l'imaginaire – d'un monde supposément catastrophique.

Vous dites avoir écrit ce texte pour vous. Qu'est-ce qui vous a poussé à le porter à la scène et à l'interpréter vous-même ?

[...]Suite de l'entretien

[...] Suite de l'entretien

A.B. : Habituellement, j'écris des textes que je monte avec des acteurs. Mais après avoir lu ce texte en public, on m'a dit plusieurs fois que je devrais l'interpréter sur scène. C'est donc un pas de côté, une envie de jouer peut-être, de faire entendre ce texte particulier avec ma physiologie et mon rapport au texte. C'est une façon de développer un petit moment digressif par rapport à d'autres spectacles que j'ai pu monter, un moment où je suis en lien avec ma propre écriture, où je suis en rapport avec ma langue. Le texte s'y prête car le narrateur est une sorte de griot post-moderne. J'espère bien sûr qu'il pourra se jouer dans des théâtres, grands ou petits, mais aussi dans des jardins, sous des arbres. Ce texte est une façon de jouer en proximité avec le conte. C'est un entre-deux performance / théâtre. Je peux imaginer le dire et le raconter dans toutes sortes de contextes.

Dans votre scénographie, il y aura forcément un bateau en papier ?

A.B. : Oui car il y a quelque chose d'enfantin dans le récit de cette échappée. L'embarquement est abstrait mais toutes ces personnes montent sur un grand bateau en papier qui signifie à la fois le bateau, le voyage, et une migration symbolique.

Entretien réalisé par Isabelle Stibbe

© DR

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

IPHIGÉNIE À SPLOTT

ARTÉPHILE
TEXTE DE GARY OWEN / MES BLANDINE PÉLISSIER

ENTRETIEN

Blandine Pélissier met en scène le texte de Gary Owen qu'elle a traduit en français avec Kelly Rivière : l'histoire d'Effie, moderne et combattive Iphigénie, qui rejoue la tragédie des Atrides à Splott, un quartier pauvre de Cardiff.

Qui est Effie, l'héroïne de ce texte ?

Blandine Pélissier : Gary Owen mêle l'humour à la tragédie dans la grande lignée de Shakespeare et des auteurs contemporains anglo-saxons. Effie est une très jeune femme qui habite à Splott, quartier défavorisé de Cardiff dont elle ne sort quasi jamais, et qui a été élevée par sa grand-mère. Une héroïne assez « kenloachienne » qui n'a pour tout horizon que le chômage, des amours passagères et des cuites sans fin pour tenir jusqu'au bout de la semaine et mieux recommencer. Au début de la pièce, Effie est provocatrice et hargneuse. La vie va l'obliger à faire sa révolution. Il y est beaucoup question de sacrifice, mais aussi d'autosacrifice. Sacrifices des jeunes soldats envoyés dans des guerres qu'ils ne comprennent pas, sacrifices des classes pauvres. Autosacrifices d'Effie : une première fois pour ne pas briser une famille, Effie coupe le fil de la malédiction de générations dysfonctionnelles ; une deuxième fois pour sa communauté. Agamemnon pourrait-il être ici le Grand Capital ?

« UNE HÉROÏNE ASSEZ « KENLOACHIENNE » QUI N'A POUR TOUT HORIZON QUE LE CHÔMAGE, DES AMOURS PASSAGÈRES ET DES CUITES SANS FIN. »
Comment mettez-vous en scène ce texte ?

B. P. : Ma méthode de travail est toujours très horizontale et collaborative. Je travaille en binôme avec So Beau-Blache, scénographe, costumière et graphiste. Après avoir fait le choix de l'équipe de création, nous œuvrons et avançons ensemble. Je n'ai absolument pas idée de l'endroit où nous devons arriver : il reste toujours des surprises qui se révèlent au plateau, avec les propositions des unes ou des autres. Il s'agit toujours de décors épurés et non-réalistes, la lumière d'Ivan Mathis sublimant les changements de situation et d'état d'âme. J'ai demandé à Loki Harfagr de créer l'univers sonore, une longue tapisserie, toile diaphane tissée de textures sonores et de sons subliminaux, par endroits déchirée d'éclats de métal ou maculée de traits baroques.

Quel est votre genre de théâtre ?

B. P. : Même si je lui reconnais une nécessité sur certains sujets, le théâtre didactique n'est pas ma tasse de thé. Je lui préfère des textes traversés en filigrane par les sujets qui m'agitent et m'habitent, qui partent de l'intime pour atteindre l'universel, de préférence avec des fins ouvertes. Je n'aime pas qu'on me mâche le travail, donc je ne le mâche pas non plus pour les autres !

Propos recueillis par Catherine Robert

© DR

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

LE TRANSFORMISTE

ARTÉPHILE
TEXTE ET MES GILLES GRANOUILLET

ENTRETIEN

Un homme enceinte, comment cela est-il possible ? Gilles Granouillet, auteur associé au CDN de Montluçon, présente son Transformiste.

Que raconte Le Transformiste ?

Gilles Granouillet : C'est l'histoire d'un homme, Camard, vendeur de Cadillac, qui va chez son médecin de famille, celui qui a accompagné son père jusqu'à la mort, pour des ballonnements. Mais au fil des visites, son ventre continue de gonfler, et, un jour, une échographie lui révèle qu'il est enceinte. Il va falloir expliquer ce phénomène et la construction de la pièce repose sur le suspens que cela génère. Cela démarre comme une histoire assez cocasse, burlesque, qui va toutefois, petit à petit, se diriger vers quelque chose de plus dur.

Pourquoi ce titre de Transformiste ?

G.G. : Camard est un type qui se transforme au fur et à mesure de l'histoire, mais il ne s'agit pas d'une transformation sexuelle. Il se déguise en femme pour mieux assumer sa grossesse, mais surtout, petit à petit, s'efforce de trouver sa réelle identité. C'est un bravache, un Dom Quichotte. La pièce explore la thématique de l'identité et la capacité de chacun à se protéger du réel quand il devient insupportable, puis à se reconstituer.

« LA PIÈCE EXPLORE LA THÉMATIQUE DE L'IDENTITÉ ET LA CAPACITÉ DE CHACUN À SE PROTÉGER DU RÉEL. »

Le récit pose-t-il aussi la question de la masculinité ?

G.G. : Camard a vécu sous la coupe d'un père dominateur, puis d'une femme qui ne lui laissait pas sa place de père. La pièce évoque la difficulté aujourd'hui pour un homme de trouver sa place dans une société où les codes et rôles traditionnels ont été bouleversés.

Comment avez-vous choisi de mettre en scène ce texte ?

G.G. : Je suis plutôt de ceux qui pensent qu'un metteur en scène est avant tout un passeur. Je laisse donc la place aux comédiens, François Font que j'ai rencontré à la Comédie de Saint-Étienne, et Xavier Béja qui tiendra le rôle principal. Mon travail a été celui d'un horloger de la dramaturgie, pour que le spectateur comprenne les ressorts du mystère qui se joue.

Propos recueillis par Eric Demey

© DR

L'ARRESTATION

THÉÂTRE ARTÉPHILE
DE MARIO BATISTA / MES CHRISTOPHE LALUQUE

GROS PLAN

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Après une première création présentée en 2011 au Théâtre de l'Envol, à Viry-Châtillon, le metteur en scène Christophe Laluque signe une nouvelle version de L'Arrestation. Un spectacle tous publics à partir de 12 ans.

Implanté dans le département de l'Essonne, en région parisienne, l'Amin Théâtre a pour projet d'inventer de spectacles plaçant le texte et l'oralité de la langue au centre de la représentation. Pour cette nouvelle édition d'Avignon Off, Christophe Laluque, le fondateur de cette compagnie, met en scène L'Arrestation, une pièce de Mario Batista (publiée aux Editions Les Cygnes) qui place face à face un policier et un jeune garçon arrêté de façon arbitraire. Cette mise en présence est l'occasion, pour l'agent des forces de l'ordre, « de déverser devant sa victime étonnée, muette et de plus en plus inquiète », son point de vue sur l'argent, la prison, la discipline…

L'argent, la prison, la discipline…

« Si plusieurs événements ont conduit à des affrontements violents entre les forces de l'ordre et des jeunes de banlieue, fait remarquer Christophe Laluque, L'Arrestation semble pouvoir répondre à une situation où le sensationnel porté par les médias empêche toute forme de discernement. Cette pièce permet de mettre en lumière des réalités parallèles pour tenter de conjurer leur incommunicabilité. » Faisant suite à un premier spectacle créé il y a huit ans, cette nouvelle mise en scène de L'Arrestation cherche, à travers un dispositif plus frontal, à « animer l'imaginaire du spectateur », à amener ce dernier à pouvoir s'identifier plus immédiatement à la situation imaginée par Mario Batista.

Manuel Piolat Soleymat

© DR

LA MAGIE LENTE

THÉÂTRE ARTÉPHILE
LA MAGIE LENTE DE DENIS LACHAUD,
MIS EN SCÈNE DE PIERRE NOTTE

GROS PLAN

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Benoit Giros incarne l'avancée de la parole d'un être traumatisé, qui cherche à panser ses souffrances. Une mise à nu impressionnante.

C'est une « petite histoire » racontée lors d'un colloque de psychiatrie, exposant le cas d'une erreur de diagnostic. Le patient, nommé Louvier, suivi sans résultat pendant plus de dix ans par un psychiatre qui le considère schizophrène, découvre lorsqu'il s'adresse à un nouveau praticien, Kemener, qui il est vraiment. C'est une découverte difficile, bouleversante, effarante même, qui prend du temps. Une découverte qui, en laissant émerger petit à petit les traumatismes, permet de les nommer, de les tenir à distance, de se reconstruire. Car à travers ce changement radical de diagnostic, Louvier affronte son enfance saccagée, violée, en silence, sans aucun secours. « Il y a au fond de moi une épave et ça remonte par morceaux », dit-il. Après l'introduction et la parole publique de la conférence, le texte passe rapidement au « je », à la parole intime et crue qui relie le patient et l'analyste.

Eclairer la parole agissante

Denis Lachaud s'est documenté auprès du milieu médical avant d'écrire cette pièce pour un seul acteur, qui doit son titre à une réflexion de Sigmund Freud : « La psychanalyse est une magie lente ». C'est justement le processus curatif et introspectif qu'il éclaire dans ses méandres et son accomplissement progressif. Eclairant parfaitement cette avancée de la parole, la mise en scène de Pierre Notte laisse toute sa place aux mots. Du divan au plateau, du patient en dialogue avec son analyste à l'acteur en dialogue avec le public, c'est une parole agissante qui est mise en lumière, dans sa crudité extrême, son entêtement, ses douleurs, sa puissance et son impuissance entremêlées. Il est très difficile de porter une telle parole, seul, face au public. Benoit Giros parvient à donner vie à cette épreuve de manière impressionnante, à l'endroit intérieur de cette souffrance écrasante qui se révèle, jusqu'à laisser place à un possible dépassement. Une pièce rigoureuse, dense, juste, qui rappelle que chaque année en France des milliers d'enfants sont victimes de viol, la plupart du temps dans un environnement familial. Et beaucoup se taisent.

Agnès Santi

Avignon Off. Artéphile La Magie lente de Denis Lachaud

© DR

AMI AMI

ARTÉPHILE
CONCEPTION HÉLÈNE VENTOURA

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Dans Ami-Ami, son dernier solo, la clowne Hélène Ventoura nous parle du besoin essentiel de ne pas être seul, qui nous pousse à aller vers les autres. Une déferlante de récits extravagants.

Son précédent spectacle nous parlait de manière cocasse et iconoclaste de « la véritable histoire » de Cendrillon. Pour son nouveau solo, Hélène Ventoura sonde les enjeux profonds qui nourrissent nos envies d'amitié. Elle le fait à travers l'art qui est le sien : celui du clown. Un art qui amène celle ou celui qui l'explore à cheminer pour tenter d'atteindre le cœur caché des choses. « Dans ce processus, fait observer la fondatrice de la Compagnie La Fille en bleu, on se divise en deux. Un être naïf, physique, qui produit la matière à partir de la scène, et un être plus pragmatique qui la déchiffre et l'organise sur le papier. Si le deuxième est suffisamment à l'écoute du premier, on apprend quelque chose sur soi-même. Et sur l'autre. Car on a pénétré la zone où se rangent les concepts oubliés mais universels. » Des concepts qui, dans Ami-Ami, sondent de façon grotesque et sensible les notions «d'être ensemble» et d'isolement.

Quand le burlesque sonde la matière de nos vies

Qu'est-ce que l'amitié ? Des solitudes qui se rapprochent autant qu'elles peuvent ? A quelle part de soi-même doit-on renoncer pour aller vers les autres ? Pour paraître normal ? Pour être aimé ? Dans la peau d'une femme sans âge, une sorte de clowne vagabonde qui n'a jamais eu d'amis et qui a décidé d'en avoir, Hélène Ventoura éclaire toutes ces questions. Elle se présente à nous, tente de paraître aimable, de nous séduire, révélant à force d'efforts toute la bizarrerie, l'imprévisibilité, voire la dangerosité d'une personnalité manifestement inadaptée à la relation à l'autre. « A travers cette entreprise ratée, explique la créatrice d'Ami-Ami, une clowne s'incarne, fait rire les spectateurs de sa solitude, qui leur rappelle la leur. » Car si cette clowne ne devient pas notre amie, elle parvient malgré tout à se rapprocher de nous, à nous faire ressentir la quête d'absolu qui la transporte et qui l'anime.

Manuel Piolat Soleymat

© DR

LA PAIX DANS LE MONDE

ARTÉPHILE
TEXTE ET MES DIASTÈME

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

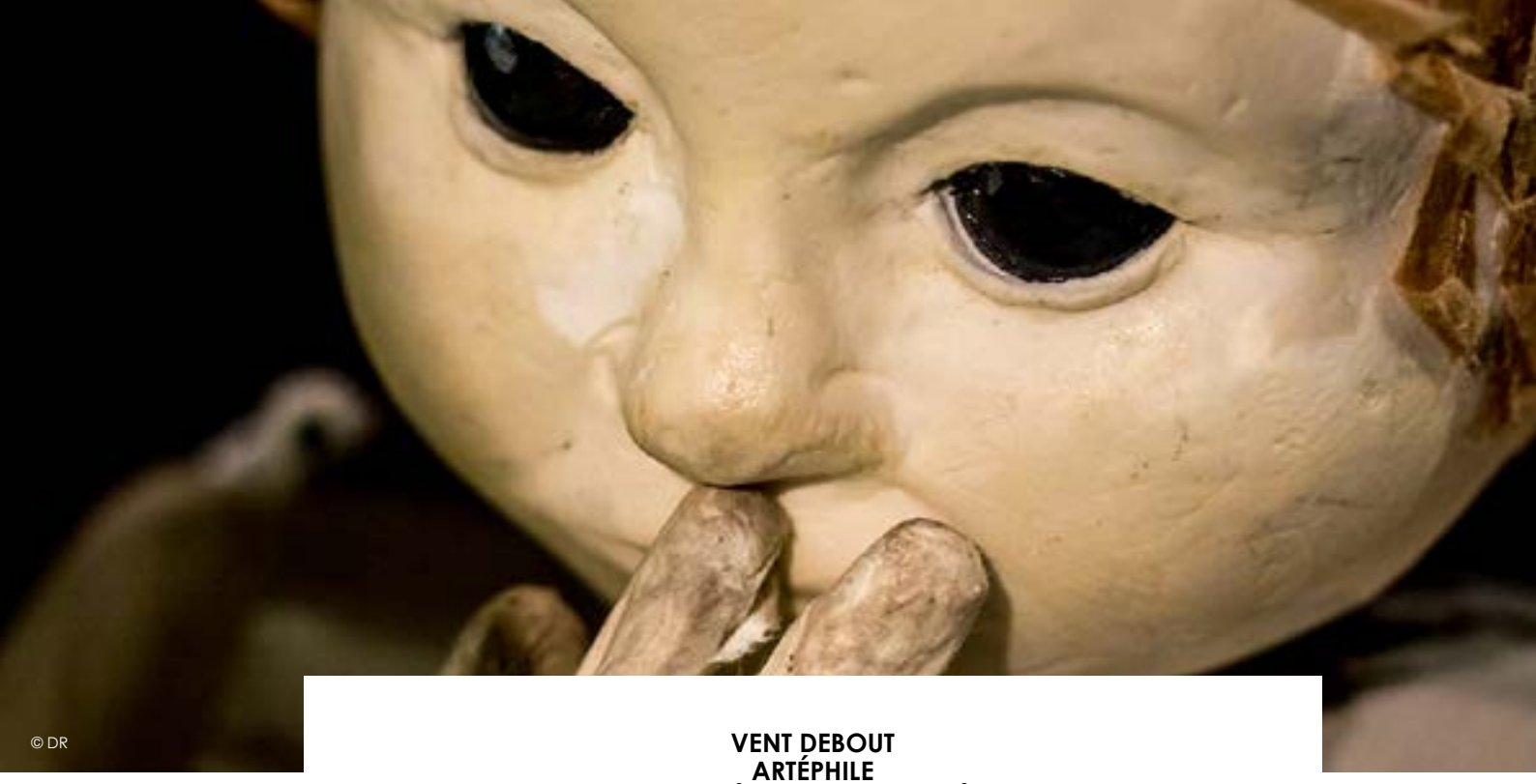
Après La Nuit du thermomètre et 107 ans, l'auteur et metteur en scène Diastème crée La Paix dans le monde, dernier volet d'une trilogie théâtrale traversant l'histoire de Simon et Lucie. Une histoire d'amour fou.

Tout a commencé en 2001 avec La Nuit du thermomètre. Puis vint, deux ans plus tard, 107 ans. Cette année, Diastème signe le troisième et dernier épisode de l'histoire de Simon et Lucie, personnages dont le parcours constitue le fil rouge de ces trois créations pouvant être vues indépendamment. Seul en scène interprété par Frédéric Andrau, qui incarne le rôle de Simon (Emma de Caunes, qui joue le personnage de Lucie, apparaît à l'occasion des projections photographiques et d'un monologue filmé signés Vanessa Filho), La Paix dans le monde relate l'existence d'un garçon amoureux fou de la même fille depuis toujours. « [Ce spectacle] se déroule sur plusieurs années, révèle Diastème, c'est un voyage, c'est une vie. Simon est un garçon jugé fou, un garçon qui a fait des folies, même si, aujourd'hui, c'est un homme et qu'il n'a pas revu son amoureuse depuis douze ans. Il continue pourtant de vivre et de converser avec elle, comme si de rien n'était. Ce n'est pas l'histoire d'une sombre obsession, non, c'est l'histoire d'un très très grand amour, singulier, effrayant, comique et bouleversant, j'espère. »

Des souvenirs et des fantômes

« Le théâtre intérieur de Simon est très riche, heurté, violent, peuplé de souvenirs et de fantômes, poursuit l'auteur et metteur en scène. Lorsque la pièce démarre, il vit comme un ermite, loin des folies du monde, dans le dénuement le plus total, une ascèse volontaire qui calme son esprit. Simon vit sur un fil qu'il s'est lui-même tissé, avec des habitudes et des repères, des horaires, un jour après l'autre, comme disent les alcooliques. Garder ses monstres à distance, leur parler pour les endormir, les assoupir, faute de pouvoir véritablement les dompter. Il est conscient de sa folie, il se connaît, ses années d'internement, le travail avec son psychiatre lui ont ouvert les yeux. C'est un être qui se sait malade, et qui, au fil de ces années, grâce aux exercices qu'on lui a appris à faire, arrive enfin à se contrôler… » Mais cette histoire, que Frédéric Andrau nous dévoile sur la scène du Théâtre Artéphile, a-t-elle vraiment eu lieu ? Ou s'agit-il d'une chimère née dans les brumes d'un esprit désorienté ? Chacun pourra se faire sa propre opinion et ainsi tracer, dans « ce voyage peuplé d'aventures, de sensations, de comédie et de drame », son propre chemin de spectateur.

Manuel Piolat Soleymat



© DR

VENT DEBOUT
ARTÉPHILE
ECRITURE, CRÉATION ET INTERPRÉTATION
YOANELLE STRATMAN ET PIERRE-YVES GUINAIS
À PARTIR DE 7 ANS

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

La marionnette de papier de « Vent debout » a fait le tour du monde. Conçu comme « une échappée poétique », ce spectacle visuel, sans parole, est né pour questionner la liberté d'expression.

Les deux artistes marionnettistes, Yoanelle Stratman et Pierre-Yves Guinais, membres fondateurs de la Compagnie des Fourmis dans la Lanterne, s'avèrent *« passionnés par l'art de donner vie à l'inerte en travaillant avant tout à partir d'univers visuels, en privilégiant la manipulation à vue ». « Avec cette nouvelle création, nous souhaitions aborder la question de la censure en imaginant une fable poétique sans parole. Nous voulions aussi évoquer la violence de l'oppression tout en restant fidèle à notre esthétique artisanale, en travaillant avec le matériau délicat du papier ».* A l'instar des autres spectacles de la Compagnie, ce nouvel opus entend faire exister sur le plateau *« un monde à part entière »* : celui d'une petite fille n'ayant connu que le silence, où rien ne résiste au vent, où tout est blanc, et qui voit sa vie basculer quand elle fait l'étrange découverte d'un pays grouillant de mots, de sons, d'inscriptions.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

© DR

MÉTAMORPHOSES!

THÉÂTRE ARTÉPHILE
DE GILBERT LELY D'APRÈS OVIDE
MES GUILLAUME CANTILLON

la terrasse
PUBLIÉ LE 23 JUIN 2019 - N° 278

Librement inspiré d'Ovide, Métamorphoses ! se veut une performance poétique qui explore notre société contemporaine par la mythologie.

Pour dire notre monde et son impasse, le recours à la mythologie et à la poésie est une voie possible et en tout cas le parti pris de Guillaume Cantillon pour son spectacle créé en 2017. Son complice Gilbert Lely a traduit six histoires d'amour issues des Métamorphoses d'Ovide (Orphée et Eurydice, Apollon et Daphné, Salmacis et Hermaphrodite…), socle pour donner un contrepoint atemporel et poétique à l'actualité. Mais le terme même de « métamorphose » peut être lu à travers l'analyse d'Edgar Morin : « Quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, il se dégrade, se désintègre ou alors il est capable de susciter un meta-système à même de traiter ses problèmes : il se métamorphose. » Comment changer de voie, quels chemins de liberté emprunter ? Tels sont les thèmes que Guillaume Cantillon et Gilbert Lely explorent dans ce spectacle-performance où se mêlent profération, chant, récit, conte, musique et vidéo.

Isabelle Stibbe

ZIBELINE | MARIE GODFRIN et JULES GUIDICELLI | 04 juillet 2019

Les Métamorphoses d'Ovide portées au théâtre par Guillaume Cantillon
L'amour va nous déchirer

Quelle résonance à la mythologie dans l'esprit des hommes du XXIe siècle ? Amours interdites, transgressions, châtiments, érotisme, désir… tout était écrit par Ovide dans Les Métamorphoses vers l'an I. Guillaume Cantillon s'empare des libres traductions poétiques des Métamorphoses de Gilbert Lely pour composer sa nouvelle création Métamorphoses !. Une forme performative démarrée par une projection dans laquelle bataillent des images violentes, psychédéliques, sur la folie contemporaine : la nature en danger, les banques, l'industrialisation outrancière, la frénésie humaine, etc. Des cuts violents qui se succèdent à un rythme crescendo dont on ne comprend pas l'effet recherché. Cette mise en perspective de la société actuelle avec la pensée antique a-t-elle réellement besoin d'une radiographie visuelle et sonore anxiogène ?

Guillaume Cantillon nous sauve de cette atmosphère dépressive en déchirant la toile pour prendre le micro et conter, chanter, réciter de sa voix rocailleuse ou veloutée des histoires d'amour divines. Daphné et Apollon sur une musique acid techno des années 80 ; Orphée et Eurydice sur une création sonore onirique où il s'autorise l'usage de l'anglais pour transformer le théâtre en scène gospel ; Myrrha et Cinyras dans un jeu à la table qui lui offre l'occasion de se transformer, lèvres peintes, torse nu, filmé en gros plan sur écran. Son parti pris de structurer l'espace en trois plans, successivement abandonnés, crée la surprise et invite à une plus grande intimité pour atteindre une nature sauvage que nous avons quittée. Scène d'une grande justesse après avoir récité le poème de Diane et Actéon. La performance se métamorphose en continu par le jeu de lumières évolutif, la présence scénique du musicien Vincent Hours, les ricochets entre les Rolling Stones, Mike Brant et Antony and the Johnsons qu'ose l'acteur « candide ».

© DR

LA PROVENCE | 23 octobre 2019

LE GARÇON QUI NE PARLAIT PLUS
L'enfant, le monstre et la forêt

«Le garçon qui ne parlait plus» est une proposition de la compagnie Onavio. Le 30 octobre, dans ce spectacle à voir dès 7 ans, ils se posent au Théâtre Artéphile d'Avignon. L'histoire prend part dans un village, où il existe une malédiction et un monstre. Chaque année, les citoyens et les citoyennes qui se sont mal comportés sont avalés par l'Arbre de la Sagesse. Un arbre aux branches maléfiques qui désignent les élus lors d'une cérémonie à laquelle assiste tout le village. Rödd, un enfant de 10 ans, ne parle plus. Depuis qu'il a tenté de sauver son frère de l'arbre malfaisant. Il n'est pas devenu muet, non. Il se tait. Comme si sa naïveté s'était envolée. Comme si son innocence s'était perdue.

Signé Thomas Gornet, le texte est mis en scène par Alban Coulaud, à qui on laisse la parole : « ici, il y a bien un monstre fascinant, celui de la forêt. Celui qui sera la métaphore de ce passage si difficile de l'innocence à la lucidité de l'état du monde. Il est aussi question d'un autre monstre, invisible celui-ci, sans forme tangible et impossible à identifier : l'injonction qui nous est systématiquement faite à être heureux, à paraître heureux ».

© DR

LA PROVENCE | 09 octobre 2019

ON EMMÈNERA LA MER AVEC NOUS

Saisissant Élie Barthès

À Avignon, «Artéphile Art Studio» accueille en résidence permanente des artistes locaux, voire issus de contrées plus lointaines. Anne et Alexandre Demange laissent une grande part de surprise au public. Ce week-end, le spectacle d'ouverture nous fait déjà voyager par son titre « On emmènera la mer avec nous ». Proposé par la compagnie avignonnaise « Les Oiseaux Vague(s) » pour sa sortie de résidence, le spectacle est un pari diablement réussi, que ce soit dans l'écriture, la proposition scénographique ou encore le travail sonore et plastique. Qui plus est, Élie Barthès, seul en scène, signe une interprétation magnifique du texte dont il est auteur. « On emmènera la mer avec nous » est une plongée dans un univers mental qui préfère l'absurde et le rêve au pathétique. Différents tableaux construits grâce aux témoignages existants sur le sujet, illustrent le quotidien dans ses « hôpitaux-prisons » de patients déshumanisés qui subissent le cauchemar des électrochocs et des isolements abusifs. Tour à tour poétique, drôle et tragique, la pièce questionne aussi sur notre propre difficulté à discerner le réel de l'imaginaire. J.J.

La Provence

© DR

LA PROVENCE | 21 juillet 2019
Par Angèle Luccioni

L'ARRESTATION (captivant)

Course-poursuite haletante, arrestation musclée, menottage, protestations d'innocence du jeune de banlieue et accusations péremptoires du policier : la pièce de Mario Battista semble le reflet de la vie urbaine d'aujourd'hui. D'ailleurs, les tenues et le langage des personnages accentuent ce parti-pris de réalisme. Pourtant, le spectacle s'éloigne progressivement du schéma attendu : le flux de paroles du flic, qui redouble sa volonté de dominer sa victime, devient besoin intarissable de parler, de s'autojustifier, et même de se confier. Son discours autoritaire et dénonciateur, rempli de clichés sur la société, se mue en un texte rythmé et envoûtant, porteur d'une vision du monde oscillant entre lucidité, humour et délire. L'affrontement presque caricatural, marqué par un crescendo de la tension dramatique, laisse la place à un tout autre rapport, beaucoup plus complexe : car le représentant de l'ordre révèle un désordre intérieur troublant et gagne en épaisseur humaine, modifiant profondément les réactions du jeune, toujours normal, lui. Ce qui dérangeait au début, c'était la violence d'un abus de pouvoir, ce qui dérange de plus en plus, c'est la personnalité tourmentée, perturbée, voire pathologique du policier, qui pose question.

La mise en scène de Christophe Laluque souligne de façon pertinente les glissements successifs de la dramaturgie. La cavalcade initiale à travers la salle, la scène et les coulisses accentue l'absence de frontière entre le réel et la fiction, mais le plateau nu insiste sur le rejet du trop concret et du trop particulier et le choix du clair-obscur constant dans lequel baigne la représentation met en relief l'ambiguïté du policier. Enfin, les deux comédiens, Bruno Pesenti et Tigran Mekhitarian, sont excellents.

Voilà un spectacle très intéressant, qui a le mérite de nous interpeller, d'interroger le pouvoir et l'autorité et de remettre en cause certaines reçues.

Visuel : © Tiffany Duprés

LA PROVENCE | 26 juillet 2019
Par Louise Vayssières

Des Lustres (déconcertant)

Marjory Duprés a conçu et interprété ce spectacle pour relier et rendre sensible, les sensations, les images et les situations qui reviennent de façon éparpillée à la mémoire. On assiste à un travail d'éveil et d'anamnèse au sein d'un dispositif revendiqué comme transmédia. La bande son allie musique et voix off, qui met ainsi des mots sur les souvenirs transmis par le corps de l'interprète, et un écran en fond de scène, qui diffuse des images documentaires captées par Tiffany Duprés. Des impressions poétiques sont inscrites dans le journal de la mémoire. La danseuse évolue d'abord dans un carré, qui pourrait être de la poussière, du sable, autant de résidus des scènes qui la hantent et qui la traversent. On peut être déconcerté face à la proposition qui nous est faite ici. Les instantanés qui sont rapportés fonctionnent sur une matière sensitive et sensible à laquelle il faut adhérer. Le partage des impressions présentées aide certainement à entrer dans ce spectacle.

Les images sont belles et leurs liens sont fragiles, comme l'est le réseau des souvenirs. En cela, la compagnie jours dansants à réussi son pari.

Visuel : © Geoffrey Fages

LA PROVENCE | 26 juillet 2019
Par Danièle Carraz

MÉTAMORPHOSES ! (UNE ÉLÉGANCE HYPNOTIQUE)

Ce furieux objet du désir... Fut un temps où il arrivait que les dieux et les hommes tombent amoureux d'un animal, d'un oiseau, d'une plante, d'un enfant, d'un dieu ou d'une déesse, d'une morte (Orphée et Eurydice) et même d'eux-mêmes, comme Hermaphrodite. Ces amours interdites recevaient évidemment une punition : le changement de genre était la moindre, mais on pouvait aussi être transformé en arbre ou rocher... Et vivre pour l'éternité, puisque, deux mille ans plus tard, les « Métamorphoses » du poète latin Ovide nous parlent encore, traduites par un poète fou de l'œuvre de Sade et adoré des Surréalistes, Gilbert Lely.

« Métamorphoses!», donc : quelle joie de découvrir ces contes dionysiaques débordant d'érotisme et d'onirisme, dits, chantés, soufflés, joués par Guillaume Cantillon, ici rocker sensuel ou ombre dans la nuit bleue du plateau.

À la batterie, au clavier ou jouant d'appeaux et de jouets d'enfant, le compositeur Vincent Hours accompagne le fondateur du si bien nommé « Cabinet de curiosités » toulonnais. Tous deux créent sous nos yeux un poème visuel et sonore d'une élégance hypnotique, éclatant de joie sensuelle comme de cris de douleur et de deuil.

Visuel : © Fabien DEBRABANDERE

LA PROVENCE | 15 juillet 2019
Par Zoé Gravez

VENT DEBOUT (On adore mille fois)

La compagnie Des fourmis dans la lanterne travaille dans ce spectacle avec un - magnifique - décor épuré, amovible et ingénieux. La mise en scène elle-même surprend. Les marionnettes, manipulées par Pierre-Yves Guinais et Yoanelle Stratman sont faites en papier mâché et révèlent une telle douceur, qu'on s'y attache dès leurs premiers mouvements. Elle nous emportent et on les accompagne dans ce périple aux allures de voyage initiatique. La manipulation très habile des deux artistes nous laisse entrevoir de multiples techniques qui gravitent autour du théâtre de marionnettes et d'objets.

À la manière d'un conte aussi, Vent debout se dresse comme une petite pépite de tendresse et de talent, à voir sans tarder.

© DR

LA PROVENCE | 16 juillet 2019
Par Angèle Luccioni

LE TRANSFORMISTE (drôlerie, suspense et profondeur)

À partir d'un cas de figure insolite et cocasse, cette création traite du problème grave du brouillage de l'identité par un environnement familial écrasant. Le mépris paternel et conjugal dont a souffert Camard est à l'origine de son mal-être et de sa quête de dignité. En filigrane, le spectacle évoque les effets pervers de l'indifférenciation égalitaire vers laquelle ont évolué de façon générale les rôles masculins et féminins.

La scénographie joue du contraste entre les formes épurées et géométriques du décor, suggérant le refus de l'anecdotique au profit d'une fable à portée générale, et le réalisme de la vidéo reproduisant l'échographie d'une grossesse emblématique des techniques contemporaines.

Le spectacle captive du début à la fin grâce à l'expressivité et à l'intensité de l'interprétation magistrale des comédiens, Xavier Béja et François Font, que la mise en scène met judicieusement au premier plan.

© DR

LA PROVENCE | 07 juillet 2019
Par Patrick Denis

AMI AMI (on adore)

Helène Ventoura vous propose un solo de clown sur le thème de l'amitié, un spectacle où le spectateur n'en est pas vraiment un puisque Helène Ventoura aimerait être amie avec lui et tisser une relation particulière.

Mais tout est compliqué car Hélène est pour le moins bizarre et imprévisible, limite psychopathe. Pendant 60 minutes, elle va vous faire vivre une histoire incroyable bourrée d'anecdotes et de rebondissements.

Entre humour noir et auto-dérision, le spectacle est grinçant. On est captivé par cette histoire hors norme qui ne ressemble à aucune autre et on rit beaucoup mais à une seule condition : il faut aimer l'humour un peu trash et décalé (à partir de 10 ans).

La Provence

© DR

LA PROVENCE | 07 juillet 2019
Par Laurent Rugiero

CHAT/CHAT (chat... crément bien !)

Chat alors ! Un spectacle qui parvient à captiver des bambins d'à peine quelques mois, en leur faisant écarquiller les yeux et générer des piaillements de contentement. A Artéphile, le « Chat/Chat » show de la compagnie valenciennoise Zapoï est l'illustration qu'avec un brin d'imagination et un savant mélange de patience et de bienveillance, ont peut amener des nourrissons en bord de scène.

Deux comédiens, un triptyque de panneaux-totems modulables, une drôle de boîte à musique aux touches qui s'allument quand elles sont pianotées, et un minou-marionnette qui s'anime au bout des fils, « Chat/Chat » est un chat... cré chat...llenge, relevé avec brio !

Vingt-cinq minutes durant (un deuxième temps d'un quart d'heure se déroule sur des tapis d'éveil déroulés sur le plateau), cha(t)cun cherche un chat, qui prend un main plaisir à jouer à cache-cache. Quel chat... cripant!

Noir, blanc, gris (la nuit, forcément), rond, à pois, à rayures, ce chat... tané félin ne consent à rendre son tablier de chat... pitre que pour se laisser cajoler par les tout-petits spectateurs définitivement tombé sous le chat...rme.

Chat... peau les artistes !

© DR

LA PROVENCE | 04 juillet 2019
Par Angèle Luccioni

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR (profondeur et fantaisie)

Quel bonheur de voir ou de revoir cette perle du Off ! Dramaturge, metteur en scène, comédien connu et reconnu, Pierre Notte nous parle de théâtre en faisant du théâtre. Il établit avec le spectateur une relation détendue et sympathique. Puis l'analyse, voire le psychanalyse. Il le fait rire et réfléchir. Il évoque ses travers comme ses attentes légitimes, raconte ses propres réussites comme ses échecs, illustre son propos d'anecdotes, de citations, d'une gestuelle et de scènes extraordinairement démonstratives. Tout cela avec trois fois rien : des lumières, des gants de boxe, des escarpins, un harmonica.

Ce spectacle plein d'humour et d'intelligence célèbre avec brio la magie, certes fragile mais incomparable, qu'opèrent au théâtre les efforts conjugués des artistes et de leur public.

© Vanessa FILHO

LA PROVENCE | 04 juillet 2019
Par Angèle Luccioni

LA PAIX DANS LE MONDE (émouvant)

C'est l'histoire d'un homme habité par un seul et unique grand amour et la folie. Il nous la raconte lui-même, avec une lucidité, un calme et un sourire étranges et attendrissants. Le beau texte, dense et pathétique, de Diastème, qu'il met lui-même en scène, radiographie les ravages d'un déséquilibre mental, les tourments d'un attachement exclusif comme la puissance d'un sentiment profond et inaltérable. Mais il n'est pas dépourvu de traits d'humour. Et il est traversé de magnifiques éclairs de poésie. Simon se confie à nous longuement, simplement, parfois crûment, toujours précisément: il nous parle de sa mère inquiète et tendre, se souvient des personnes qui l'ont marqué lors de son internement, mais c'est bien sûr Lucie qui occupe en permanence le centre de son long soliloque : il évoque notamment leur rencontre, leur séparation, l'incandescence de leur relation, la douleur et le bonheur qu'elle lui a donnés. Ses paroles émeuvent bien sûr mais peuvent aussi mettre mal à l'aise. Car peut-être invente-t-il et rêve-t-il sa vie, au moins en partie.

L'interprétation tout en finesse de Frédéric Andrau est servie par la scénographie pertinente d'Alban Ho Van qui souligne l'enfermement de Simon dans sa passion et sa maladie. La musique et la chanson de Cali, mélancoliques et touchantes, s'accordent aux états d'âme de Simon. Enfin, la projection d'une série de superbes photographies d'Emma de Caunes souligne l'obsession de Simon tandis que dans la vidéo finale qui envahit la scène de façon inattendue et théâtrale, la voix et le visage de la comédienne confèrent à Lucie une existence à la fois présente et lointaine, peut-être fantasmatique, mais en tout cas poignante.

© DR

LA PROVENCE | 15 juillet 2019
Par Zoé Gravez

ET SI C'ÉTAIT CETTE NUIT (On aime)

De la tendresse et de la violence. Voilà ce qui compose ce spectacle. En scène, deux femmes, une mère et sa fille, une fille et sa mère, qui se livrent l'une à l'autre, sans vraiment se voir ni se sentir. Elles parlent aux souvenirs et à la mémoire, cette mémoire qu'il est important de transmettre, mémoire de femme, de mère, de fille, mémoire qui bouleverse et écorche des années après encore.

Ce spectacle c'est aussi celui du temps qui passe, celui qui est passé et qui ne reviendra pas, et qui nous force à malgré tout avancer avec lui. Dans la mort et la violence, le temps ne fait que passer, il ne s'arrête pas. Pour autant, Et si c'était cette nuit n'est pas une pièce triste. La véritable force de la parole nous apparaît, dans les dires de ces femmes seules : leurs paroles sont le quotidien même, dans sa plus grande banalité, et pourtant la banalité devient touchante, portée par ces deux identités.

Au plateau, la scénographie est simple, divise l'espace sans trop le casser et parvient à restituer l'intime d'un intérieur.

Si le jeu des comédiennes est à parfaire, le mise en scène satisfait, et se met au service direct du texte de l'auteure espagnole Gracia Morales.

au Théâtre Artéphile, 5 bis rue Bourg Neuf.
à 17h45. Relâche les dimanches. 17/12/10€. Infos et réservations au 04 90 03 01 90.
http://artephile.com/

© DR

LA PROVENCE | 03 avril 2019

L'ENTREPRISE, BROYEUSE HUMAINE

Quand Alain Ubaldi met en scène son propre texte, «Au-dehors», cela donne une création de la compagnie K.I.T., hypnotique au possible, qui suscite une réaction pas anodine de la part du public. Un spectacle qui fait halte ce week-end au Théâtre Artéphile d'Avignon. « Au-dehors » s'articule autour de la vie d'un homme qui se disloque. Un homme licencié, pour quelques minutes de retard…

La pièce est une plongée dans les arcanes intérieurs d'un être où le monde de l'entreprise devient le décor d'une tragédie violente. La critique sociale côtoie ici la quête du monologue intérieur.

Vendredi et samedi à 19h30, Théâtre Artéphile, Avignon. Entrée : 12-18 €
Infos : 04 90 03 01 90.

© DR

LA PROVENCE | 27 mars 2019

MUSIQUE

Le swing de Mylène Hals

Mylène Hals est une chanteuse tonique à la voix claire et posée, qui allie savamment jazz, swing, mélodies mélancoliques et chansons françaises (…) Son trio va distiller bonne humeur, tendresse et humour. Ainsi parlait «La Provence» à propos de ce trio, qui revient à Avignon ce samedi soir. Au Théâtre Artéphile, on attend le groupe envoûtant de cette chanteuse-pianiste inspirée par les Nougaro et autre Vian. Michel Martel sera à la batterie et Philippe Regimbeau à la contrebasse.

Le Mylène Hals trio avec «La p'tite dame et son orchestre» samedi à 20h30 au Théâtre Artéphile, 7 rue Bourgneuf, Avignon. Entrée : 12-17¤. Infos : 04 90 03 01 90.

© DR

VAUCLUSE MATIN | 11 octobre 2019
G.A-D

ON EMMÈNERA LA MER AVEC NOUS

C'est une toute jeune compagnie, Les Oiseaux Vagues, qui, en sortie de résidence, crée au théâtre Artéphile son premier spectacle «On emmènera la mer avec nous».

« C'est l'adaptation, très libre, dit ÉLie Barthès le comédien, du *Journal d'un fou* de Nicolas Gogol. Le texte pose le problème de la marginalisation, de la psychiatrie, de l'hospitalisation contrainte... Nous avons pris de la distance, tout en gardant l'ossature du texte et nous avons choisi, pour donner l'unité, de suivre un personnage ».

Une belle performance d'acteur, avec un unique accessoir, le décor qui se fait tout à tour table à dessin, porte férmée, abri protecteur...

En perte de repères...

Et dans ce huis clos et la pénombre, l'homme sur la scène, Tosca, perd peu à peu ses repères, se cherche, et sa quête abolit la frontière, si ténue, entre le « moral » et l'inintelligible. C'est Tosca, mais c'est aussi mon voisin croisé dans la rue, et c'est chacun de nous, enfermé à bouble tour dans ses chambres intérieur.

Visuel : © Fabien DEBRABANDERE

VAUCLUSE MATIN | juillet 2019
Emmanuelle Favrot

VENT DEBOUT

Dès les premières minutes, le poid du silence capte l'attention du public, symbole de l'oppression d'un pays dont la parole est baillonnée. De petits carnets aux délicates feuilles appellent aux mots qui voudraient s'échapper pour descendre dans la rue.

Ce quatrième spectacle de la compagnie « Des fourmis dans la lanterne », invite le spectateur à un magnifique voyage poétique dans un univers de papier où la beauté nait de la simplicité, où la fragilité lutte contre l'adversité.

De petits tableaux s'animent et dévoilent la vie d'une enfant face à cet impossible monde. La poésie est sublimée par le jeu sensible des marionnettes manipulées si délicatement par Pierre-Yves Guinais et Yoanelle Stratman, créateurs et interprètes de cette fable. La force du vent emporte tout sur son passage sauf l'âme et la pensée de ces personnages si touchants qui luttent au nom de tous, pour la liberté.

© Vanessa FILHO

VAUCLUSE MATIN | 10 juillet 2019
Jean-Dominique Rega

LA PAIX DANS LE MONDE

Auteur et metteur en scène, Diastème dévoile ici le dernier volet d'un triptyque. Vingt ans après l'histoire de Simon, amoureux fou de Lucie depuis leur 12 ans, continue. Il n'a pas revu sa belle depuis des années. Après l'hôpital psychatrique il est loin de tout, sans téléphone ni ordinateur. Cpnscient d'une folie qu'il contrôle, il est serein et confiant dans sa grande histoire d'amour...

Le personnage incarné depuis ses début par Frédéric Andrau s'adresse intérieurement à celle qui l'obsède. Seul en scène, l**e comédien brûle d'amour et de folie. Le texte de toute beauté et poétique parle à tous. Les émotions palpables se bousculent tout au long d'une pièce très visuelle où Emma de Caunes apparaît dans des projections sur une musique de Cali, inspiré par cette histoire dans l'une de ses chanons.**

Pour ceux qui regrettent de ne pas avoir vu les précédents épisodes, chacun peut être vue séparément et dans le désordre.

Var-matin

© Geoffrey Fages

VAR MATIN | 08 JUILLET 2019

MÉTAMORPHOSES!

LE CABINET DE CURIOSITÉS SE MÉTAMORPHOSES !

Dans Les Métamorphoses d'Ovide librement traduites par Gilbert Lely, Le Cabinet de curiosités, compagnie en résidence au théâtre du Rocher à La Garde, a choisi les six qui parlent d'amour.

« Impossible de ne pas les contextualiser, pour Guillaume Cantillon qui les a mises en scène et les joue. Elles viennent en contrepoint du monde d'aujourd'hui », explique l'artiste qui a fait, pour cela, appel à la vidéo, mais aussi à la musique jouée en live par Vincent Hours. Une véritable performance pour l'acteur qui révèle également des talents de chanteur. « Je ne me sens pas seul, les spectateurs sont vraiment partenaires », précise-t-il.

Métamorphoses !, tlj 21h, jusqu'au 27/7, à Artéphile, relâche les 7,14, 21/7, Avignon. Donné notamment au Rocher, à Châteauvallon… le spectacle n'est pas encorereprogrammédansl'airetoulonnaise. A suivre le prochain projet de la compagnie : Illusions, de Viripaev.

« Un vrai challenge »

« Avignon, c'est un passage obligé si on veut faire tourner nos spectacles, explique Guillaume Cantillon, qui s'y rend pour la 3e fois avec sa compagnie. On quitte aussi un endroit où on est connus, où on peut avoir une étiquette, pour avoir plus un rapport de découverte avec un public. Vingt dates, c'est un vrai challenge aussi, c'est un vrai plaisir surtout dans ce théâtre qui offre une programmation qui a du sens. »

PRESSE 2.0
BLOGS

SOMMAIRE

© SELLIG NOSSAM

MEDIAPART - 12 JUIL. 2019
PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

Avignon : Turbulences, Orain, Heredia, Béhar, quatre possibilités du Off

Pour aujourd'hui, quatre spectacles hautement recommandables : « Trouble » par la compagnie Turbulences !, « Disparu » par Cédric Orain, « L'Origine du monde » par Nicolas Heredia et **« La Clairière du grand n'importe quoi » par Alain Béhar.**

Les béances de Béhar

Et passons, sans coup férir et sans escale, directement à la fin du monde, du moins de notre cher globe Terrestre. Nous somme en 2147 (cela nous laisse le temps de voir venir et de prévoir la parade), suite à des bourrasques dantesques et au chamboulement du mouvement des vents on ne peu plus contraires, notre globe terrestre qui n'avait pourtant pas besoin de cela, ni bu, se met à tourner à l'envers. C'est là le point de départ d'un délire cosmique, d'une anticipation gaguesque du monde et de l'imagination à jamais débridée d Alain Béhar. Il écrit, met en scène et joue, seul, La clairière du grand n'importe quoi, titre qu'il faut prendre à la lettre : ça parle de tout et donc de n'importe quoi, c'est du grand Béhar et c'est très éclairant en ces temps de coupes sombres d'arbres, mais pas seulement. Béhar est un zig qui connait ses puces, il a écrit et joué des pièces aux titres évocateurs comme Sérénité et des impasses, Angelus Novissimus ou Teste ou le lupanar des possiblités, (d'après Paul Valéry). Bref, il commande le respect d'autant plus qu'il a passé son BTS de dinguerie appliquée (mention ne pas pas mieux faire) sans réviser, et pour cause, il ne vit que pour et par ça.

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Pendant que j'écrivais ces lignes la météo ne s'est pas arrangée. Ça flotte de partout. « Il a fallu bâtir des murs et des digues sur tous les rivages problématiques, surtout au sud, pour préserver l'écosystème des banques centrales et ne pas noyer les Bahamas. Les marées viennent le plus souvent de l'intérieur dorénavant. Bloqué avant les plages, l'océan remonte par dessous, par les failles et les grottes, par les fleuves et sort des lits. Les rivières et les tuyaux, jusqu'aux lacs glacés qui craquent sous la pression et jusqu'aux sources, les puits les piscines et les baignoires, tout déborde quand la marée monte et recouvre tout quand elle est pleine. Il pleut presque tout le temps aussi et quand il ne pleut pas la chaleur est infernale » maugrée l'animal.

Le débit d'Alain Béhar et aussi imprévisible que ce qu'il énonce. Tout autre acteur que lui serait devenu complètement maboule à essayer d'apprendre ce texte qui rompt ses amarres d'une phrases à l'autre, qui digresse tant qu'il se donne à lui-même le tournis, qui mange de l'apocalypse à son petit déjeuner et remet ça au souper avant d'aller écrire la suite de ses élucubrations post-catastrophe la nuit durant en se shootant au thé cueilli la main sur les hauts plateaux dissimulés sous le nom de Kuomintang. Déluge quand nous tiens !

On croise des rats, gros comme des cochon, des adjoints au maire prétentieux , des footballeurs armé de jeux vidéos, il pleut des pixels gros comme des grêlons, on s'attaque et on s'embrasse mutuellement , on se monte le bourrichon à coups de secrétaires stagiaires et de livreurs intérimaires en voie de syndicalisation, et, pour tout arranger, tous les GPS sont obsolètes. « On court encore plus vite en zigzaguant d'un abri à l'autre, on se protège comme on peut, qui derrière une vierge à l'enfant sans tête, qui derrière le 4X4 à l'envers de Monsieur Nicolas le jour du cinquantenaire de l'indépendance, qui sous la véranda de l'assistant du chef de cabinet du directeur adjoint qui s'enfuit en scooter… » Et ça continue.

Nous, spectateurs restés dans l'autre monde, on est au frais dans la salle climatisée, on le regarde suer sous la chaleur épouvantable de l'an 2147, on a un instant peur qu'il nous coupe la tête avec les gros ciseaux que Béhar tient en mains, mais il se contente de couper le bandeau de son imagination laquelle, tel le vers de terre, se multiplie en ses divisant.

Où s'arrêtera -t-il ? Vous le saurez en allant à Artéphile.

© DR

SNES SFU | Micheline Rousselet | 22 juin 2019

107 ANS

Du 5 au 27 juillet au Théâtre Artéphile à Avignon

Simon a tout de suite aimé Lucie quand il l'a rencontrée dans la cour de récréation et qu'elle lui a parlé de Jane Austen. Simon, assis à une table devant une feuille de papier, se souvient de Lucie qui, peut-être par peur de cet amour fou, l'aun jour laissé avec sa mobylette, pour s'intéresser à un autre garçon un peu plus vieux, un peu plus sage, qui lui proposait de l'emmener en bateau. Jusqu'où peut-on aller par amour ? Le temps peut-il guérir la douleur de la rupture quand on est prêt dédier à cet amour sa vie entière, à aller jusqu'au bout de la souffrance, à se faire mal physiquement pour ne plus avoir le mal d'aimer sans espoir.

Diastème, écrivain, metteur en scène de théâtre et de cinéma, auteur de scénarios pour Christophe Honoré et Antoine de Caunes a écrit ce texte bouleversant. La pièce est construite comme un retour sur les souvenirs de Simon, sur ce plongeon dans la souffrance et la folie. Chacun y trouve le souvenirde son premier grand chagrin d'amour, les ruses déployées pour tenter d'apercevoir l'aimé(e), de l'entendre, même si c'est au travers d'une boîte vocale, les bassesses auxquelles on est prêts pour la ramener. Mais Simon va plus loin. Simon veut avoir Lucie dans la peau au sens propre et il sombre. **Diastème trouve les mots qui touchent juste « Crache-moi dessus ! Taillade-moi les veines, le cou, les cuisses, les bras ! Mais pense à moi. Surtout, juste, pense à moi ». Pour autant le texte reste sur le fil du rasoir et ne s'abîme pas dans la noirceur. On est triste, on a peur pour Simon, mais on sourit aussi car il y a de l'humour dans sa rage.**

La mise en scène de Adrienne Ollé et la scénographie de Suzanne Barbaud ont joué sur ces passages du drame à l'humour et à la digression. Des sources lumineuses apparaissent et viennent peupler la scène. L'acteur les fait descendre des cintres, les balance rageusement. La lumière augmente peu à peu conduisant Simon vers la vie sans que cet amour ne s'efface jamais car il le définit.

Simon Fraud est Simon. Il dit son désespoir, sa rage, son humour aussi. Il est le médecin de l'hôpital psychiatrique, « la petite » qui se meurt d'anorexie sans savoir pourquoi, tandis que Simon lui sait qu'il « est passé si près du bonheur ». Il est bouleversant dans ce texte qui s'accroche à la peau et brise le cœur.

handicap.fr

© DR

MARX ET LA POUPÉE

FESTIVAL OFF D'AVIGNON : DES SPECTACLES ADAPTÉS

15 juillet 2019 | Par Marie-Claire Brown, journaliste

Si Avignon Festival & Compagnies souhaite développer l'accessibilité, l'information est encore difficile à trouver. Mais en cherchant bien on pourra découvrir des spectacles en langue des signes et des souffleurs d'images...

Depuis le ventre de sa mère, Maryam vit de front les premières heures de la révolution iranienne. Six ans plus tard, elle rejoint, avec sa mère, son père en exil à Paris. Au festival Off d'Avignon, Marx et la Poupée, le récit de ces années, est proposé dans une lecture musicale bilingue français-LSF.

BALL ROOM
revue . net

Bien sûr, vous avez déjà choisi entre Akram Khan, Wayne McGregor et Kukai Dantza, dans la programmation in. Mais le reste du temps, comment s'y retrouver, dans cet Avignon off foisonnant ? Voici nos conseils.

© Tiffany DUPRÉS

Et ailleurs ? Une trentaine de propositions danse émaillent les petites salles et rues d'Avignon. Dans la masse émergent quelques pépites et propositions singulières :

 # La mémoire, personnelle et sociale, de Des lustres de Marjorie Duprés (Arthéphile, 13h)
L'enfance d'avant, qui chante et qui danse, de Samedicarrément de Lionel Hoche (Contre-courant, 22h)
La poésie douce-amère de la rue de Deux rien de Clément Belhache et Caroline Maydat (Théâtre des Lucioles, 15h10, +)
Ce que l'inacceptable fait du corps dansant de Les chatouilles, d'Andréa Bescond (Théâtre du chêne noir, 20h45, +)
Les dérapages verbaux et gestuels de Simon Tanguy dans Inging (Théâtre de l'Oulle, 11h20, +)

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

© DR

L'OEIL D'OLIVIER - 16 juillet 2019
Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

LA PAIX DANS LE MONDE de et mis en scène par Diastème /
107 ANS de Diastème mis en scène par Adrienne Ollé

FOU D'AMOUR

Au théâtre Artéphile, Diastème clôture sa trilogie amoureuse commencée par La Nuit du thermomètre, poursuivie par 107 ans, visible dans le même théâtre,en mettant en scène son dernier opus, La paix dans le monde.Portés par deux comédiens vibrants, les textes délicats, poétiques du dramaturge touchent à l'âme, au sensible. Deux coups de cœur pour le prix d'un !

[...] Porté à la scène avec beaucoup d'ingéniosité et juste ce qu'il faut d'effets par Adrienne Ollé, 107 ans saisit le spectateur, l'emporte vers un ailleurs fantasmagorique, où tout semble possible. Le glauque ici n'a pas droit de citer. Ce n'est que de l'amour, même s'il est excessif, exclusif. La beauté de la langue, la naïveté touchante du personnage, prend aux tripes. Totalement conquis par l'écriture au cordeau de Diastème et la scénographie simple, sobre de Suzanne Barbaud, on se laisse porter par l'interprétation ciselée, poignante de Simon Fraud.

Fort de cette première expérience où le délicat éloigne de la morosité du quotidien, de sa trivialité, l'envie d'entendre encore les mots de Diastème, de s'enivrer de sa plume se fait prégnante, puissante. Cela tombe bien. Dans le même théâtre, il présente sa dernière pièce, qui sert de conclusion aux amours folles de Simon et Lucie. [...]

S'appuyant sur la scénographie habile d'Alban Ho Van, fidèle collaborateur de Christophe Honoré notamment, Diastème invite à un voyage au cœur de la pensée de son cher Simon. Plus mature, plus poétique, son écriture enivre, grise, étourdit. La douce folie de l'adolescence a fait place à un amour aliénant beaucoup plus profond, plus enveloppant, plus émouvant. Bien sûr, tout cela n'est pas net, mais quelle importance. C'est tellement beau qu'on a envie d'y croire. Oubliant la partie sordide de cet amour entêtant, étourdissant, presque malsain tant il est prégnant dans l'esprit de notre singulier héros, on se laisse étreindre, emporter par la flamme incandescente qui unit deux êtres que tout attire, que tout oppose.

L'univers sonore créé par Cali, la présence par écran interposé de l'éblouissante Emma de Caunes – les photos de Vanessa Filho, diffusées façon diaporama subliment sa sensualité charnelle- , donnent à l'ensemble une intensité et offre au jeu subtil de Frédéric Andrau un écrin délicat. Totalement habité par son personnage, tour à tour sérieux, éthéré, voire illuminé, il livre une performance fine, organique qui ne peut que faire chavirer nos petits cœurs de guimauve rose.

Courrez, volez, foncez découvrir ces deux pièces de Diastème au théâtre l'Artéphile, deux bijoux exquis qui vous feront oublier la tristesse du monde. Laissez-vous emporter par leur belle intensité, la joliesse de leur lyrisme. Certes, les larmes coulent succédant aux rires, mais elles sont salvatrices et salutaires. Magique apesanteur, léger comme le sont parfois les choses importantes.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

© DR

L'OEIL D'OLIVIER - 02 juin 2019
Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

LES CONTES INSENSÉS D'ALAIN BÉHAR

Comment sera le monde en 2043 ? Pas triste, pas beau, terriblement détraqué. De sa verve particulièrement prolixe, Alain Béhar, oracle poétique des catastrophes à venir, nous entraîne au fil des mots sur les flots véloces et intarissables de son imagination. Attachez vos ceintures, c'est parti pour un voyage en Absurdie, une succession de contes d'anticipation joyeux afin d'en masquer un avenir incertain, inquiétant.

Terre de feu, terre des hommes, notre planète ne va pas bien. Réchauffement climatique, catastrophes naturelles, ont rebattu les cartes du monde. Quand il ne pleut pas des trombes d'eau, le soleil brûle les peaux, les derniers végétaux encore vivants. Êtres humains errants, parqués pour les plus récalcitrants, les plus démunis, libres pour ceux qui entrent dans le rang, qui se laissent bercer d'illusions par un gouvernement, qui n'a de démocratique que le nom et qui ne sait plus comment enrayer les drames écologiques à venir. En gros, noir, c'est noir, il n'y a plus d'espoir. Le chaos est aux portes de l'humanité.

Dit comme ça, la tragédie pointe, violente, angoissante. Mais nous sommes dans l'univers d'Alain Béhar. Face aux drames, il ne se laisse pas démonté, emporté dans un fatalisme crasse, il lutte à sa manière en distordant le réel, en transformant le pire en histoires drôles, foutraques, en contes déments. De sa faconde débridée, déchaînée, il invente un ailleurs. On est en 2043, le continent africain menace de disparaître, noyé par les eaux, par le lait. On n'est pas à une invention, une hallucination près. Que faire ? Construire un gigantesque bateau de papier, une arche de Noé réinventée, où en rangs serrés, sous le regard du grand n'importe quoi, maître de ce monde détraqué, peuplades, tribus, véritables ou fantasmés, embarquent vers un imaginaire, une destination fictive, un rêve. C'est beau, c'est puissant, c'est barré.

Récits sans queue ni tête, débités avec une rapidité confondante, mots qui se chevauchent, idées qui s'entremêlent, il faut tout le talent, la présence scénique d'Alain Béhar pour donner corps, couleur à cette prose folle. Un moment suspendu où l'on fonce vers un cataclysme annoncé tous ensemble gaiement, allégrement, furieusement. La fin est proche, souriez !

Toute La Culture.

© DR

AVIGNON OFF « LE TRANSFORMISTE » DE GILLES GRANOUILLET, JOLI CONTE DE LA FOLIE ORDINAIRE.

15 JUILLET 2019 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Gilles Granouillet a écrit un texte fantastique sur la folie d'un homme qui rêve de grossesse. Il met en scène ce texte à l'Artéphile. Xavier Béja et Francois Font, les interprètes, y sont incroyables de vraisemblance. Le conte nous captive.

Un homme se présente devant son médecin de famille pour des problèmes intestinaux. Le problème persiste et la situation prend des proportions inattendues. Nous voila embarqués dans une histoire loufoque où chaque phrase coupée au couteau assure le rythme du drame, un drame humain pour un homme en demande de dignité.

La scénographie géométrique tente de cadrer le délire mais rien ne saura sauver cet homme percuté par l'idée de sa propre féminité de la longue pente du délire.

Le transformiste a vécu sous la coupe d'un père dominateur, puis d'une femme qui ne lui laissait pas sa place de père. Il se travestit. Il se transforme au fur et à mesure de l'histoire, mais il ne s'agit pas d'une transformation sexuelle. Il se déguise en femme pour assumer son délire de grossesse. Dans le monde de la réalité, le transformiste ne serait qu'un psychotique paranoïaque interné ou en camisole chimique. Mais le texte -magnifique- de Granouillet est plus optimiste. Dans et par son délire le héros, émouvant, attrape petit à petit sa réelle identité.

La poésie du geste et le jeu admirable des deux immenses comédiens fabriquent un moment rare et édifiant.

Toute La Culture.

AVIGNON OFF « LA PAIX DANS LE MONDE » DE DIASTÈME, UNE POÉTIQUE ÉVOCATION DE L'AMOUR ABSOLU.

16 JUILLET 2019 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

La pièce écrite par le collectif Diastème est le dernier opus d'un triptyque dont chaque partie peut être vue séparément. Elle offre à Frédéric Andrau l'occasion de nous émouvoir et de nous prouver son immense talent.

Ça parle d'amour, d'un amour absolu, d'un amour fou au vrai sens du terme. Cinq ans ont passé. Puis dix, puis quinze. Simon n'a pas revu Lucie. Il vit en Suisse, à quelques kilomètres de la maison de Charlie Chaplin. Il lit des livres, il fait du feu. Il ne voit pas le temps passer. Cependant Simon se prépare au jour où ils seront à nouveau réunis. Il doit être prêt. Tout doit être prêt. Car le monde n'oubliera jamais ce jour.

La scénographie minimaliste enrichie d'une video de Lucie (Emma de Caunes) donne toute la force au texte lentement prononcé, parfois chuchoté par Frédéric Andrau. L'histoire se tisse sur plusieurs années. Elle est la chronique d'un amour véritable mais singulier et parfois effrayant. Celle de la réparation d'une passion qui percute la réalité, et au cours de laquelle les douleurs se calment, les corps s'apprivoisent; sans que jamais l'amour ne décline.

© Vanessa FILHO

Frédéric Andrau est lunaire et magnétique. Il incarne parfaitement le personnage de Simon en même temps déchiré et soutenu par le sentiment amoureux. Le comédien est épatant dans cette bouillonnante sérénité. Il constitue peut-être l'analogie de la paix dans le monde.

La pièce, création OFF 2019 au théâtre Artéphile, est une magnifique sélection pour le festivalier.

LE BRUIT DU OFF.COM | 29 juin 2019

AVIGNON OFF 19 : DEMANDEZ LE PROGRAMME ! NOTRE PREMIERE SELECTION

Artéphile, l'excellent Pierre Notte, L'Effort d'être spectateur, vivement recommandé, et toujours La Magie lente (article) mis en scène également par Pierre Notte.

LE BRUIT DU OFF.COM | 5 juillet 2019
Pierre Salles

« L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR » :
PIERRE NOTTE EN PSEUDOCONFERENCIER DRÔLE ET PERTINENT

© DR

AVANT-PREMIERE AVIGNON OFF 19 - Théâtre Artéphile du 5 au 28 Juillet.

Avant même le début du spectacle, Pierre Notte, ici auteur, interprète et metteur en scène, annonce la couleur aux spectateurs, il s'agit avant tout d'une forme de spectacle-conférence entre passionnés de théâtre mais ici pas de conférence, mais bel et bien un spectacle abouti. Le public entre, s'installe et Pierre Notte est là, à l'entrée, avec son chapeau vissé sur la tête et essayant, en plaisantant, de revendre des places du Festival d'Avignon. Certains spectateurs semblent gênés par cette proximité, certains autres sont déjà conquis en supposant un spectacle intimiste, un peu comme si nous discutions avec Pierre Notte de la théorie du théâtre autour d'un repas arrosé d'un bon vin par une douce soirée d'été.

Certains metteurs en scène de théâtre n'ont pas grand-chose à faire des sentiments du public, tel n'est pas Pierre Notte qui lui parle comme il parlerait à un auteur ou à un comédien. Le public est partie intime de ce tout qui forme la chose théâtrale et son imagination donne vie à ce que le metteur en scène sous-entend. En décortiquant et théorisant l'effort d'être spectateur, Pierre Notte donne presque ici des lettres de noblesse au public qui se sent grandi tant ses moindres gestes tels toussotements, bâillements, somnolences deviennent ici matière à théâtre.

D'un ton léger, absurde, humoristique et malin, Pierre Notte fait rire et parvient même, de par une bienveillance évidente envers le public, à faire rire des travers de certains spectateurs. Sur scène pas de décor si ce n'est quelques lumières délimitant le plateau comme un ring, lieu où le théâtre se crée, et quelques accessoires aussi éclectiques qu'une paire de gants de boxe et de talons hauts de cabaret, autant d'éléments qui, grâce à notre imaginaire, vont permettre de recréer un monde sans jamais directement le montrer. Pierre Notte offre au fil des ans un théâtre de l'intelligence qui, outre le fait de faire souvent rire sans méchanceté, entraîne toujours à réfléchir sur les relations humaines avant tout.

Un spectacle à voir qui permet à chacun de mieux se découvrir et d'appréhender le rôle primordial qu'a chaque spectateur dans cette magie qu'est la mise en scène d'une pièce de théâtre.

© DR

LE BRUIT DU OFF | 22 juillet 2019
Claire Denieul

« LA CLAIRIERE DU GRAND N'IMPORTE QUOI » : JUBILATOIRE !

Alain Behar est un petit homme truculent, avec une légère calvitie, le nez en trompette et les oreilles écartées, une sorte de hobbit facétieux et génial, son écriture nous emporte comme un torrent de boue verte, celle qu'on récolte sur les bords de la mer noire, qui rafraîchit les corps, guérit les exémas et les entorses, et transfère un maximum de minéraux dans les corps fatigués des quinquagénaires.

2147: un rapport de l'ONU demandé à des économistes distingués et experts, stipule qu'en 2147 l'Afrique sera à peu près sortie de son marasme économique et que, ma foi, en attendant cette date, il faut attendre et patienter.

Attendre et patienter…. Je pense que c'est l'énormité de cette phrase qui a servi de déclencheur à ce beau texte foisonnant d'images se bousculant les unes les autres, comme une armée de dominos, racontée d'un seul tenant dans une buée de transpiration et une écume de postillons. Des fleuves de lait inversant leurs cours et remontant à la source, des Inuits du Ghana, attaqués par des rats, la terre se mettant à tourner plus vite que son ombre, et s'arrêtant dans un grand crissement apocalyptique. Le cours des choses est secoué, la terre cale comme une voiture qui pète une durite.

Les modifications du climat et la crise économique engendrent des mutations, qui s'enchaînent plus vite que leur ombre, jusqu'au récit de la traversée apocalyptique, d'un naufrage d'une banalité dramatique racontée avec l'ironie du désespoir sur le mode touristique, comme une promenade de santé.

Voilà à peu près pour le contenu, compact comme une boite de roast-beef, qui nous est asséné avec bonheur dans un mouvement jubilatoire et désespérée, une gesticulation fébrile voire clownesque.

Voilà, Alain Béhar est un clown qui ne veut pas le paraître, en chemise et sans nez rouge, tour à tour inquiet, nerveux, truculent, affolé, traversant le pire avec innocence feinte, hilarant et tragique dans une logorrhée de visions extirpées d'un imaginaire qui s'affole et délivre des images à une allure exponentielle exactement comme la glace fond en Arctique.

Un spectacle performance, qui dans sa forme et le regard qu'il nous oblige à adopter, rejoint l'art contemporain. Un texte tragique, jubilatoire et splendide.

© DR

LE BRUIT DU OFF | 16 juillet 2019
André Michel Pouly

« LA MAGIE LENTE », UN PIERRE NOTTE PSYCHOLOGIQUE

AVIGNON OFF 19. LA MAGIE LENTE – Cie L'idée du Nord – Texte : Denis Lachaud – Mise en scène : Pierre Notte – avec Benoît Giros – Théâtre Artéphile – à 19h20.

Lors d'un colloque en psychiatrie, un praticien communique sur une erreur de diagnostic qui entraînera une incidence dramatique sur un patient en proie à des hallucinations auditives, conséquence d'un passé traumatique? vécu dans son enfance? Mr Louvier, « étiqueté », à tort, Schizophrène, sera traité par de puissants neuroleptiques et autres médicaments pour l'humeur. Mécontent de cette « camisole chimique » de son psychiatre qui ne l'écoute pas, il décide d'en changer.

Peut-on vivre normalement lorsqu'on a l'impression, dans le métro, dans la rue, là où il y a des hommes, d'entendre des voix qui nous disent des horreurs. Avoir des hallucinations auditives, se sentir souillé et perpétuellement angoissé, quel que soit l'endroit où l'on se trouve. Les médicaments, c'est pratique: deux trois petites pilules, quelques gouttes en plus et vous croyez que cela suffit ? Louvier rencontre un autre psychiatre dont le diagnostic de bi-polaire semble lui ouvrir une autre perspective quant à sa possibilité de sortir des rives de l'enfer qu'il traverse. Parler, parler, utiliser les mots, leur puissance pour se construire, se redécouvrir, s'apaiser des pensées qui l'obsèdent. Raconter à l'envie ce qu'il se passait pendant les vacances, en Bretagne. L'oncle. Mettre des mots là dessus. « À mes parents je ne pouvais rien dire.
Je n'ai rien à dire ».

Benoît Giros, comédien, incarne Mr Louvier et tous les personnages à la fois : psychiatre, L'oncle, les « hallucinations », toutes les voix. Mis en scène par Pierre Notte, Benoit Giros endosse à la perfection tout ces personnages. Ce morcellement colle bien avec l'idée des diagnostics du patient : schizophrène ou bi-polaire. Les mots crus, grossiers, obscènes sont éructés pour dire l'innommable, l'impensable, le traumatisme subit dans son enfance. Dire ne va pas de « soi » ça fait mal…dire la honte, le dégoût. Comment se débarrasser de ce qui colle à la peau ? De ce qui s'est passé! Pourquoi cette haine indicible qui inlassablement interroge, questionne, met à mal nos certitudes.

[...] Suite page suivante

[...] Suite de l'article

Lentement, séance après séance, la vérité cachée se fait jour. La douleur laisse sa place à l'apaisement. Ce long cheminement puise dans ses souvenirs enfouis, ses réminiscences. S'adressant aux spectateurs, Benoît Giros, au travers de ses personnages, nous interroge. Comment parler de soi ? De nos fantasmes, nos angoisses, nos peurs, nos compromissions, nos petites lâchetés ? Lâcher prise…

Le texte de Denis Lachaud, documenté, va à l'essentiel. La psychanalyse, magie lente, traite « des traits de perversions » qui font partie intégrante de la constitution normale de l'individu. La mise en scène est simple : Table, chaises, lampe, verres d'eau, ordinateur dans un écrin sombre, noir. L'atmosphère indéfinissable du plateau souligne la magie des mots et la lente reconstruction d'un être en déshérence.

J'y vais.

Peut être, est-ce le propre de l'homme d'attendre un moment de souffrance presque insupportable, avant de daigner demander de l'aide, pour tenter de changer quelque chose à une situation conflictuelle interne ou externe. Freud a proposé une solution à ce dilemme, en créant une situation particulière, celle du cadre analytique qui permet le dévoilement de « la vérité ».

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

© DR

SCENEWEB.FR | 03 juillet 2020

Hélène Ventoura dans AMI-AMI

Elle arrive de nulle part et se présente aux spectateurs avec le plus louable des projets : devenir leur amie. Son plan ? Montrer qu'elle est faite pour le « rôle », comme à une audition. Elle a tout pour plaire, elle aime les petits chats, son ami André et les bonnes blagues. Mais plus elle se fait aimable, plus elle révèle la bizarrerie, l'imprévisibilité ou encore la dangerosité de sa personnalité… À travers cette entreprise de séduction massive, un clown s'incarne, nous faisant rire de sa solitude qui rappelle la nôtre. Un clown qui ne devient pas notre ami mais dont nous nous sentons étrangement proches.

Après le succès de « Tout un monde », Hélène Ventoura revient au Festival.
Texte, interprétation : Hélène VENTOURA / Lumières : Sylvain MARGUERAT / Costume : Pétronille SALOMÉ / Conseiller artistique : Roger LEROUX

Ami-Ami
Soutiens : Le Kiosque, Mayenne – Latitude 50, Pôle Arts du cirque et de la rue, Marchin (Be)
Production déléguée & Diffusion : DdD www.dddames.eu | Texte édité chez Camino Verde.
Durée: 1h

Artéphile
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

© Mathieu MORELLE

La folie à l'eau de rose de Diastème
A voir, Avignon, Best Off, Festival, Les critiques, Off, Théâtre

SCENEWEB.FR | 10 juillet 2019
Vincent Bouquet

Avec **La Paix dans le monde**, créé au Festival Off d'Avignon, le dramaturge et metteur en scène conclut son triptyque consacré à l'histoire d'un amour fou. Porté par une écriture délicate et le jeu tout en rondeur de Frédéric Andrau, il met en lumière la lutte d'un homme avec lui-même.

La Paix dans le monde a un titre trompeur. A ceux qui s'attendraient à voir un spectacle traitant de la géopolitique du monde tel qu'il ne va plus, il faut adresser une mise en garde : dernière partie du triptyque consacré à l'histoire de Simon et Lucie, la pièce de Diastème se situe à l'exact antipode, aux confins de l'intime qu'il se plait à explorer de livre en livre. Depuis La Nuit du thermomètre et 107 ans, le jeune Simon a bien grandi, mais son amour pour Lucie, lui, est resté intact. Retiré de la société, vivant comme un ermite, il semble vouloir protéger les autres de sa folie, de sa « dangerosité », celle qui l'a conduite, à l'âge de 16 ans, dans un hôpital psychiatrique. Alors adolescent, le jeune homme avait vu sa belle le quitter, après une incartade, une relation extra-conjugale. Transi d'amour, jusqu'à le marquer dans sa chair, Simon n'avait pas supporté que Lucie puisse connaître d'autres hommes et avait, un soir, débarqué chez elle pour frapper son nouveau compagnon et tenter de mettre fin à ses jours. S'ensuivirent une interdiction d'approcher, pendant cinq ans, et un internement. Quinze ans plus tard, dans le canton de Vaux où il réside au milieu de ses livres, il se voit offrir un ordinateur par sa mère. D'abord réticent à l'idée de réveiller ses démons, l'homme ne tarde pas à rechercher le nom de celle qu'il n'a pas oubliée : Lucie Longchamps. Après avoir retrouvé sa trace sur Facebook, et découvert sa nouvelle vie, Simon se met en route vers Paris pour tenter de la revoir.

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Pour mettre en scène ce théâtre de l'intérieur, Diastème s'est entouré d'un casting de choix, et notamment du scénographe de Christophe Honoré, Alban Ho Van, de l'actrice Emma de Caunes qui interprète Lucie par écran interposé, et du chanteur Cali, responsable de l'univers sonore de la pièce.

Seul en scène, Frédéric Andrau profite de cet écrin, aussi simple qu'élégant, pour déployer un jeu tout en rondeur et en finesse. Un brin monochrome, il permet toutefois de pénétrer, avec une empathie teintée de méfiance, dans l'univers tourmenté de Simon qui, plus que tout, ne veut pas voir ressurgir ses monstres intérieurs.

Portée par la langue délicate de Diastème, cette lutte d'un homme avec lui-même se fait essentiellement captivante. Seul bémol : en s'étirant en longueur, elle tend, sur la fin, à s'affaiblir et se conclut par un « happy end » tout en mièvrerie. Aussi touchant soit-il, il n'est pas à l'image de l'art de la nuance qui prévalait jusqu'alors, mais il en va sans doute ainsi des flux et des reflux amoureux d'un éternel adolescent.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

© DR

Alain Béhar met le monde à l'envers

SCENEWEB.FR | Anaïs Heluin | 16 juillet 2019

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

Dans La clairière du Grand n'importe quoi qu'il interprète lui-même, Alain Béhar déploie un verbe fou et un scénario catastrophe délirant. Où la Terre se met à tourner à l'envers, et où l'Afrique disparaît.

Seul sur un plateau où traînent des tableaux bicolores et quelques morceaux de scotch, Alain Béhar, éternel ébouriffé, se lance dans les mots comme un forcené. Comme si la parole pouvait arrêter la catastrophe qu'il annonce sans préambule : l'« inversion du système des vents des courants et des flux ». « L'évolution inéluctable des tendances fâcheuses, peut-être, la colère des poissons, la fin d'un cycle prévisible ou bien la vérité des trous noirs, on en sait rien… ». Dans La clairière du Grand n'importe quoi, nous sommes en 2043 et la fin du monde approche au pas de course. Ce qui fait cavaler également son héros, dont les jambes vont aussi vite que la langue, dans des directions absurdes, farfelues. Le tragique, chez Alain Béhar, a des airs de fête. C'est un grand carnaval où les phrases et les choses entrent en collision à chaque instant. Où ils se fracassent parfois, mais où le plus souvent ils fusionnent de manière inattendue.

[....] Suite de l'article page suivante

[...] Suite de l'article

Depuis que la Terre s'est mise à tourner dans l'autre sens, la météo est pourrie dans La clairière du Grand n'importe quoi. Les continents sont envahis par des marées qui « viennent le plus souvent de l'intérieur ». L'Afrique surtout, ou plutôt « les Afriques d'un peu partout », sont en train de disparaître sous une flotte qui vient de la terre autant que du ciel, si tant est qu'il y ait encore une différence. Né d'une commande d'écriture faite par le metteur en scène Moïse Touré à six auteurs africains et français – parmi lesquels Alain Béhar –, en vue de la création d'un spectacle intitulé 2147 et si l'Afrique disparaissait, La clairière du Grand n'importe quoi invite à regarder le monde autrement. Hors de nos repères, de nos hiérarchies habituelles.

Parmi les nombreux récits de migration que produit ces temps-ci le théâtre français, la pièce d'Alain Béhar se détache nettement en évitant avec fougue tous les lieux communs sur le sujet. En osant s'aventurer dans des contrées langagières inexplorées, sans reculer devant la perte de tous les sens. À commencer par la définition du mot « sens » elle-même, qui a « dû être reconsidérée », dit assez tôt l'artiste dans son flux de paroles ininterrompu. Dans La clairière du Grand n'importe quoi, le signe est non seulement très arbitraire, mais son détachement de tout lien avec un réel de toute façon insaisissable est exhibé. Dans son personnage d'affolé permanent, Alain Béhar exprime cette séparation avec son humour de clown qui n'a pas le temps d'être vraiment triste. Ni d'ailleurs d'être vraiment gai.

Dans sa course et ses gesticulations, le héros sans grandes qualités de la pièce accumule les mésaventures à une rapidité telle que le statut fictif du récit est en permanence présent à l'esprit du spectateur. Poussé jusqu'à l'absurde, l'épique de La clairière du Grand n'importe quoi devient paradoxalement espace de réflexion, de méditation sur l'état de l'Homme. Sur son intelligence transformée par les nouvelles technologies, qui ont une place importante dans l'œuvre d'Alain Béhar. Dans Mô par exemple, où il imagine le flux de conscience d'un garçon picnoleptique – pour simplifier, incapable d'être tout à fait en phase avec le présent. Ou dans Até, où il inventorie les possibilités de vie qui émergent après la révolution numérique. S'il paraît à première vue prendre la tangente devant le réel, le théâtre d'Alain Béhar s'y embarque à fond. Et nous embarque à ses côtés.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

© DR

SCENEWEB.FR | par Eric Demey | 17 juillet 2020
dans Avignon, Festival, Off, Théâtre

MARX ET LA POUPÉE DE MARYAM MADJIDI

Depuis le ventre de sa mère, Maryam vit de front les premières heures de la révolution iranienne. Six ans plus tard, elle rejoint avec sa mère son père en exil à Paris. À travers les souvenirs de ses premières années, elle raconte l'abandon du pays, l'éloignement de sa famille, l'effacement progressif du persan au profit du français avant de le retrouver pleinement. Maryam Madjidi raconte avec humour et tendresse les racines comme fardeau, rempart, moyen de socialisation, et même arme de séduction massive.
Ce roman, Goncourt du Premier Roman 2017, est porté à la scène pour la première fois dans un spectacle bilingue français langue
des signes et musique live.

Dans ce dialogue original entre des langues devenues complémentaires, les 3 interprètes donnent à entendre et à voir les mots de Maryam, les blessures de l'Iran, les sonorités de l'exil, de l'humanité retrouvée.

Marx et la poupée
Texte : Maryam MADJIDI / Interprétation : Elsa ROZENKNOP, Aude JARRY, Clotilde LEBRUN Et la voix de Maryam MADJIDI / Mise en scène : Raphaël FRANCE-KULLMANN / Collaboration LSF : Sylvanie TENDRON / Lumières : Amandine RICHAUD / Costumes : MOOD-EH / Diffusion : Cathie SIMON-LOUDETTE / Les Audacieuses.
Durée: 1h10

Artéphile 11h45
du 5 au 27 juillet 2019 / relâche les dimanches 7, 14 et 21

LE MAG PROFESSION Spectacle

© Mathieu MORELLE

PROFESSION SPECTACLE | 22 Juil, 2019
Frédéric Dieu | Critiques

"LA PAIX DANS LE MONDE" DE DIASTÈME : ILS NE SERONT PAS FOUS

Diastème poursuit sa trilogie consacrée à l'histoire de Simon et Lucie : après La nuit du thermomètre et 107 ans, voici La paix dans le monde qui met en scène Simon revenant de son exil psychiatrique et demeurant passionnément amoureux de Lucie qu'il finit par retrouver. Une histoire et une mise en scène parfois drôles, souvent douces, poignantes en tout cas, par la grâce de l'enjouement fragile que l'on perçoit sur le visage et dans la voix de Frédéric Andrau qui interprète Simon.

Les trois pièces de la trilogie peuvent heureusement être vues et appréciées indépendamment les unes des autres : le spectateur de La paix dans le monde peut ainsi découvrir l'histoire de Simon et Lucie sans avoir lu ou vu La nuit du thermomètre et 107 ans. Simon, jeune homme psychologiquement fragile, « différent », tombe éperdument amoureux de Lucie croisée dans sa jeunesse. Son amour est extrême et implique, dans la conception qu'il s'en fait, le sacrifice et le don : son corps en porte la trace qui est sillonné de cicatrices et d'entailles y gravant la présence et le nom de Lucie. Son amour est aussi exclusif et jaloux : un jour qu'il voit Lucie en compagnie d'un autre garçon autour d'un feu de plage, il lance une bûche enflammée au visage de ce dernier avant de dévoiler à tous ceux présents là, médusés, la carte de ses cicatrices.

Simon est arrêté mais est jugé pénalement irresponsable : le tribunal prononce une injonction de soins psychiatriques et d'éloignement de sa victime et de Lucie. Ce temps d'éloignement a pris fin lorsque commence La paix dans le monde. Simon peut désormais aller où il veut mais il craint le monde qui lui semble dangereux et pense que le monde le craint car il est aussi dangereux, lui Simon.

Un vieux meuble

« Un vieux meuble cache moins de secrets que mon triste cerveau », dit Simon au début de la pièce. On comprend qu'il lui faut avancer avec la singulière et lourde charge que constitue son étrange histoire et sa violente séparation d'avec Lucie, l'astre de sa vie.

[....] Suite de l'article page suivante

[...] Suite de l'article

La scénographie exprime bien cette situation : au centre de la scène est en effet disposée une haute caisse rectangulaire et modulable dont chacun des battants peut se plier pour composer une autre structure. Simon est parfois juché sur cette caisse, parfois réfugié dessous, parfois encore appuyé sur l'un de ses côtés. Cette caisse, cette boîte, c'est à la fois son passé et son cerveau, c'est en tout cas son espace mental en tant qu'il regarde en arrière, en tant qu'il est le paysage de la rencontre et de la séparation.

C'est en partie aussi, nous semble-t-il, une figuration de l'enfermement et de l'éloignement par rapport à la réalité : Simon restitue avec la même voix douce ses échanges amoureux avec Lucie et le spectacle de la chevelure en feu du garçon qui l'avait approchée de trop près. Comme si la vie n'avait qu'une seule texture et une seule couleur. La voix presque invariablement douce de Frédéric Andrau, provenue d'un discret mais perpétuel sourire, conforte ce sentiment de monochromie, de mer étale alors que la tempête gronde dans la réalité, « en vrai ».

Figures de Lucie

Pour représenter Lucie, Diastème a choisi, de façon pertinente et même envoûtante, de recourir à la photographie, à la vidéo et à l'animation sonore. Emma de Caunes prête ainsi ses traits et sa voix à Lucie. Des projections de fond de scène égrènent des photographies et déroulent des vidéos brumeuses et floues, avec cette fascination que peut exercer l'indistinction : Lucie fixe et traverse la mémoire de Simon. Sa voix se fait entendre à partir du moment où Simon, qui s'est vu offrir un ordinateur par sa mère (bien que des pommes lui eussent fait « plus plaisir », dit-il), reprend contact avec Lucie en lui demandant d'être son « amie Facebook ».

Il était essentiel de rendre Lucie physiquement, charnellement présente, et de ne pas se contenter d'un long récit à la première – et seule – personne : la pièce y parvient très bien, donnant ainsi un visage et une consistance à l'amour de Simon. Ce, d'une façon qui combine harmonieusement les différentes techniques que nous avons mentionnées, sans qu'elles prennent le pas sur la narration.

Ils ne seront pas fous

Il se sait fou pour le monde, Simon, en tout cas différent, inadapté et menaçant. Diastème a choisi de traiter le sujet de la folie, du moins des problèmes psychiatriques, d'une façon poétique et remplie d'espérance, d'illusion peut-être : c'est au spectateur de décider. L'auteur et metteur en scène croit et veut faire croire que l'amour peut avoir raison de la folie, que l'amour de Simon pour Lucie peut le sauver, lui Simon, que le consentement de Lucie (qui est, elle, « normale ») à cet amour peut non seulement construire un couple mais aussi édifier une nouvelle famille. Comment ne pas l'espérer aussi ?

On sait cependant gré à la pièce de dire avec force et lucidité la honte et la déception que peuvent susciter chez certains parents la conscience d'avoir un enfant « différent », incapable de ces réussites scolaires et professionnelles qui manifestent aux yeux de beaucoup que l'on est quelqu'un dans le monde. Simon en souffre certainement lorsqu'il dit de son père, qu'il revoit pour la première fois après plusieurs années d'éloignement : « Je suis son fils unique, son trésor, sa défaite, son Waterloo, la grande défaite de sa vie. »

Poignante aussi est la figuration d'une certaine perte de contact de Simon avec la réalité : celui-ci raconte avec une sorte d'étrange détachement, de légèreté parfois inquiétante, les années passées en hôpital psychiatrique et les scarifications auxquelles il soumet son corps, jusqu'à son visage (sa joue gauche) sur lequel est gravé un petit serpent : car c'est son signe chinois et c'est aussi celui de Lucie. Ce détachement, cette légèreté, disent un peu ce vertige que l'on est pour soi, cette non-coïncidence avec soi-même qui habitent les personnes atteintes de troubles psychiatriques.

Cependant, dans l'histoire que conte Diastème et qu'interprète heureusement Frédéric Andrau, Lucie finit par rejoindre Simon dans la maison qu'il a lui-même agencée et décorée, maison qui est comme une arche de Noé survivant au déluge de la folie. Elle est enceinte de lui, il s'appellera Jean ; viendra ensuite Madeleine, un beau prénom : « ils ne seront pas fous », dit Simon et Lucie le croit.

La pièce se clôt sur cette espérance qui est pour eux la grande paix, qui sans doute apporte un peu la paix dans le monde.

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

© DR

FROOGGY'S DELIGHT | Juil, 2019
Nicolas Arnstam

107 ANS

Simon aime Lucie. Trop fort sans doute. Et Simon est trop sensible. Les deux se connaissent depuis l'enfance. Mais la vie séparent parfois ceux qui s'aiment... À la suite d'une erreur de sa part à lui, il la perd et perd le contrôle.
Maintenant Simon, interné après un geste désespéré, se repose dans un endroit d'où il revoit tout le film dans sa tête. Séparé du monde et de Lucie. Mais il ne peut définitivement pas vivre sans elle.

«107 ans » de Diastème est la suite de « La Nuit du thermomètre » qui voyait les débuts de Simon et Lucie. Créé en 2003 par Frédéric Andrau, «107 ans» est repris ici par Simon Fraud dans une mise en scène sensible d'Adrienne Ollé.
Entouré d'abats-jour dans une scénographie délicate de Suzanne Barbaud, idéalement éclairé par Cédric La Ru, le comédien dans un registre très différent du Simon original, épate par son habileté et son engagement, surprenant le spectateur dans un glissement progressif.

Il conduit sans temps mort ce récit aux confins de la folie dans une très belle interprétation où, finement dirigé par Adrienne Ollé, il interprète un Simon d'une apparente décontraction qui se consume d'amour intérieurement.

Avec maestria, Simon Fraud met magnifiquement en valeur le texte bouleversant de Diastème.

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

© Anne CABARBAYE

FROOGGY'S DELIGHT | Juil, 2019
Nicolas Arnstam

IPHIGÉNIE À SPLOTT

Monologue dramatique de Gary Owen interprété par morgane Peters dans une mise en scène de Blandine Pélissier.

On n'est pas prêt d'oublier ce personnage et cette comédienne là... Dans «Iphigénie à Splott» du gallois Gary Owen (idéalement traduit par Blandine Pélissier et Kelly Rivière), Morgane Peters est Effie, une fleur de bitume un peu trop portée sur l'alcool pour oublier son quotidien dans un quartier de Cardiff, au Pays de Galles. Et elle est absolument phénoménale.

Le regard à la fois désabusé et déterminé, elle fixe les spectateurs. Dans ce monologue-confession, Effie exprime une rage trop longtemps fermentée dans l'univers urbain désolant où elle a grandie et dont elle connaît chaque recoin. Futée, la jeune femme n'a pas la langue dans sa poche, s'exprimant dans un argot moderne imagé et jubilatoire dont elle cogne chaque phrase avec toute l'énergie qui la caractérise.

Un soir, elle qui ne croit plus en grand-chose, a une révélation en croisant la route d'un soldat, et veut croire encore à l'amour, s'abandonnant toute entière avant de cruellement déchanter. Le texte brillant de Gary Owen, file à cent à l'heure avec un humour décapant et irrésistible. On le suit, haletant par le rythme imposé par la comédienne splendidement dirigée.

[....] Suite de l'article page suivante

[...] Suite de l'article

Cette pièce est magistrale par sa construction et par ce qu'elle dit de notre monde. C'est à Cardiff mais ça pourrait se passer à Manchester, à Roubaix ou à Calais.

Toute l'aberration de la misère découlant du libéralisme à outrance éclate ici en un texte d'une fulgurante beauté que Blandine Pélissier met en scène avec maestria et fait résonner d'une façon on ne peut plus actuelle. Effie est une Iphigénie moderne qui prend en main son destin et guidée par sa grand-mère, brisera des générations de malédiction.

S'entourant d'une équipe de grand talent : So Beau-Blache pour la sobre mais très évocatrice scénographie finement éclairée par Ivan Mathis, et Loki Harfagr pour la formidable bande son, Blandine Pélissier et la Compagnie Les Cris du nombril transmettent avec «Iphigénie à Splott» une déflagration salutaire. Un de ces spectacles qui vous hantent longtemps.

La metteuse en scène donne à sa comédienne le plus beau des écrins pour qu'éclate son génie. En effet, avec une gouaille irrésistible, un sens des ruptures et une façon de bouger qui n'appartient qu'à elle, Morgane Peters est sans aucun doute la révélation de l'année.

Remarquable de précision, d'acuité et de tension, elle conduit avec magnétisme le spectateur en apnée dans ce drame bouleversant où les larmes se mêlent aux rires. Et booste ce spectacle, montant en puissance jusqu'à des sommets d'émotion.

Une étoile est née.

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

© Vanessa FILHO

FROOGGY'S DELIGHT | Juil, 2019
Nicolas Arnstam

LA PAIX DANS LE MONDE

Monologue dramatique écrit par Diastème et interprété par Frédéric Andrau dans une mise en scène de Diastème.

Simon et Lucie c'est une longue histoire. Depuis «La Nuit du thermomètre» où encore enfants, se nouait entre eux une histoire d'amour tourmentée, Diastème la raconte avec style et sensibilité. Ses personnages sont un peu aussi les nôtres. On a pleuré de voir Simon se détruire dans «107 ans» et puis plus rien...

Voilà que quinze ans après le deuxième volet, Simon revient donner de ses nouvelles. Il a été hospitalisé, interné et puis tout doucement s'est reconstruit. Et maintenant il se sent prêt. Par la magie des réseaux sociaux (Diastème a toujours été un auteur de son temps), il retrouve Lucie avec qui il rentre en contact sous un pseudonyme qui n'a rien d'anodin puis qu'il renvoie à l'amour souverain de Racine dans «Andromaque».

Pour ce troisième épisode, Frédéric Andrau seul en scène, comme pour le précédent est un Simon apaisé et en même temps complétement déterminé, qui se confie à voix basse. Une nouvelle fois, cet exceptionnel comédien fait passer une multitude d'émotions par la grâce de son regard qui se remplit de mille images et de ses inflexions qui font sentir la souffrance qu'il a dû endurer. Il est grandiose.

Diastème, après une période cinéma, revient avec ce spectacle tout en délicatesse, sans une once d'effets superflus et absolument sans racolage où, dirigé à la perfection, Frédéric Andrau, son interprète fétiche, happe littéralement le public avec douceur et son sourire désarmant.

[....] Suite de l'article page suivante

[...] Suite de l'article

On retrouve ce style direct et au plus près des sensations des personnages qui touche au coeur du spectateur. Son écriture se teinte même parfois d'une touche de classicisme avec son texte sûrement le plus littéraire, un régal.

Pour ce dernier opus, l'auteur-metteur en scène s'est entouré d'une équipe d'artistes de tout premier ordre. Outre l'exceptionnel comédien, le scénographie d'Albo Ho Van est d'une belle ingéniosité : une boîte en bois qui s'ouvre et se referme permettant de montrer l'ouverture au monde de Simon, comme son repli en cas d'angoisse.

Eclairé par les lumières fines et précises de Stéphane Baquet qui produisent une ambiance tout à fait particulière, Emma de Caunes prête son visage à Emma, sublimement filmée et photographiée par Vanessa Filho. Enfin Cali, qui s'était inspiré de «107 ans» pour une de ses chansons, compose ici une musique d'une sobriété bouleversante qui confère à l'ensemble un surcroît d'émotion.

« La Paix dans le monde » est un spectacle qui fait du bien, un spectacle rare qui parlera à chacun, tout en racontant merveilleusement les méandres de l'amour fou. L'amour avec un grand A. Ample, altruiste et absolu.

Une nouvelle fois, l'auteur de « La Nuit du thermomètre » et de « 107 ans » avec les retrouvailles de ses personnages, cueille le spectateur en beauté.

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

© DR

FROOGGY'S DELIGHT | Juil, 2019
Nicolas Arnstam

MARX ET LA POUPÉE

Récit dramatique d'après le roman éponyme de Maryam Madjidi, mise en scène de Raphaël France-Kullman, avec Aude Jarry, Clotilde Lebrun et Elsa Rozenknop.

Elles sont trois artistes en fragile équilibre pour faire entendre avec délicatesse le parcours de Maryam qui commence en pleine révolution iranienne. Elle qui ira, quelques années plus tard avec sa mère, rejoindre à Paris son père en exil.

Sur scène, dans une jolie pénombre, les trois femmes de noir vêtues se relayent ou s'accompagnent mutuellement pour conter le récit autobiographique de Maryam Madjidi (Prix Goncourt du Premier roman en 2017), avec en commun une grande expressivité.

La formidable comédienne Elsa Rozenknop conte l'histoire en tenant le public en haleine tout au long de ce spectacle aussi intime qu'intense. Sa voix évocatrice est un vrai bonheur pour faire vivre de plus près toutes les émotions de Maryam.

La complétant avec merveille, Aude Jarry traduit le texte en langue des signes et apporte sa gestuelle précise et sa grande vivacité. Son visage illustre à livre ouvert tous les sentiments de l'auteure.

Enfin, Clotilde Lebrun accompagne avec engagement les deux interprètes, tantôt à la guitare basse ou électrique, superposant les sons pour ajouter encore à l'ambiance, et rythmant l'ensemble avec douceur.

Les trois sont mises en scène avec sobriété par Raphaël France-Kullman, les orchestrant en un très joli ballet qui transmet avec fidélité ce témoignage poignant.

Simple et touchant, «Marx et la Poupée», riche de ces différents modes d'expression complémentaires, parle du déracinement et de la langue en un fort et envoûtant voyage.

Plusdeoff

PLUS DE OFF | 14 juillet 2019
Walter Géhin

IPHIGÉNIE À SPLOTT

L'édition 2019 du Festival est généreuse en pièces d'excellente facture, que ce soit par leur originalité, leur engagement, leur intelligence.

Double découverte : d'abord celle du texte de l'auteur gallois Gary Owen, dont il s'agit de la première traduction en Français, par Kelly Rivière et Blandine Pélissier (cette dernière met en scène.) Ensuite, découverte d'une actrice qui réalise une performance fort prometteuse dans ce seule-en-scène exigeant, Morgane Peters.

Le texte est une véritable merveille. Gary Owen nous emmène chez ceux qu'on entasse dans de pauvres immeubles, tout juste la permission d'exister accordée, à Splott, dans la banlieue sud de Cardiff. Y zone Effie, sans emploi, agressivité en gibecière, houspillant quiconque ose la contrarier. Pour oublier le quotidien, elle se drogue et s'alcoolise. Un soir, lors d'une virée, elle entrevoit la lumière, dans le regard d'un homme qui ne détourne pas les yeux…

Morgane Peters empoigne avec ardeur et justesse les mots de Effie, Iphigénie des laissés-pour-compte oscillant sans cesse entre gouaille féroce et sensibilité cachée. Le texte requiert du souffle, de l'énergie, une aptitude à l'émotion enfouie puis libérée, des qualités dont elle fait étalage avec beaucoup de panache durant une heure trente.

À voir d'urgence !

la sélection Plusdeoff

IPHIGÉNIE À SPLOTT

THEATRE ARTEPHILE AVIGNON
À voir durant le FESTIVAL D'AVIGNON OFF 2019 à ARTÉPHILE (5 bis, rue Bourg Neuf) à 21h40, du 6 au 27 juillet, relâche les 7, 14 et 21.
Réservation au 04 90 03 01 90.

IPHIGÉNIE À SPLOTT / De Gary Owen / compagnie Les cris du nombril / Traduction Kelly Rivière et Blandine Pélissier / Mise en scène Blandine Pélissier / Avec Morgane Peters / Collaboration artistique, scénographie et graphisme : So Beau-Blache / Création lumière Ivan Mathis / Création son Loki Harfag / Régie Chloé Bégou.

Crédit photo : Anne Cabarbaye

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

© Anne CABARBAYE

OUVERT AUX PUBLICS - 1er novembre 2019
Laurent Bourbousson

[VU] LE GARÇON QUI NE PARLAIT PLUS, UN CONTE POUR LES ENFANTS ET LES GRANDS. 1 NOVEMBRE 2019 /// LES RETOURS

La compagnie O'navio, sous la houlette d'Alban Coulaud, a passé commande auprès de Thomas Gornet pour sa nouvelle création. Cela donne le conte Le garçon qui ne parlait plus. Retour.

Il était une fois, le garçon qui ne parlait plus.
Le spectacle commence par Il était une fois. En somme, cela est logique puisque les comédiens – 3 au plateau : Nadine Bèchade, Élise Hôte et Paul Éguisier- vont conter l'histoire de Rödd, le garçon qui ne parlait plus.

Rödd est cet enfant qui vit dans ce village, où il est interdit d'être triste et de revendiquer quoi que ce soit. Ce qui s'apparente à être bénéfique pour le bien commun, l'est un peu moins pour celles et ceux qui auraient l'élan de faire vent debout contre l'ordre établi par les instances politiques de la bourgade. En effet, annuellement, les faiseurs de troubles sont purement rayés de la liste des habitants lors d'une fête dans la forêt. Oui, car dans tout conte qui se respecte, il y a une forêt !
On croise dans cette contrée, des autochtones aux lunettes à double foyer, de nouveaux arrivants et une bande de copains, dont fait parti Rödd. Il y a Mira, Célie, Canard et le dernier venu, Ovide, celui par qui la révolte va gronder.

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

La mise en scène

Voilà pour l'histoire. Il ne restait plus qu'à mettre en scène ce conte aux allures de dystopie, destiné aux enfants, tout en incluant les adultes. C'est ici que le savoir-faire de la compagnie O'navio excelle. Simon Chapellas, le Doc de la compagnie – on l'imaginerait bien dans un épisode de la série des films Retour vers le futur tant ses trouvailles techniques sont folles ! – , sert au plus près la mise en scène d'Alban Coulaud, qui recèle bien des surprises. Les mille et une astuces déployées font voyager le spectateur dans un monde imaginaire plus que crédible. Il est indéniable que cette nouvelle création de la compagnie est une pierre angulaire dans l'histoire de celle-ci. En effet, Le garçon qui ne parlait plus est du théâtre contemporain pour enfants et adultes, ne prenant pas les premiers et les seconds pour des imbéciles nés, un théâtre qui pose des réflexions profondes sur le monde d'aujourd'hui. S'il en est toujours ainsi du travail de la compagnie, avec ce dernier opus une frontière est franchie.

Les interprètes

Entre la manipulation des objets-marionnettes, réalisées par Judith Dubois d'après les dessins d'Isabelle Decoux, les rôles des différents protagonistes et le fait de s'adresser au spectateur de façon directe, Nadine Bèchade, Élise Hôte et Paul Éguisier, l'heureuse équipe de ce conte, déploient toute une palette de jeu et s'amusent avec cette histoire. L'écriture est telle qu'ils font corps avec les mots. Chaque intonation renvoie à un personnage, à un sentiment, à une injonction, à une présence précise. Ils ont entre leurs mains la justesse du propos et c'est avec aisance qu'ils touchent juste.

On rit et on frissonne avec cette fable contemporaine. Les mots de Thomas Gornet, dans lesquels Alban Coulaud s'est glissé, racontent avec une simplicité désarmante notre monde, celui de la pensée unique, de l'omni-surveillance et du despotisme.

Alban Coulaud, à qui l'on doit Freaks et Pas de Loup entre autres, met en scène ce conte avec la ferveur qui le caractérise, celle de croire en l'intelligence du spectateur. Et on y croit.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

OUVERT AUX PUBLICS | 25 juillet 2019
Camille Vinatier

[VU] OFF19 : VENT DEBOUT AU THÉÂTRE ARTÉPHILE /// LES RETOURS - OFF - VU #OFF

© DR

Artéphile nous invite à découvrir la Compagnie des Fourmis dans la lanterne avec l'enthousiasmant Vent debout. Retour.

Le paysage de papier blanc se dévoile au fil de la proposition, émergeant de carnets de dessin sagement disposés sur une table centrale. Autour d'elle, Yoanelle Stratman et Pierre-Yves Guinais insufflent la vie, avec talent et humour, aux trois marionnettes, aux visages délicats, aux corps constitués de bois et de de blocs-notes.

L'héroïne évolue, avec son grand-père, dans un monde immaculé, où règnent en maître le vent, ses bourrasques et son armée de moulins à vent, garants du « bon ordre ». Au détour de ses jeux, l'enfant découvre, par accident, un autre monde au-delà du mur, qu'elle explore en compagnie d'une camarade. A l'opposé de son quotidien de pages blanches, ce nouvel univers fait la place aux dessins hauts-en-couleur, aux mots déployés sur les carnets-murs, et à la joyeuse ambiance d'une ville pleine de vie. Se pose la question du retour : est-il possible après avoir pris goût à la liberté ?

La scénographie se concentre autour d'une table-monde fascinante par son ingéniosité. Les paysages de papier se renversent pour laisser la place à un bureau de dessinateur chamarré. Si on retrouve toute la magie du théâtre de papier et de l'art marionnettiste, la Compagnie des fourmis dans la lanterne offre aux spectateurs une interprétation dépoussiérée et résolument sensible.

L'émerveillement devant la délicatesse des paysages de papier et les astuces pour donner vie à cet univers unique laissent place à un malaise sourd, tandis que se fait la compréhension des secrets derrière les pages blanches. Vent debout tisse un monde qui incarne à lui seul tous les pays où la liberté d'expression n'est pas. L'héroïne, au travers ses découvertes et ses questionnements, personnifie la révolte naissante face aux injustices : comment vivre dans une société où pensées, mots et esprit critique sont proscrits après que l'on a goûté à la liberté ? Elle rappelle aussi l'importance et la force des mots pour peupler la tête, les murs et les mondes.

La Compagnie des fourmis dans la lanterne parvient de façon magistrale à créer une proposition jeune public poétique et puissante, d'une délicatesse et d'une drôlerie certaines. Le tour de force de Vent debout réside aussi dans un récit sans parole, qui transmet pourtant à tous, petits (dès 7 ans) et grands, son message universel et nécessaire. A la sortie, on emporte avec nous le souffle de ce vent, paradoxal, entre beauté et poids du monde.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

Visuel : © Tiffany Duprés

OUVERT AUX PUBLICS | 15 juillet 2019
Laurent Bourbousson

DES LUSTRES

[VU] OFF19 : LE BEAU TRAVAIL DE MARJORY DUPRÉS AU THÉÂTRE ARTÉPHILE /// LES RETOURS

À 13h, allez trouver refuge auprès de Marjory Duprés de la Cie Jours Dansants. Un beau et délicat travail. Retour.

Le souvenir s'invite sur le plateau du théâtre Artéphile. Il se danse même. Mais réduire Des Lustres a un spectacle de danse serait faire offense au travail de Marjory Duprés.

Le souvenir
Lieu de réceptacle du souvenir, le corps. Tout est inscrit en lui et tout agit telle la Madeleine de Proust. Une image, une odeur, une couleur, la lumière du matin… concourent à faire resurgir le souvenir d'un partenaire, d'une caresse ou de dialogues que l'on croyait perdus dans les limbes de la mémoire.
Marjory Duprés est palimpseste. Son corps met en mouvement, par de gestes minimalistes parfois (on pense ici à l'articulation des doigts qui cherchent à agripper un souvenir pour le faire advenir), le dire et le visuel de cet objet plastique chorégraphique. Accompagnée de la douce voix de Marik Renner et par les magnifiques photographies de Tiffany Duprés, elle danse le Je [est] abîmé.

Des lustres
La chorégraphe et danseuse donne à voir, par couches successives, les souvenirs d'un temps passé, troublé par le temps présent. Des lustres est une véritable bulle de contemplation, celle où la plénitude se mêle à la douleur d'un souvenir. On se dit forcément que le temps fera alors son œuvre.
Les matières sonore et visuelle sont autant de portes d'entrée pour cet objet précieux. Marjory Duprés se risque à proposer un temps suspendu, entre fiction et réalité, l'ici et l'ailleurs, le maintenant et le passé. Un temps qui convient de partager pour se laisser aller à la résurgence de nos propres souvenirs.

Marjory Duprés vous fait un cadeau. Ne le boudez pas.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

© DR

OUVERT AUX PUBLICS | 22 juillet 2019
Laurent Bourbousson

[ITW] OFF19 : GUILLAUME CANTILLON POUR MÉTAMORPHOSES/// LES INTERVIEWS - OFF

Métamorphoses
Qu'est-ce qui vous a poussé à exhumer, en quelque sorte, ce texte ?
Nous avions monté un spectacle avec la promo à l'ERACM. C'est un texte que j'ai adoré. Ce choix de le porter à la scène a refait surface à l'occasion de l'élection du Président Macron.

C'est surprenant comme motivation !
Oui. [rires.] Moi qui étais très passionné par la politique, la campagne présidentielle, l'élection et ce qui s'en suit, m'en ont complètement détourné, et ce même encore aujourd'hui. Je trouve que ces circonstances politiques ont vidé la substance du politique. Nous sommes dans l'ère de la communication et cela prend le dessus sur les vrais problèmes. J'avais besoin de me raccrocher à quelque chose de simple, qui parle de singularité, de petites histoires, tout en étant universel afin de revenir à des notions fondamentales que sont l'amour, la passion.
Si je réfléchis de façon plus poussée, il y a eu aussi cette idée de me dire que, même si le monde se transforme, il ne se transforme pas dans les actes, mais uniquement dans les discours et le positionnement. Le temps des métamorphoses nous est annoncé, mais il n'arrive pas. Avec ce texte, je traite de métamorphoses profondes, concrètes et violentes parfois. L'amour, la poésie, les mots, des moteurs de vie

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Pensez-vous que la poésie peut nous pousser à la réflexion ?
Elle est un procédé encore plus direct pour parler aux âmes. L'écriture de Gilbert Lely est une poésie contemporaine qui s'appuie sur des écrits qui accompagnent le monde depuis des millénaires. Il y a quelque chose de gigantesque. La poésie est pour moi un moyen idéal pour parler d'aujourd'hui, pour parler à l'homme de sa condition, de la société et de nos questionnements existentiels.

Est-ce que l'amour pourrait nous sauver de tout ce marasme ?
Je pense que oui, car l'amour demande que l'on s'implique, que l'on s'engage et nous permet de nous sentir vivant, connecté aux autres et au monde. J'entends par amour les liens qui nous unissent. Donc, oui, il peut nous sauver, au contraire de la politique.

La musique de métamorphoses
Dans Métamorphoses, vous constituez un duo avec le musicien Vincent Hours. Comment avez-vous travaillé à la mise en scène ?
Du moment où j'ai décidé de travailler sur Métamorphoses, je me suis dit qu'il fallait que je pose une installation un peu plastique. Je voulais donner un écrin au texte. Assez vite, s'est posée la question de l'espace. Je voulais un espace dans lequel les mots puissent s'écrire et qu'il y ait une scène sur la scène afin de donner un piédestal aux mots. C'est pour cela que je me retrouve sur une passerelle qui brille, où il n'y a pas d'accessoire. C'est un espace vierge qui demande à être habité. Mais c'est l'endroit du show également.
Dans ma réflexion, la question de la performance est vite arrivée. Qu'est-ce que ce champ recouvre pour moi ? Ma réponse a été de chanter en public, chose qui me terrorise a priori et qui n'est pas mon mode d'expression. C'était l'occasion d'aller dans cette direction.
J'ai fait appel à Vincent, batteur de métier, qui allie son son à celui de l'électro. Je n'avais pas de couleur musicale précise en tête. Nous avons d'abord fait des sessions de travail tous les deux, avant que l'espace scénique arrive. Tout s'est placé simplement, je lisais des textes, lui accompagnait, faisait des compositions.
La musique dans ce spectacle a deux rôles, soit elle est accompagnement, soit elle est orchestration. J'ai choisi trois chansons qu'il a réorchestrées. Il les a intégrées à l'univers musical qui commençait à se dégager de notre travail.

La solitude du créateur
On vous retrouve seul à dire le texte de Gilbert Lely. Était-ce une volonté de couper avec des créations à plusieurs ?
Avant Métamorphoses, il y a eu Les inassouvis pour laquelle nous avions écrit à quatre. Il y avait une question de compromis. J'avais le besoin de revenir à une certaine solitude et puis j'ai une telle proximité avec ce texte que je n'avais pas envie de le confier à quelqu'un. C'est vraiment une forme de nécessité de se retrouver seul et de travailler seul.

Il faut réellement être amoureux du théâtre pour proposer un texte comme celui-ci ?
C'est un texte qu'il faut donner entièrement. C'est un monologue très adressé. Je souhaite que le public entende chaque mot, qu'il entende la beauté de l'écriture de Lely, la part esthétique de son travail et la profondeur de cet écrit qui nous traverse depuis des millénaires. C'est un texte extrêmement vivant. Il doit tomber dans chaque oreille.

Faut-il être amoureux du théâtre pour venir faire le festival d'Avignon ?
Je suis amoureux de mon spectacle en fait. [rires.] J'ai envie de le jouer, qu'il soit vu, qu'il continue d'exister. Je l'ai conçu pour qu'il s'adapte à des lieux différents. Nous l'avons déjà joué en salle, dans les théâtres, en plein air, en plein jour, dans des souterrains, des médiathèques… Le plateau est autonome en lumière. On a constaté qu'à travers toutes les formes, si on supprime des éléments, le spectacle se suffit à lui-même. À Arthéphile, nous présenterons une version plus légère que l'initiale. Avignon, c'est donner une chance au spectacle de tourner.

Métamorphoses en quelques mots
Guillaume Cantillon donne à entendre 6 merveilleuses métamorphoses de Gilbert Lely d'après Ovide. Chacune résonne face au chaos du monde que nous vivons. On questionne l'amour, la nature et la place de l'Homme.
Sur sa structure en verre, accompagné du batteur Vincent Hours, le comédien se fait chanteur le temps de trois chansons qui mettent en lumière la substance des récits initiatiques et ancestraux.
La poétique des Métamorphoses est d'une étrange douceur. Elle est ensorcelante pour les oreilles du public qui reste très à l'écoute.
Cette proposition est un moment qui invite à se poser pour réfléchir. Un théâtre comme on l'aime.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

Visuel : ©Axelle Carruzzo

OUVERT AUX PUBLICS | 19 juillet 2019
Laurent Bourbousson

[VU] OFF19 : ENSEMBLE/PAS ENSEMBLE DE JEAN CAGNARD

Ensemble/Pas ensemble donne à entendre les mots de Jean Cagnard sur l'amour. Une proposition qui peut se vivre les yeux fermés. Retour.

Catherine Vasseur et Jean Cagnard se partagent le plateau. Chacun est assis de son côté. Ils ont créé ensemble la Compagnie 1057 roses, il y a une poignée d'années comme on peut le lire sur leur site.

L'amour poétisé
Elle et lui se rencontrent. Il y a le premier regard, l'attirance. On se dit que cela tient à peu de choses, finalement. Mais ce peu est le résultat d'une alchimie qui dépasse l'être amoureux. On s'abandonne alors entièrement à l'autre. Les mots de Jean Cagnard font résonner l'absurdité de l'amour du début. Puis il y a la vie qui poursuit son chemin, les habitudes, le quotidien que l'on vit ensemble ou pas.

L'écriture symphonique
La magie des mots de Jean Cagnard s'allie à celle de la musique de Gaëlle Costil. Avec son violoncelle, elle rythme l'histoire d'un amour. De la rencontre jusqu'à la mort, en passant par de possibles ruptures (les scènes lorsque Jean porte ses valises sont très drôles), les notes font surgir la parole et le chant, au détour du long poème.

Ensemble/Pas ensemble
Jean Cagnard trouve les mots justes pour traiter de ce sujet maintes fois porté sur un plateau. Avec Catherine Vasseur, sa partenaire à la scène comme à la ville, les mots prennent une dimension particulière. Comme celle de se dire que sa mémoire sera ma mémoire, ou que la dernière danse, c'est de danser que l'on sait qu'on sera mort.

Cette version d'Ensemble/Pas ensemble est pour le théâtre. On aurait préférer une version lecture, simple, sans artifice, pour laisser retentir encore plus fort le poétique amour de toute une vie.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

Visuel : Benoit Giros dans La magie lente ©DR

OUVERT AUX PUBLICS | 15 juillet 2019
Daniel Le Beuan

[VU] OFF19 : LA MAGIE LENTE DE DENIS LACHAUD, UN GRAND MOMENT DE THÉÂTRE

Une salle de spectateurs de théâtre s'exprime par le silence. Lorsqu'il apparaît, profond, intense, présent, ce qui n'est pas si fréquent, il dit beaucoup. Il dit que le théâtre a lieu, qu'il se réalise, qu'il parvient au réel par le travail des spectateurs. C'est précisément ce silence rare et magique que La Magie lente installe dans la salle.

En état de choc

Dernières répliques de La Magie lente de Denis Lachaud mis en scène par Pierre Notte à 19h20 au théâtre Artéphile. Il y est question d'un mot, « viol », enfin prononcé, enfin conscientisé, enfin presque assumé. Un mot libérateur pour envisager peut-être un peu mieux l'avenir, un peu plus d'avenir, un peu mieux le « à présent », le « à partir de maintenant ». Les applaudissements des spectateurs viennent briser leur silence mais ne rompt pas leur mutisme. Etat de choc rare. Assommé. Dans les cordes. Impossible de se lever pour rejoindre le dehors. La Magie lente a opéré sur moi comme sur tellement de spectateurs. Médusés. Pétrifiés.

Jean-Loup Rivière raconte (Un monde en détails, 2015, Editions du Seuil, page 82) « qu'Athéna avait conseillé à Persée de trancher la tête de Méduse, dont la vue de face pétrifiait mortellement : il fallait regarder son reflet dans son bouclier pour échapper à un destin de pierre. Le théâtre est peut-être un bouclier de cette sorte : il permet de voir ce qui ne peut se regarder en face ».

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Benoit Giros

Retour arrière. 19h20. Entrée dans une grotte du théâtre Artéphile (salle 1), on s'écarte du dehors, on quitte les bruits des files d'attente, les bribes de paroles que l'on sait tantôt profondes, tantôt superficielles, dans la ville. Elles appartiennent au quotidien du festival. Elles appartiennent au réel ? Entrée dans la grotte noire donc. S'éloigner du dehors mais en fait, paradoxalement, se rapprocher du réel, s'y confronter directement, happé par lui. Benoit Giros, le comédien, est là dans le fond de la salle c'est par lequel nous entrons. Est-il déjà le personnage ? Est-il le comédien ? Il n'est pas habillé en tenue estivale comme les spectateurs d'Avignon. Pantalon de ville, chemise blanche à petits motifs discrets recouverte d'un pull léger. Le col de la chemise dépasse au cou. Il nous accueille avec une extrême bienveillance, un peu comme le psychanalyste pour une consultation. Il est donc le personnage. A moins qu'il ne soit déjà les personnages, car il va y en avoir plusieurs. Il va en jouer plusieurs. Le plateau n'est pas décor. Un ordinateur sur une table qui ne cherche pas à cacher les fils, une planche d'interrupteur au sol au-devant de scène pour offrir des éclairages simples, multiples que le comédien va actionner lui-même. Peu d'effet, pas de vidéo, pas d'ajouts. Il est seul et tout va être concentré sur le comédien et les personnages qu'il incarne. Nous l'écoutons très attentivement. Nous lui adressons notre écoute. Nous sommes à l'affût avide de ce qui se révèle, dans l'histoire et dans ce qui fait si merveilleusement théâtre. Les révélations sont au cœur de la pièce. Elles disent comment la vérité apparaît et que cette histoire horrible est aussi un parcours qui s'adresse à chacun de nous.

La magie lente

Une conférence devant Madame la Ministre et Monsieur le Doyen sur la schizophrénie et les possibles erreurs de diagnostic met en abyme l'histoire qui va être racontée, interprétée, incarnée pour illustrer le propos. Une étude de cas clinique. Benoit Giros est le conférencier. Benoit Giros sera aussi le patient, Louvier, diagnostiqué à tort pendant près de quinze ans comme schizophrène par un professionnel qui s'est égaré et n'a pas assez conduit l'analyse et dont l'erreur de diagnostic (impardonnable ?) aura maintenu Louvier dans des souffrances atroces. L'histoire est largement inspirée d'un cas réel. Benoit Giros sera aussi Kemener, le psychanalyste qui remet en cause le diagnostic erroné et illustre par les éléments de la cure psychanalytique de Louvier les éléments tangibles d'une correction du diagnostic : il est re-diagnostiqué quinze ans plus tard bipolaire. Tangibles parce que rapportés au déroulement des faits. Tangibles parce que rapportés aux révélations progressives des paroles de Louvier : les mots sortent lentement, douloureusement parfois. Tangibles parce que constructrices de la cure et des améliorations de son état. C'est à cette cure que nous assistons. « La psychanalyse est une magie lente » disait Sigmund Freud. Le titre est là.

Louvier redécouvre pendant la cure psychanalytique portée à la scène qu'il a été à partir de l'âge de huit ans abusé sexuellement chaque été, pendant les vacances en Normandie, par son oncle. Il redécouvre les circonstances et les raisons de son refoulement. Il redécouvre les mensonges et son carnage intérieur. Les mots sortent lentement, difficilement, douloureusement dans la cure pour dévoiler au spectateur en même temps qu'au patient lui-même l'enfance, les abus, les obsessions, les peurs, les effrois, la famille, le silence, la honte, l'erreur de diagnostic, la révélation. Les mots crus, grossiers, obscènes et les images et sensations de violence sortent dans la quête d'une vérité, qu'il aurait sans doute préféré oublier mais dont il a besoin pour se reconstruire parce qu'elle l'éteint et le tue de l'intérieur à petit feu.

Un trio artistique

Denis Lachaud a beaucoup et longtemps travaillé pour écrire ce texte. C'est incontestable et ça se voit. Il a arpenté plusieurs mois les hôpitaux psychiatriques, rencontré et travaillé avec plusieurs psychiatres, fait superviser son écriture. La pièce Mon mal en patience a résulté de cette exploration. Une mise en scène de cette pièce initiale a retiré la scène de l'erreur de diagnostic, pour finalement la reprendre en la développant dans l'écriture de La magie lente. L'écriture vient de loin. Elle est précise, ciselée, directe, comme un coup de poing. Un magnifique travail d'écriture.

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

À cette écriture magistrale, Pierre Notte donne une mise en scène épurée, un écrin d'une simplicité extrême, tout aussi percutante que l'écriture. Le coup de poing prend son élan dans cette mise en scène organisant savamment la distribution de tous les personnages sur le seul Benoit Giros, supprimant tous les effets pour juste (c'est cela, on le sait, le plus difficile) donner à entendre les paroles et les mots et permettre au spectateur de les espionner et de les scruter.

Benoit Giros est un comédien prodigieux. C'est lui, par une prestation de comédien hors-norme, qui porte l'estocade. Il prend la voix, les postures, les gestuelles des différentes figures. Il capte la lumière et les ombres pour porter selon une construction méticuleuse la révélation progressive. Le pull disparaît et la chemise se débraille dans cette mise à nu. Le visage et le corps se déforment.

Face au public, Louvier parle. Le psychanalyste cherche à comprendre, l'aide à comprendre, le public cherche à comprendre, cherche à comprendre ce qui s'est passé mais plus encore l'humanité, sa capacité de barbarie, ses emprises, sa capacité de résistance et sa capacité d'assistance aussi. Un très grand moment de théâtre.

En état de choc. Ce n'est que quelques jours après l'avoir vu que je peux vous adresser ce texte. Aussi comme un merci à Benoit Giros, à Denis Lachaud, à Pierre Notte et au théâtre Artéphile. Pour la petite histoire, c'est Benoit Giros lui-même (le comédien ? Kemener ? Louvier ?) revenant sur scène pour aider au démontage du plateau qui m'a relevé, mais j'y suis encore. Magie lente du théâtre.

OUVERT AUX PUBLICS
le blog

[ITW] ALAIN UBALDI DE LA COMPAGNIE KIT POUR AU-DEHORS

3 AVRIL 2019 /// LES INTERVIEWS

Alain Ubaldi (Compagnie Kit) reprend Au-dehors, pièce créée il y a 11 ans. L'occasion de la découvrir ou redécouvrir les 5 et 6 avril à Artéphile – Avignon et pour nous celle d'échanger avec l'auteur et metteur en scène de cet objet. Interview.

La création d'Au-dehors

Alain Ubaldi
Vous êtes auteur et metteur en scène du texte Au-dehors. Vous avez créé la pièce en 2008. Elle a été jouée plus de 80 fois. Qu'est-ce qui vous pousse à la reprendre aujourd'hui ?
Parce qu'il est de plus en plus d'actualité. Il fait écho à l'environnement social dans lequel il s'insère, et cela plus qu'un 2008.

Quels sont les événements ou éléments qui vous ont poussé à écrire l'histoire de cet homme qui se retrouve face à lui-même, après un licenciement dû à un retard de 10 minutes ?

Il me semblait que dans l'ensemble de la société, il y avait une montée de la violence à différents niveaux : des individus contre eux-mêmes et des uns contre les autres. Je me suis demandé comment on pouvait traiter de cette violence qui montait dans la société.

Est-ce que vous avez modifié des parties du texte depuis 2008 ?

C'est une forme qui a évolué depuis 2008, pour trouver sa forme que l'on joue depuis 2014. J'ai cherché sa forme finale pendant longtemps. J'ai retravaillé la troisième partie du texte pour la relier aux deux autres, et c'est en 2014, lors du festival off au Théâtre des halles que je me suis dit que j'avais trouvé la fin.

[...] Suite de ITW

La mise en scène

Comment avez-vous travaillé à la mise en scène, tout en étant dans le rapport auteur-metteur en scène ?
Le rapport de l'auteur à son écriture et à la mise au plateau est un processus lent. Il s'est élaboré au fur et à mesure de mon activité, que j'ai débutée il y a 15 ans. C'est une vraie gageure. C'est très difficile de sortir de l'imaginaire de l'écriture pour aller dans l'imaginaire de la mise en scène. Cela est faisable avec une équipe. Pour chaque spectacle, ce rapport-là est différent.

Il y a 3 temps dans Au-dehors. Comment cela se traduit sur le plateau ?

Le spectacle est en 3 parties distinctes avec 3 esthétiques différentes. C'est le cinéma qui m'a amené au théâtre. Parfois, je me demande si j'écris réellement du théâtre. Les images que j'avais en tête étaient plus des images de l'univers cinématographique et cela on le perçoit bien dans la première partie, qui est totalement visuelle. Avec les deux suivantes, on rentre plus dans un aspect théâtral. Le personnage s'incarne de plus en plus. Quand je pense mise en scène, je pense cinéma et mes deux repères sont David Lynch et Andreï Tarkovski.

Stéphane Schoukroun et Lionel Garcin

Stéphane Schoukroun dans Au-dehors
Ce qui est merveilleux dans l'histoire de la pièce, c'est que Stéphane Schoukroun incarne le personnage depuis 2008. Vous avez dû voir une certaine évolution dans son interprétation.
En 2008, c'était notre première collaboration. On a appris à se connaître. Stéphane est rentré dans mon écriture. Il la découvrait. Au fur et à mesure des années, il a pris de l'aisance. Il a apporté à l'écriture. Le tout a évolué dans une sorte de maîtrise et de lâcher-prise dans son jeu. Aujourd'hui, on serait dans la virtuosité. Je sais que les comédiens n'aiment pas ce mot, mais il y a ce paradoxe : nous sommes dans la virtuosité et dans le lâcher-prise extrême. Il devient très juste et très présent dans l'acte dramatique.

Vous avez passé commande au saxophoniste Lionel Garcin. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

Avec Lionel, nous nous connaissions. Il n'avait jamais écrit de musique pour un spectacle et a été très surpris par cette demande. Je lui ai fait entièrement confiance pour l'écriture de sa partition. Nous avons beaucoup échangé et tout s'est fait naturellement étant donné qu'il y avait cette sensibilité commune à l'objet artistique.

Le rapport au public

Avec le recul, comment percevez-vous le positionnement du public avec votre œuvre ?
Le public est un peu dérouté par la forme. Il plonge dans l'univers et en ressort bouleversé. Les gens ne pensent pas, au début de la pièce, qu'ils seront bouleversés à sa sortie. Avec l'équipe de création, nous avons trouvé un objet inattendu qui parle de notre monde.

Quel plus beau souvenir d'un spectateur gardez-vous en tête, après près de 80 représentations d'Au-dehors ?

Il y en a plusieurs souvenirs qui me viennent en tête. Les retours du public et ils sont la raison du pourquoi nous le reprenons. La première fois que nous avons rejoué Au-dehors, au Théâtre tremplin pour le Off 2010, un couple regardait l'affiche à la sortie du spectacle. Ils étaient bouleversés. Je leur ai demandé s'ils avaient aimé. L'homme m'a dit que ça avait fait écho à son vécu. L'émotion était belle, réelle. Quand Charb et Patrick Pelloux sont venus voir le spectacle. Lorsque je sors du théâtre, j'entends Patrick qui demande à Charb qui est le mec qui a écrit cette pièce. Je lui ai tout simplement dit moi. Cette rencontre était formidable, de même ce qui s'est passé par la suite, également. Enfin, lors du festival Off 2014 au Théâtre des Halles, j'étais avec Stéphane et un couple s'est approché pour nous dire : ce que vous avez fait est vraiment de l'art. Nous avons été bouleversés.

Propos recueillis par Laurent Bourbousson
Photographies : Cie Kit

Générique et dates
Au-dehors, les 5 et 6 avril 2019 à 19h30, au Théâtre Artéphile – Avignon. Renseignements ici.
Texte et mise en scène Alain Ubaldi | Interprète Stéphane Schoukroun | Scénographie Wilfrid Roche | Lumières Thomas Falinower | Bande son Lionel Garcin | Vidéo Jean-Pierre Lenoir | Collaboration artistique Estelle Gapp

SUDART-CULTURE

Visuel : © Tiffany Duprés

SUDART-CULTURE | juillet 2019

LA MAGIE LENTE

Sous la forme extérieure d'une conférence psychiatrique, nous est contée l'histoire d'un homme considéré à tort comme schizophrène pendant dix ans avant qu'un nouveau psychiatre ne s'aperçoive de l'erreur et ne parvienne à lui faire remonter le fil du temps jusqu'à l'enfance où se produisit le traumatisme originel qui se répéta à chaque séjour de vacances scolaires. Benoit Giros interprète magistralement les différents rôles du psychiatre conférencier et narrateur, du psychiatre soignant et du patient. Le texte de Denis Lachaud est très bien construit et suggère une tension permanente. La prise de conscience progressive opérée par le patient grâce à la véritable maïeutique effectuée par le psychanalyste est souvent poignante. Un véritable thriller psychologique très réussi.

À VOIR ABSOLUMENT pour public adulte et ados.

SUDART-CULTURE

CRITIQUES DES NOUVELLES PIECES VUES DANS LE OFF 2019

SUDART-CULTURE | juillet 2019

Ami-ami

Incroyable Hélène Ventoura, femme-clown qui nous avait donné en 2013 et 2014 pendant les festivals d'Avignon le succès «Tout un monde ». Elle a créé un nouveau, formidable et jubilatoire solo « Ami-Ami »avec la Cie La fille en Bleu, qui interroge les mécanismes de l'amitié. Comment se faire des amis ? Qui est le véritable ami ? **C'est le thème de ce spectacle follement drôle, imprévisible, avec une suite d'histoire complètement extravagantes et insolites, mais peut-être pas tant que ça ! On rit du début à la fin. BRAVO.**

A VOIR ABSOLUMENT POUR TOUT PUBLIC ADULTE. RESERVER

SUDART-CULTURE

© DR

SUDART-CULTURE | juillet 2019

Métamorphoses!

Métamorphoses ! est une performance mêlant vidéo, poésie, chant, musique, bâtie autour des textes d'Ovide magnifiquement traduits par Gilbert Lély ; la correspondance avec l'actualité se fait par la vidéo d'entrée montrant les métamorphoses de notre époque, destructions guerre, images de synthèse… défilant en accéléré, un état des lieux. Puis l'écran se déchire devant les 2 interprètes ; **j'ai été immédiatement subjuguée par cette poésie dite avec la belle voix de Guillaume Cantillon et par la musique de Vincent Hours, qui trouve sa juste place; au final, le bruitage d'Actéon était superbe.**

SUDART-CULTURE

© Vanessa FILHO

SUDART-CULTURE | juillet 2019

La paix dans le monde

Une pièce de Diastème, auteur de théâtre, de cinéma et metteur en scène et scénariste, qui est le dernier opus d'une histoire en trois parties, « La nuit du Thermomètre » et « 107 ans », les 3 parties sont indépendantes et il n'est pas nécessaire d'avoir vu les autres. C'est une performance d'acteur, Frédéric Andrau, pour ce long voyage/récit de la vie d'un très grand amoureux, Simon, un amoureux fou, dans une scénographie d'Alban Ho Van et des éclairages de Stéphane Baquet. Au sol une grande caisse, symbole de l'enfermement de Simon dans sa passion, éclatée en ses 4 parois et qui va servir d'écran pour matérialiser l'image de son amoureuse, Lucie/ Emma De Caunes, filmée par Vanessa Filho. Simon et Lucie ne se sont pas vus depuis quinze ans, Simon est passé par un hôpital psychiatrique pour se « raisonner », mais il continue à lui parler à agir comme si elle était là, il l'attend et ne vit, malgré ses démons autodestructeurs, que pour elle. Un très beau texte, très intime, accompagné de la musique de Cali, et une interprétation remarquable en tout point.

À Voir absolument pour un public très littéraire.

SUDART-CULTURE

© DR

SUDART-CULTURE | juillet 2019

MARX ET LA POUPÉE

Le livre « Marx et la poupée » a obtenu en 2017 le prix Goncourt du premier roman. Il ne s'agit pas vraiment d'un roman, mais d'une autobiographie de son auteure Maryam Madjidi, mêlée de poésie et de conte, magnifiquement écrite.L'histoire commence par le premier traumatisme dans le ventre de sa mère, la première enfance, puis la violence de l'exil à 6 ans ; enfin le premier retour en Iran. Ce spectacle en est la première adaptation au théâtre. Elles sont 3 sur scène: Elza Rosenknop, Aude Jarry et Clotilde Lebrun, une musicienne et 2 interprètes, dont une en langue des signes; elles se sont emparées du texte avec humour, sensibilité et beaucoup de talent; le texte est fort et la musique l'accompagne subtilement.

Un très bon spectacle.

SUDART-CULTURE

© Anne CABARBAYE

SUDART-CULTURE | juillet 2019

IPHIGÉNIE À SPLOTT

En entrant dans la salle, nous voyons Effie au bord de la scène, visage furieux, elle nous dévisage, puis nous insulte, nous qui ne la regardons jamais dans les yeux et la jugeons ; pendant 1 h 35, elle raconte sa vie à Splott un quartier sinistré de Cardiff, où ne restent plus que le chômage et la misère: elle boit le lundi, se drogue, va draguer en boîte, se réveille avec une gueule de bois « pire que la mort », refait surface 3 jours après et recommence le même cycle; mais elle est loin d'être l'épave qu'elle prétend être, elle a une énergie incroyable, un humour féroce. Son récit montre les conséquences de l'abandon des services publics à force de réduire les budgets, les drames qui en résultent.

Le texte de l'auteur anglais Gary Owen est magnifique, prenant, sans pathos, très drôle aussi, on rit beaucoup ; la comédienne Morgane Peters est impressionnante de justesse et de talent, mise en scène efficace; vivement recommandé.

SUDART-CULTURE

© DR

SUDART-CULTURE | juillet 2019

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

L'auteur, Pierre Notte, se fait également metteur en scène et interprète d'une sorte de conférence-marathon dynamique et humoristique sur la spécificité du théâtre, spectacle vivant par excellence, qui met à rude épreuve le corps et l'esprit du spectateur. L'acteur s'expose en permanence, à tous les sens du terme, face à un spectateur qui, loin d'être passif, a des aspirations et des réactions parfois inattendues. Nous assistons à une sorte de performance qui suscite le rire et le plaisir qu'on peut éprouver face à un véritable feu d'artifice de références culturelles.

À VOIR pour public adulte et ados.

Artéphile à 13h25 du 05 au 27 juillet

SUDART-CULTURE

© DR

SUDART-CULTURE | juillet 2019

LE TRANSFORMISTE

Un homme très sûr de lui consulte un médecin pour des douleurs abdominales et il s'avère qu'il attend un enfant! Cette histoire qui débute de façon loufoque se transforme petit à petit en un récit bouleversant C'est très bien construit, le suspense est complet et les touches d'humour apportent un peu de détente. Un beau texte mis en scène par son auteur Gilles Granouillet , remarquablement interprété par les deux comédiens.

À VOIR ABSOLUMENT, adultes et ados.

Artéphile à 16h00 du 05 au 27 juillet

© Ernesto Timor

DESTIMED | 22 juillet 2019
Jean-Rémi BARLAND

L'ARRESTATION

La troublante et dérangeante pièce de Mario Batista «L'arrestation» à voir au théâtre Artéphile Théâtre dans le cadre du Off

Un policier arrête un jeune garçon, sans véritable motif. La situation, presque insignifiante au début, devient progressivement cauchemardesque pour celui qui est en fait la victime absolue d'un mouvement arbitraire et violent. Tension et quiproquos pour le spectateur, avec au final la parole d'un flic que l'on pressent au bout du rouleau, et qui déverse sur sa victime étonnée, muette, inquiète et hurlant son désespoir son propre point de vue sur l'argent, la prison, la discipline, l'état du pays, du monde. Comme dans tous les spectacles mis en scène par Christophe Laluque, la parole prime sur l'intrigue. Aussi comprend-on aisément pourquoi il s'est emparé de ce texte écrit par Mario Batista auteur dont on devine assez mal, en revanche, où il veut en venir. Sur scène dans ce huis-clos d'une heure, Bruno Pesenti campe ce flic inquiétant, avec force, et il convainc.

Mais la puissance de ce spectacle tient dans l'interprétation hallucinante de vérité de Tigran Mekhitarian dans le rôle du jeune garçon arrêté, menotté, abîmé. Déjà remarquable l'an dernier dans « Deux frères », donné dans le Off le jeune acteur s'impose même sans avoir beaucoup de paroles à prononcer. Il a une présence quasi animale et fait surgir d'un geste, d'une attitude, d'un cri la souffrance de tous les humiliés du monde. A lui seul il fait de cette pièce un diamant brut et la transforme en un chant de révolte invitant à la sédition tous les damnés de la terre.

À VOIR ABSOLUMENT, adultes et ados.
Artéphile du 05 au 27 juillet

(ceci n'est)
Pas une
critique

© DR

CECI N'EST PAS UNE CRITIQUE | 22 juillet 2019

MARX ET LA POUPÉE

Au départ, il y avait ce roman « Marx et la poupée », écrit par Maryam Madjidi. Le hasard a fait que je la rencontrasse il y a dix ans de cela (pas sûr sûr de l'emploi du subjonctif). L'histoire ne nous dira pas si j'aurais lu son roman sans cette rencontre. Là n'est pas la question, son livre est un petit bijou littéraire, enjoué, dynamique… (et publié par le Nouvel Attila et chez Jai lu en poche)

Les artistes à l'origine de cette forme théâtrale sont resté.e.s très fidèles au matériau original. Trois jeunes femmes sont sur scène, côte à côte : une récitante (Elsa Rozenknop), une musicienne (Clotilde Lebrun à la basse guitare loop) et (c'est ce qui fait le sel de ce spectacle) une interprète en langue des signes (Aude Jarry). Celle-ci sera d'ailleurs mise en lumière durant toute la première partie du spectacle (ses acolytes restant, de fait, un temps dans l'ombre). L'interprète LSF allie expressivité et grâce, on en vient même à ne plus écouter l'histoire (un peu comme dans les pièces en langue étrangère durant lesquelles on se convainc qu'on parle cette langue !)

Au moment où ce dispositif aurait pu lasser, les lignes bougent : la voix et le regard d'Elsa Rozenknop reviennent progressivement dans le jeu. Son débit, son rythme et surtout son investissement emmènent le spectacle un cran au-dessus.

M'est revenue en mémoire une pièce que j'ai vue l'an passé, « Pas pleurer » d'après le roman de Lydie Salvayre au théâtre des Doms qui adoptait une configuration similaire (voix et musique), dans lequel j'avais vu cette même implication.

Même si la forme n'est plus si originale (c'est quelqu'un qui va trop souvent au théâtre qui le dit), tant que les interprètes y mettent autant de coeur, **on peut y aller (presque) les yeux fermés.**

Théâtre Artéphile du 05 au 27 juillet, relâches les dimanches

(ceci n'est)
Pas une
critique

© DR

CECI N'EST PAS UNE CRITIQUE | 15 juillet 2019

Iphigénie à Splott

Splott… Mais qu'est-ce donc que Splott ? C'est moche comme nom. Pourtant c'est le nom d'un quartier à Cardiff au Pays de Galles. On s'imagine la vie à Splott. Puis on rencontre Iphigénie… Effie… Il n'y a pas de hasard.

La comédienne Morgane Peters nous prend aux tripes dès notre entrée dans la salle. Son regard, sa posture, ça bout. L'adresse est directe, la langue est crue et vraie. On s'imagine un texte anglais à la Irvine Welsh (l'auteur écossais de « Trainspotting »), quasi impossible à bien traduire. Blandine Pélissier et Kelly Rivière n'ont pas tenté d'adapter artificiellement l'argot gallois en français. Non, cette langue parait naturelle, simple mais tranchante. Et Morgane Peters, que j'avais découverte quand elle était à l'ERACM (école d'acteurs entre Cannes et Marseille) a su s'approprier ces mots. Elle créé un personnage qui marque, qui nous marque, de par sa franchise, son état brut.

Même si on peut ressentir cinq ou dix minutes en trop dans la pièce (peut-être est-ce notre cerveau qui s'est converti involontairement à la durée standard (1h) des spectacles du Off ?), Morgane Peters ne lâche jamais et nous non plus.

Théâtre Artéphile du 05 au 27 / Relâches les dimanches 07,14 et 21

(ceci n'est)
Pas une
critique

© Vanessa Filho

CECI N'EST PAS UNE CRITIQUE | 02 juillet 2019

LA PAIX DANS LE MONDE

« Cinq ans avaient passé. Puis dix, puis quinze. Le juge peut interdire au coupable d'approcher la victime pour une durée d'au plus cinq ans. Simon n'a pas revu Lucie. Il vit en Suisse, à quelques kilomètres de la maison de Charlie Chaplin. Il lit des livres, il fait du feu. Il ne voit pas le temps passer. Simon se prépare. Au jour où Simon et Lucie seront enfin réunis. Il doit être prêt. Tout doit être prêt. Le monde n'oubliera jamais ce jour. »

Diastème fait partie de ces auteurs, un peu comme Xavier Durringer, qui ont imprimé mon inconscient de leurs thèmes, de leur écriture.

Théâtre Artéphile du 05 au 27 / Relâches les dimanches 07,14 et 21

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

© DR

WEB THÉÂTRE | par Gilles Costaz | 09 juillet 2019
Critiques / Théâtre

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR DE PIERRE NOTTE
L'art d'être un grand auteur-acteur

En règle générale, les auteurs n'ont pas de discussions théoriques avec les spectateurs. Chacun son métier, et les vaches continueront d'être mal gardées. D'ailleurs, la réflexion théorique n'est plus à la mode. Pierre Notte casse un peu la baraque. D'ailleurs, il l'a toujours cassée. C'est un marlou du théâtre. Il a toujours un chapeau de travers sr la tête. Mauvais signe ! Et, dans son nouveau spectacle, L'Effort d'être spectateur, il porte parfois des gants de boxe. Bien entendu, tout est de l'humour, mais le vrai, celui qui n'est pas innocent et soutient une pensée qui tranche. Car la réflexion théorique, chez Notte, ne peut être qu'une partie de plaisir fondée sur le rire ensemble.
Tel un invité qui débarquerait chez vous et se mettrait à juger vos fauteuils et votre vaisselle, Notte explique aux gens présents qu'ils ne doivent pas se laisser aller au fil de la détente mais fournir un « effort ». Ils ont payé leur place mais ils ont des devoirs. Cette implication, l'orateur-clown à gants de boxe la détaille : il faut apporter son imagination, créer soi-même ce qui manque, et s'attendre à tout. Car « le théâtre n'est que catastrophe. On va au théâtre pour voir ne catastrophe. »

En réalité, alors qu'il traite aussi de la toux et du sommeil chez le spectateur, Notte se met lui même en cause. C'est l'auteur qu'il analyse dans le même mouvement, et tous les auteurs d'aujourd'hui auxquels il intime d'être toujours nouveau et follement vivant. La hauteur de ses réflexions le place, sur un mode plus allègre, à la même altitude que ses rares confrères en théorie, Py, Novarina, Cormann…
En racontant quelques pans de sa vie, il détaille ce combat difficile contre tout ce qui est poussiéreux et académique. Et combien on peut souffrir de la critique ! Notte fait aussi du hula hoop et chante (une chanson par lui composée). Auteur, boxeur, chanteur, farceur, acteur, hulahoopeur, en scène metteur, compositeur, penseur… Ca fait beaucoup : le bonheur !

L'Effort d'être spectateur de et avec Pierre Notte
Regard extérieur : Flore Lefebvre des Noëttes. Texte aux Soltaires intempestifs.

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

WEB THÉÂTRE | par Gilles Costaz | 09 juillet 2019
Critiques / Théâtre

LA PAIX DANS LE MONDE

© Vanessa Filho

Diastème, auteur, journaliste, metteur en scène et cinéaste (il a même réalisé un film sur le off), revient régulièrement à Avignon. Comme poète de la scène, il poursuit généralement une même histoire, celle de Simon et Lucie, dont les deux premiers épisodes étaient La Nuit du thermomètre et 107 ans et dont le nouveau chapitre, La Paix dans le monde, inédit, est créé cet été. C'est une fresque de l'amour fou qui passe par la folie. On retrouve là Simon qui vit dans une résidence sous surveillance. En raison d'actes violents, il a été séparé de Lucie, « avec interdiction d'approcher ». Isolé en Suisse, il ne songe qu'à Lucie. Il se blesse, se mutile, lit, fait du feu de cheminée. Il se pense guéri. La « pays dans le monde » va venir. Quinze ans ont passé, l'interdiction a pris fin. Il va pouvoir retrouver Lucie, avec qui il correspond, masqué, sur internet. Il la rencontre, en effet. Mais leur amour n'est-il pas impossible ?

C'est un moment comme on en vit peu au théâtre, posé sur le silence et la douleur. La mise en place du son, de la musique (faite par le merveilleux Cali) et des images est d'une science extrême, mais aucun élément n'est mis en relief pour obtenir un effet. Tout accompagne discrètement le monologue d'un homme qui vit dans un amour absolu et ne regarde le monde qu'à travers lui. Frédéric Andrau, d'abord et longtemps assis sur l'arête supérieure d'un parallélépipède de verre, joue son texte d'une voix douce. Sa diction pourrait sembler uniforme mais cette fausse monotonie prend sa vérité au plus profond de l'âme, là où les inflexions sont à peine sonores mais sensibles à toute personne qui sait traverser le miroir des conventions de l'expression. Andrau conte la passion folle de son personnage avec la tranquillité de celui qui aime, ne vit que pour une seule vérité et ignore le mal, même celui qui sort de lui dans des mouvements d'inconscience. Pour arriver à ce jeu étale et vibrant, l'acteur a dû gommer mille choses. Son interprétation feutrée et épurée a quelque chose de tout à fait unique, qu'on ne peut comparer, par exemple, au style de diction ralenti que Claude Régy demande à ses acteurs. Le jeu d'Andrau va chercher et trouve les replis les plus secrets et attentifs de notre cerveau. L'instant vécu avec Diastème et Andrau n'est pas sans tristesse ni désespoir. On reçoit le sentiment de l'espérance et celui de l'impossibilité de celle-ci. Diasthème, dans son chant sans éclat, dans une immobilité théâtrale électrisante, dit avec un grand art très personnel la grandeur de la passion et l'inévitable vacillement de la vie.

La Paix dans le monde de Diastème, mise en scène de Diastème, musique de Cali, images de Vanessa Filho, décor d'Alban Ho Van, lumières de Stéphane Baquet, costumes de Frédéric Cambier, assistanat de Mathieu Morelle, avec Frédéric Andrau (et la participation, à l'image, d'Emma de Caunes).

Festival d'Avignon off : Artéphile, 14 h 05, tél. : 04 90 03 01 90, jusqu'au 27 juillet. (Durée : 1 h 20)

L'INSENSÉ

L'INSENSÉ | Malte Schwind | 16 juillet 2019

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

Un N'importe Quoi Salutaire

La Clairière du Grand n'importe quoi se joue dans le Festival OFF d'Avignon 2019 au théâtre Artéphile à 16h35. Une épopée géo-politico-écologique qui délire notre monde et ouvre quelques brèches par le rire de cette réalité qu'est la nôtre, alors que l'on pourrait en pleurer. Cela donne de l'air ! Par Malte Schwind.

Au retour en force de l'ordre moral, lorsque le théâtre est à nouveau inféodé sinon à un message, du moins à une utilité sociale traitant les problèmes de notre société, où il est si souvent réduit à une exposition plate d'opinions et à la signification claire de chaque mot à une chose, où le monde se réduit à une simplicité manichéen et rassure ainsi la gauche bien-pensante, le n'importe quoi de Alain Béhar ne peut qu'être une clairière, un souffle, de l'air dans l'ennui actuel des plateaux de théâtre. Surtout quand à fur et à mesure notre rire sur ce délire écologique (car c'est drôle!) se frappe au fait que ce délire du n'importe quoi nous est pas si étranger, n'est pas si éloigné et qu'il nous est même plutôt familier. Les sens se renverse, les personnes errent, les directions s'intervertissent. Il pleut et quand le soleil arrive, le trou d'ozone brûle tout. Les papiers montent en flamme. Les bébés crèvent, sont cuites et pourrissent. Tout se rempli d'eau qui devient lait à cause des poudres de lait déshydraté abandonnés dans des paysages apocalyptiques. Des gens se collent à nous, maigre et suant, nous embrassent avec la langue. Des bombes explosent. Boum. Des mitraillettes. Tack. Il y a des rats géants. Des cadavres. Ça pu. Une journaliste capte les dernières images attendrissants et chante un nouveau tube qui s'appelle « Moi aussi ». Un artiste veut « provoquer » en foutant une meuf sur une bite énorme en glaçon qui fond au soleil…

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Comment ne pas alors penser à la « Barca Nostra » exposée à la Biennale de Venise et à tout ce réalisme néolibérale qui prétend « critiquer » cette société alors qu'il permet tout juste que le monde continue à tourner ainsi, car on donne l'impression de se soucier des catastrophes actuelles et à venir.

La terre tourne dans un sens, s'arrête et tourne dans l'autre autour de n'importe quoi. La solution aura lieu en 2147. Il suffit d'attendre un peu. Jusqu'ici on est bien en cage, mieux que dehors, merci Total, merci vraiment. On finit quand même de sortir, de s'évader, ce qui semble tout de même beaucoup plus simple qu'on croyait. On sacrifie toute sorte d'objets, on détruit, un enfant pleure parce que son papa éclate son téléphone ce qui le fait rire et une exode du monde entier se fait sur un bateau en papier au milieu de la Sahara vers l'imagination. Effacement du monde. Du code, du big data pleut du ciel et fait pousser des choses étranges. De nouveaux jeux se tissent entre nous, de nouvelles espaces et c'est remis à demain.

Alain Béhar, qui a collaboré ici, comme dans son précédent spectacle Les Vagabondes, avec Marie Vayssière, entre dans son délire avec une simplicité et une vitesse qui ne s'attardent pas aux mots car c'est de toute façon n'importe quoi. Il semble que rien ne compte vraiment, les cadavres sont sur la même échelle de valeur qu'un homme qui passe, de la pluie qui tombe. C'est un n'importe quoi postmoderne où tout repère est perdu, le haut et le bas, la droite et la gauche n'existent plus. Et le théâtre est alors libéré d'une injonction dramaturgique qui doit se vouloir intelligente. La terre tourne, les lumières tournent. Paf et « Paf » est projeté sur le mur. C'est n'importe quoi, mais ce n'est pas grave, ce n'est pas jugé. Tout se passe très bien au final. Et puis, quand même, des fois, exténué, au bout d'un désespoir ou simplement épuisé, à bout de souffle car fuyant les rats énormes ou suant de la chaleur des projos, Alain Béhar s'arrête et quelque chose d'un abandon, quelque chose d'en dessous de cette course effrayante contre l'absurdité s'adresse à nous, se manifeste et on se demande : Pourquoi personne ne s'arrête de courir, ce pourrait être si simple pourtant.

Mais même quand on aurait pu se noyer, l'eau ne va pas plus haut que la mâchoire, pour tout le monde, petit ou grand, personne ne se noie dans l'océan de lait qui a envahit tout.

La scénographie est simple. Trois panneaux peints en blanc jusqu'au milieu à peu près, en fait jusqu'à la hauteur du cou de Béhar, des cartons par terre, un scotch bleu qu'il scotche et coupe pour créer des espaces, n'importe quoi. Le théâtre ici n'est pas l'illusion du lieu de fiction, ni même sa représentation, mais quelque chose comme un plan d'immanence qui peut accueillir ce texte. Cela se regarde peut-être comme une reconstitution ou mieux la construction de ce délire éco-cosmique dans ce petit théâtre qui n'a peut-être pas plus de 2m20 de hauteur sous les plafonds. À un moment, Alain Béhar semble avoir un trou de texte. Il se gratte la tête, tire une grimace au spectateur et va lire ses papiers qui sont là sur le plateau. Il ne s'agit pas d'y croire, mais comme Alain Béhar fait l'expérience de ce monde fou, de ces mots, nous sommes avec lui, rions beaucoup, beaucoup et nous nous disons à la fin que peut-être c'est quand même par là, par le grand n'importe quoi et par un rire qu'il faut prendre ce monde de tarés, que son délire du grand n'importe quoi nous donne de la force pour s'attaquer au n'importe quoi de notre monde. Un n'importe quoi salutaire.

KOBINI | Juillet 2019

© DR

LA MAGIE LENTE (du 5 au 27 juillet à 19h20 au théâtre Artéphile / relâche les 7, 14 et 21 juillet)

Congrès des psychiatres de France. Pour alerter sur la gravité des erreurs de diagnostic en psychiatrie, le protagoniste va nous livrer le récit de Monsieur Louvier. En réservant notre place pour La Magie lente, on s'attendait à beaucoup mais certainement pas à autant. Chacun scotché à son siège, on ressort de la salle comme si le ciel nous était tombé sur la tête et il nous faudra quelques minutes pour nous remettre de nos émotions.
Dans le métro, M. Louvier entend des voix. Des voix d'hommes qui disent vouloir le sodomiser. «Forcément des hallucinations.» Son psychiatre le diagnostiquera donc schizophrène. Pendant dix ans, M. Louvier vivra avec cette certitude, jusqu'à ce qu'un médecin, plus clairvoyant, convoque ses souvenirs et pose un nouveau diagnostic. Au fil des séances, où le comédien s'improvise tour à tour narrateur, psychiatre et patient, on démêle, en même temps que le médecin, la pelote du traumatisme. Entre souvenirs, angoisses, peurs, cauchemars et confessions, Monsieur Louvier passe de schizophrène à bi-polaire puis homosexuel refoulé. Finalement, le couperet tombe : Monsieur Louvier fut un enfant victime d'inceste, violé à maintes reprises par son oncle pendant son enfance. Le mot «viol» n'est cependant prononcé qu'à la fin du spectacle, comme un mot libérateur. On comprend que La Magie lente est aussi un texte sur la résilience.

Et ce texte est porté par un comédien extrêmement talentueux dans un seul-en-scène éblouissant. Pas une parole, pas un silence, pas un mouvement n'est superflu dans son jeu d'une justesse absolue. Il passe d'un personnage à l'autre avec une agilité remarquable, simplement par un changement d'emplacement sur scène et un jeu d'éclairage, qu'il maîtrise grâce à des boîtiers qu'il actionne avec son pied. Une interprétation magistrale, une mise en scène incisive et millimétrée et une scénographie des plus sobres au service d'un texte d'une crudité extrême, qui ne nous épargne aucun mot, aucun détail, aucune vulgarité.

© Vanessa Filho

LIBRE THÉÂTRE
DU TEXTE À LA SCÈNE

LIBRE THÉÂTRE | 01 juillet 2019
Ruth Martinez

Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

LA PAIX DANS LE MONDE

Les histoires d'amour qui commencent mal peuvent-elles bien se terminer ? Qu'est devenu Simon 15 ans après que Lucie, son amour, son double, son âme sœur, s'est éloignée et qu'il a sombré peu à peu dans une folie autodestructrice ? Qu'est devenue Lucie de son côté, et quels sont à présent ses sentiments ? Simon nous raconte son parcours de reconstruction : comment apprivoiser un amour fou, comment maîtriser une passion dévorante et des pulsions mortifères pour renaître à soi et à l'autre ? Le spectateur est aussitôt happé par cette angoissante incertitude, et tremble pour Simon, redoutant à chaque instant l'ultime dérapage, provoqué par un trop plein d'émotions, qui mettrait fin à cette tragique histoire d'amour.

15 ans après la création de 107 ans, Frédéric Andrau incarne à nouveau Simon, le personnage phare de Diastème, et nous offre encore une performance poignante. Ce n'est plus l'adolescent fragile et entier. Il est aujourd'hui posé, calme et ouvert sur les autres, mais se considère toujours dangereux. Il cite Claudel : « J'ai franchi sur un pont de corail quelque chose qui ne permet pas le retour ».

La mise en scène de Diastème, avec un parti-pris graphique très esthétisant, réunit des collaborations artistiques de premier plan, permettant de donner corps à l'univers mental de Simon, tout en décuplant l'émotion : musique de Cali, photos et vidéos de Vanessa Filho (convoquant l'image envoutante d'Emma De Caunes), lumière de Stéphane Baquet, scénographie d'Alban Ho Van…

Le texte de Diastème est plein d'humanité et ouvre la porte à toutes les interprétations. Tout ceci est-il bien réel ou est-ce le travail intérieur de ce fou d'amour pour protéger l'être aimé, et se reconstruire afin de réinventer la possibilité d'une vie à deux ? Chacun trouvera là l'écho de ses propres interrogations, de ses angoisses, de ses fêlures, mais sortira néanmoins plein d'espoir de cette plongée dans l'enfer de la passion amoureuse lorsqu'elle dévore tout.
Un spectacle bouleversant.

Création au théâtre Artéphile / Avignon 2019
La Paix dans le Monde est la suite de 107 ans, que l'on peut voir aussi au théâtre Artéphile dans une mise en scène d'Adrienne Ollé, avec Simon Fraud ; mais la pièce La Paix dans le Monde peut se voir de manière indépendante.

LIBRE THÉÂTRE
DU TEXTE À LA SCÈNE

LIBRE THÉÂTRE | 30 juin 2019
Ruth Martinez

Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

107 ANS

Simon a aimé Lucie dès qu'elle lui a adressé la parole à l'école. Quatre ans après, Lucie s'éloigne, Lucie le quitte. Mais il ne s'agit pas d'une banale rupture adolescente. Simon nous raconte leur rencontre, les moments de bonheur, puis petit à petit la douleur de cet amour trop grand entre deux êtres si fragiles. Simon nous emporte dans ses errements, sa folie autodestructrice… On l'accompagne en se demandant à chaque instant jusqu'où il ira par amour.

Le texte de Diastème est fort, puissant, drôle aussi. Il mêle instantanés de vie et considérations ironiques sur notre société conformiste. Surtout, il nous fait partager le mal-être d'un adolescent entier et terriblement attachant. La plongée dans le passé de Simon est habilement mise en scène et scénographiée : de multiples abat-jours apparaissent peu à peu pour mettre en lumière ces différents souvenirs, mais aussi les personnages qui entourent Simon : Lucie, le père de Simon, les compagnons de l'hôpital psychiatrique… Le jeu nuancé de Simon Fraud et son visage presque enfantin donnent encore plus de force aux mots ciselés de Diastème, alternant malice et fragilité.

On quitte Simon bouleversés par cette terrible histoire d'amour. Avec l'envie de le retrouver très vite, 15 ans après, dans La paix dans le monde (mise en scène de Diastème, avec Frédéric Andrau au théâtre Artéphile à 14h05)

© Ernesto Timor

LIBRE THÉÂTRE
DU TEXTE À LA SCÈNE

LIBRE THÉÂTRE | 22 juin 2019
Jean-Pierre Martinez

Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

L'ARRESTATION

Il y a du Koltès dans l'écriture de Mario Batista. Dans la solitude des rues de nos villes lumières se joue l'affrontement entre le policier et son présumé « client ». Entre le même et l'autre. Le premier ayant besoin du deuxième pour exister et justifier de son pouvoir, et de ses abus de pouvoir. Le représentant de l'ordre ne trouve sa raison d'être que dans la possibilité du désordre. Jusqu'à voir dans chaque justiciable un fauteur de trouble potentiel. Tout innocent, surtout lorsqu'il a l'air d'un « étranger », est un coupable qui s'ignore. Mais dans cet éternel conflit entre le gendarme et le supposé voleur, flic et voyou sont finalement tous deux les jouets du système qui les manipule pour conforter son autoritarisme. Le seul pouvoir qui soit est celui de l'argent. Et ce pouvoir méprise tout autant le tortionnaire que la victime, qui ne servent l'un et l'autre qu'à permettre au système de perdurer. Bruno Pesenti et Tigran Mekhitarian incarnent à la perfection les protagonistes de cette tragique corrida à l'issue de laquelle le matador, déprimé, finira par quitter l'arène sans avoir mis à mort le taureau. La mise en scène épurée de Christophe Laluque nous fait entendre à merveille ce texte poétique très fort, mais non dénué d'humour.

Un spectacle à découvrir absolument au théâtre Artéphile.

LIBRE THÉÂTRE
DU TEXTE À LA SCÈNE

LIBRE THÉÂTRE | 18 juin 2019
Ruth Martinez Martinez

Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

MARX ET LA POUPÉE

Adaptation de l'ouvrage homonyme de Maryam Madjidi, récompensé par le prix Goncourt du premier roman, ce spectacle émouvant, mais aussi drôle parfois, nous raconte l'histoire de Maryam, fille d'un couple de militants marxistes ayant dû fuir l'Iran après la révolution islamiste. Par la magie du théâtre, nous revivons avec elle quelques moments-clés de la vie de Maryam, depuis le ventre de sa mère sautant par la fenêtre pour échapper à ses tortionnaires, jusqu'au retour de la jeune femme au pays, ses retrouvailles avec sa grand-mère à Téhéran et son coup de foudre pour un voyou au corps meurtri par une vie de rébellion. Ces instantanés d'une vie d'exil vous hanteront longtemps après le spectacle.

Trois femmes sur le plateau pour nous conter cette histoire. Trois modes d'expression – la voix, la langue des signes et la musique – pour exprimer les émotions et les sentiments, liés notamment à la lente et douloureuse gestation de la langue française dans les entrailles de l'exilée. Le parti pris métaphorique de cette mise en scène, sobre et esthétique, prend tout son sens au fil du récit. Langue de l'exil, langue maternelle, comment faire vivre ces deux voix en soi ? Et quand, à travers celle de la comédienne qui l'incarne, la voix de Maryam Madjidi résonne soudain dans la salle en persan, toutes les langues se mêlent, nous sommes Maryam et nous comprenons la belle langue persane, la langue de la poésie.

© Mathieu Morelle

L'INFO TOUT COURT | 09 juillet 2019
Mélina Hoffmann

La paix dans le monde : le récit intime d'un amour fou

La paix dans le monde est l'histoire d'un amour fou, ou plutôt d'un amoureux jugé fou qui s'apprête à revoir celle qu'il aime toujours mais qu'il a eu interdiction d'approcher pendant quinze ans.

Voilà une pièce qui nous pose un petit problème. A la fameuse question de fin de spectacle Alors, vous avez aimé ?' que l'on ne nous a heureusement pas posée cette fois, nous n'aurions pas su quoi répondre ! Oui, sans doute que nous l'avons aimée, parce que si ça n'avait pas été le cas nous aurions su le dire sans hésitation. Mais pas franchement non plus, car nous n'irions pas jusqu'à la conseiller à tout le monde… Alors, pour La paix dans le monde, nous allons rester là, dans cet entre deux, dans ce flou artistique qui nous oblige à réfléchir encore à cette pièce et à son impact évident.

Le récit d'un amour hors-norme

La paix dans le monde est le dernier volet d'une trilogie théâtrale dont chacun peut être vu indépendamment. Nous n'avons d'ailleurs pas eu l'occasion de voir les précédents. Tous racontent l'histoire de Simon et Lucie. Simon est un être à part. Sa singularité se ressent immédiatement, en même temps que sa sensibilité. Le récit qu'il nous livre est intime, puissant ; c'est celui d'une passion dévorante, qui enferme, isole. Une situation que la scénographie assez froide et dépouillée traduit parfaitement. C'est un personnage qui suscite l'intérêt, l'interrogation, l'empathie. Il a aimé une femme, mais mal, et en a payé le prix pendant quinze ans. Mais à présent que l'interdiction de la voir est levée, et à présent qu'il se sent prêt, il n'est obsédé que par une chose : la retrouver.

[...] Suite de m'article

[...] Suite de m'article

Une présence pleine d'élégance

Lucie – jouée par par Emma de Caunes – est elle aussi présente, mais d'une autre manière. En effet, un monologue filmé et des photos projetées permettent de la faire exister dans cet espace. Elle apparaît belle, envoûtante. Les photos de Vanessa Filho sont sublimes, elles illuminent l'espace. Ce choix artistique apporte une profondeur supplémentaire au spectacle. Ce personnage de Lucie, presque mystifié, semble planer tout au long de la pièce, ce qui nous aide à mieux comprendre la passion que Simon lui voue. Et on s'attache à elle, à lui, à eux. Il y a de la destruction dans leur histoire, quelque chose de probablement un peu malsain dans le lien qui les unit, et on hésite à espérer que Lucie ressentira la même chose au moment de leurs retrouvailles. Mais à les regarder l'un l'autre, blottis dans cette tendresse, il semble que rien d'autre ne pourrait avoir davantage de sens. Que cette histoire est de celles qui échappent à tout, à commencer par la raison.

Une interprétation infiniment délicate

La paix dans le monde n'est pas la pièce la plus facile à pénétrer. Son rythme est lent, les rebondissements peu nombreux, le texte bavard, et même sa mise en scène n'a pas de quoi distraire. Pourtant, et malgré quelques longueurs dans la dernière partie, la délicatesse de l'interprétation de Frédéric Andrau nous empêche de décrocher. Car le comédien est captivant, littéralement habité par son personnage. Il ne parle pas fort, laisse entrevoir la fragilité de Simon à travers la manière dont il nous raconte son amour maladif pour Lucie, la conscience des démons qui l'habitent et qu'il tente de dompter, sa volonté de ne pas lui faire de mal. Bon, à bien y réfléchir, la réponse est oui. Oui, on aimé cette pièce. On a aimé Simon et Lucie. Et surtout, on a aimé regarder ce comédien merveilleux nous permettre de toucher du doigt l'âme de son personnage.

© DR

L'INFO TOUT COURT | 19 juillet 2019
Mélina Hoffmann

107 ANS : QUAND L'AMOUR SE FAIT TROP FOU

107 ans est un monologue qui raconte avec beaucoup de sensibilité l'histoire d'un adolescent amoureux fou d'une jeune fille qui lui échappe…
Simon est un adolescent torturé. Torturé d'amour, de manque, de solitude. De l'absence de Lucie qui l'a quitté pour un autre. 107 ans, c'est l'histoire de ce qui pourrait n'avoir l'air que d'une rupture adolescente parmi d'autres, mais qui se révèle être bien plus que ça. Nous pénétrons dans l'esprit sensible et torturé de Simon, et le suivons dans sa folie destructrice.

Le premier volet d'un tryptique

C'est quelques minutes à peine avant le début de la représentation que nous nous sommes rendu compte que l'histoire abordée dans cette pièce, nous la connaissions ! Et pour cause, c'est Simon et Lucie, découverts dans La paix dans le monde deux jours à peine que nous allions retrouver, mais 15 ans plus tôt ! Quel heureux « hasard »… Bon, c'est donc à l'envers que nous avons embarqué dans cette histoire en trois volets d'un amour fou. Mais rien de bien gênant au final. Car on ne peut pas dire qu'il se passe beaucoup de choses dans chacun d'eux, c'est simplement que le texte est bavard. Mais nous, quand les mots sont jolis, on ne s'ennuie jamais.

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Un récit bouleversant

Nous avons aimé ce long monologue duquel se dégage une grande sensibilité. Dans 107 ans, Simon est un adolescent fragile, incarné avec beaucoup de nuances par Simon Fraud. Simon (le personnage !) nous fait voyager à travers ses souvenirs de jeune garçon, à travers ce malaise grandissant, cette souffrance dont il ravive parfois les braises. Il a trahi Lucie, son « âme sœur », et la distance que celle-ci impose entre eux lui est insupportable, tout comme ce nouveau garçon dans sa vie. Jusqu'à l'amener à commettre un geste désespéré qui va complètement changer le cours de sa vie, mais en aucun cas son amour pour Lucie. Le texte est beau, limpide, trempé dans les émotions multiples de Simon, imprégné de son profond mal-être, parfois teinté de colère.

Puissant et délicat à la fois

La mise en scène est sobre, sombre, elle ressemble à un chuchotement, même si parfois un cri s'élève. Celui du cœur à l'agonie. Des ampoules suspendues se dévoilent peu à peu pour venir éclairer les souvenirs de Simon et créer une atmosphère intimiste. Et si l'interprétation de Frédéric Andrau dans La paix dans le monde était tout aussi brillante, Simon Fraud incarne ici les émotions avec moins de retenue, ce qui donne du relief à la pièce. Mais on peut aussi imaginer qu'après 15 années d'hôpital psychiatrique, Simon a évolué et appris à contenir tout ce qui auparavant débordait. En tous cas, ces deux jolies pièces se complètent très bien et offrent une progression intéressante dans l'évolution de ce personnage troublant.

L'INFO TOUT COURT | MÉLINA HOFFMANN | 26 juillet 2019

AVIGNON 2019 – AMI-AMI : UNE DEMANDE D'AMITIÉ QUE VOUS HÉSITEREZ À ACCEPTER ! MÉLINA HOFFMANN BY

Ami-ami est le nouveau solo clownesque d'Hélène Ventoura qui interroge ce besoin qui nous pousse à aller vers les autres.

Nous attendions impatiemment son retour depuis 'Tout un monde', qui nous avait séduits lors d'une précédente édition du Festival Off. Dans Ami-ami, Hélène Ventoura nous parle d'amitié, de solitude, avec l'extravagance et la sensibilité qui sont les siennes. Et bien évidemment, elle nous fait rire, et nous touche en plein cœur.

Un drôle de clown !

Nous avons une vraie affinité avec les spectacles de clown sans nez rouge et sans parole, comme Rien à dire, qui nous a émerveillés cette année. Mais nous aimons aussi beaucoup quand ils parlent d'une manière naïve, en bafouillant un peu, le visage bariolé et un minuscule chapeau pointu collé sur la tête ! Nous aimons surtout beaucoup Hélène Ventoura, c'est vrai. Mais attention, ce clown-là n'est clairement pas pour les enfants. Il y a quelques années, elle nous racontait sa version déjantée de l'histoire de Cendrillon. Aujourd'hui, son projet est de devenir notre amie ! Et elle est bien décidée à nous prouver qu'elle est parfaite pour le « rôle » !

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Un personnage touchant

« Y'en a qui ont déjà eu des amis ? » C'est par cette première réplique que la comédienne s'adresse à nous, et cela donne immédiatement le ton du spectacle ! Les premiers rires résonnent, teintés de tendresse, car c'est ce qu'inspire ce personnage loufoque et imprévisible, qui ne sourit jamais, avec sa dégaine de clown triste. Ainsi, à travers des histoires rocambolesques et une foule de péripéties dont elle a le secret, Hélène Ventoura questionne l'amitié tout en créant avec nous un rapport aussi particulier qu'inattendu.

Avignon-2019-Ami-ami

1h pour nous convaincre de faire ami-ami !
Le public est un élément à part entière du spectacle car – elle en est certaine – si nous sommes là et que nous l'écoutons avec autant d'attention sans rien dire, c'est que nous voulons devenir ses ami(e)s ! Alors, tout au long de ce monologue rythmé et un peu fou, c'est avec cette conviction qu'elle nous interpelle, nous regarde avec suspicion, nous reproche de ne pas être plus expressif et d'être seule à alimenter la conversation ! Elle pique même, parfois, de petites colère hilarantes ! « On a un grand espace bien éclairé, vous êtes tous allés vous foutre dans le noir collés les uns aux autres. » Elle réinvente ainsi avec humour et originalité notre statut de spectateur.

Un univers totalement décalé

Hélène Ventura a un monde bien à elle qui ne réclame aucun décor ni accessoire. Son grain de folie et son humour noir remplissent tout l'espace ! Et à mesure qu'elle nous raconte ses histoires aussi bizarres qu'extravagantes, on comprend un peu mieux sa solitude. Car le personnage nous livre de manière tout à fait banale des anecdotes qui révèlent un tempérament plutôt inadapté aux relations sociales voir un peu psychopathe sur les bords ! Comme lorsqu'elle nous raconte que « son chien aime tellement les doigts qu'il pourrait gaspiller trois personnes juste pour manger leurs doigts ! Alors, pas sûr que la relation ami-ami espérée soit au rendez-vous, mais c'est une rencontre que vous ne serez pas prêt d'oublier !

Ami-ami, avec Hélène Ventoura, écrite et mise en scène par Hélène Ventoura, se joue au théâtre Artéphile, à Avignon, du 05 au 27 juillet à 17h15. Relâche les 7, 14, 21.

© DR

M LA SCÈNE | 27 juillet 2019
Critique M La Scène : L M Beaucoup

IPHIGÉNIE À SPLOTT

Iphigénie à Splott mise en scène par Blandine Pélissier à L'Artéphile restitue les accents profondément humains de l'écriture de Gary Owen. Comment une jeune galloise, immature et paumée, dans un quartier à la dérive de Cardiff va-t-elle être amenée à se sacrifier en toute conscience pour le bien de la communauté ? Où il est question d'alcool, d'amour, d'énergie et de transcendance.

D'UNE IPHIGÉNIE À L'AUTRE

Figure mythique de la littérature et des arts, Iphigénie est associée depuis l'Antiquité à l'idée de sacrifice. Les Grecs, aux portes de Troie, victimes de vents contraires, exigeaient qu'Agamemnon mène sa fille à l'autel pour apaiser les dieux. A Splott, un quartier du sud de Cardiff, frappé par le chômage et la misère, Efflie a subi un terrible préjudice. Mais, cette Iphigénie moderne, refuse de rester prisonnière d'un destin écrit par d'autres. C'est avec une lucidité assassine qu'elle immole l'indemnisation qu'elle est en droit de recevoir pour le bien de la communauté.

Sous l'écriture de Gary Owens (manuscrit traduit en français par Blandine Pélissier et Kelly Rivière -dont M La Scène avait adoré An Irish Story-), Efflie décide ne n'être plus victime. La jeune fille combative, bravache et insolente choisit en toute conscience de s'oublier. D'oublier la violence qui lui a été faite, qui l'a meurtrie au plus profond de sa chair et de son âme. D'oublier sa vengeance, pour que les autres, les plus démunis, ses compagnons de misère, ne soient pas encore plus coupés des aides sociales.

Pour incarner Effie, Blandine Pélissier a fait appel à Morgane Peters. Seule en scène, la jeune comédienne donne corps à la langue âpre et féroce du personnage. Sur un plateau volontairement minimaliste, l'accent est mis sur l'énergie, la force lumineuse de cette « laissée-sur-le-carreau », qui empoigne son destin pour le transcender.

Artéphile du 05 au 27 - Relâche les 07, 14 et 21

© DR

M LA SCÈNE | 27 juillet 2019
Critique M La Scène : L M Énormément

LA MAGIE LENTE

Formidablement interprétée par Benoit Giros, La Magie lente, à L'Artéphile, bouleverse. L'acteur, seul en scène, fait émerger une vérité longtemps enfouie, celle d'un enfant abusé et d'une vie passée à se mentir. La mise en scène de Pierre Notte cisèle l'espace et orchestre la dramaturgie du texte de Denis Lachaud vers la lumière.

GUÉRIR PAR LA PAROLE

Résilience. Depuis les travaux et les ouvrages du pédopsychiatre Boris Cyrulnik, le mot est entré dans le langage courant au point d'être quelquefois galvaudé. Dans La Magie lente, le texte de Denis Lachaud (Editions Actes Sud), celui-ci prend tout son sens. Un homme suit une cure psychanalytique. Pendant dix ans, il est diagnostiqué schizophrène. À la faveur d'un changement de thérapeute, l'erreur du diagnostic est révélée. Il faut chercher ailleurs. Les cauchemars, les dégoûts, les terreurs. L'homme met alors à jour une trace traumatique insoupçonnée de son enfance et entreprend une éprouvante bataille pour ramener de la vie en lui. Jusqu'à l'absolue acceptation de nommer l'horreur. Jusqu'à l'absolue horreur d'entendre et de comprendre le sens du mot prononcé.

Pierre Notte monte le texte à l'Artéphile. La mise en scène radicale et précise éclaire chaque pas de ce difficile chemin de libération. La tension est constamment maintenue. Le metteur en scène opte pour un dispositif qui place le personnage aux commandes de l'avancée du dévoilement. C'est l'acteur, seul en scène, face au noir du plateau, qui « fait la lumière » pour reprendre l'expression de Benoit Giros. En appuyant du pied sur des boîtiers, il maîtrise les projecteurs comme le patient qui décide d'éclairer ses zones d'ombre.

Benoit Giros, formidable d'intensité, pendant une heure dix, incarne le narrateur, le psychiatre et le patient. Sans effet ostentatoire, sans posture artificielle, d'un changement de ton, pas même de voix, il fait entendre celui qui aide et celui qui se bat contre lui-même. Les peurs, le désarroi, la colère, la fragile vulnérabilité, le champ de ruines à affronter, chaque intonation du comédien les fait vivre. Le spectateur sort aux bords des larmes.

Artéphile du 05 au 27 - Relâche les 07, 14 et 21

© DR

M LA SCÈNE | 27 juillet 2019
Critique M La Scène : L M bien
Marx et la poupée

MARX ET LA POUPÉE, FORMIDABLE TEXTE DE MARYAM MADJIDI (EDITIONS NOUVEL ATTILA) se vit décerner le Prix Goncourt du Premier Roman en 2017. A L'Artéphile, son adaptation théâtrale, portée par trois interprètes féminines, entremêle voix, langue des signes et musique live pour en restituer l'émotion.

UNE PAROLE PERDUE ET RETROUVÉE

Raconter les débuts de la révolution iranienne depuis le ventre de sa mère, le point de vue littéraire était déjà original.« Ma mère porte la vie, mais la Mort danse autour d'elle en ricanant, le dos courbé… ». Sur scène, au centre du plateau, la parole est donnée à celle qui ne dit mot. Dans la lumière, Aude Jarry, émouvante interprète, signe dans l'espace les phrases inaugurales tandis qu'Elsa Rozenknop, au micro les prononce. La langue des signes devient une danse, une projection des mots par le silence. Le corps vit, palpite et décrit théâtralement la peur et l'horreur des premières heures de la révolution iranienne.

D'Iran, la famille de Maryam Madjid, très engagée contre le régime « des barbus », dut s'exiler. La France fut sa terre d'accueil. Autre patrie. Autre langue. Tiraillée entre les deux cultures, l'autrice raconte ce dialogue parfois difficile entre le français et le farsi, entre la langue seconde pratiquée et la langue première, oubliée et rêvée. Sur scène, ce dialogue s'enrichit des trois voix qui le portent. Langue des signes, récit au micro et pour les accompagner, les ponctuer, les nourrir, la composition musicale de Clotilde Lebrun à la guitare et au chant. La mise en scène de Raphaël France-Kullmann tout en sobriété souligne ce travail choral.

Artéphile du 05 au 27 - Relâche les 07, 14 et 21

Classiquenprovence

© DR

CLASSIQUE EN PROVENCE | juillet 2019

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI

Quelle performance ! De et avec Alain Behar. Un seul-en-scène qui vous laisse groggy. Sous l'apparence d'un récit construit, voilà tout notre monde qui se déverse sur nous, pendant une heure, à marche forcée et à débit soutenu. Histoire et géographie s'entrechoquent, se télescopent, construisant un bateau en papier, arche de Noé dérisoire pour sauver ce qui peut être sauvé. Car au fur et à mesure que le monde se décrit, il ne peut qu'exploser. Voire imploser, comme miné de l'intérieur, tout en se montrant dans sa criante et juste évidence. Mais le rythme, rapidissime, ne permet pas d'en goûter pleinement toute la savoureuse pertinence. (G.ad. Photos G.ad.)

Théâtre Artéphile du 05 au 27 juillet / Relâche les dimanches 07, 14 et 21.

© Tiffany Duprés

THÉÂTRORAMA | Ange Lise | 19 juillet

DES LUSTRES, LA MÉMOIRE SE DANSE

Quand le corps se souvient, la danse devient sensations pour retranscrire l'émotion en mouvements… Marjory Duprès, de la compagnie Jours Dansants offre avec Des lustres un spectacle qui mérite le détour sur le plateau du théâtre Artéphile. Une nouvelle écriture chorégraphique qui, loin d'une performance spectaculaire, ouvre les portes d'une intimité dansée qu'elle partage avec le public…

Une madeleine de Proust
Le corps en support souverain qui imprime la marque du temps, de l'espace et de la mémoire. Il suffit d'une caresse, d'une lumière, d'un son, d'une odeur pour faire revivre un souvenir oublié et le faire resurgir des méandres de sa mémoire. Ici, le corps prend le temps de savourer la sensation, de matérialiser le souvenir dans un mouvement minimaliste qui marque l'intensité.

Seule en scène, Marjory Duprès parvient à élargir l'espace jusqu'au vertige grâce aux correspondances entre les images diffusées sur scène, la musique et une chorégraphie aux gestes parfois imperceptibles et parfaitement millimétrés. Les mouvements condensés semblent alors se diffuser pour mieux imprégner le spectateur qui contemple les poses comme des instantanés photographiques. La mémoire devient collective, l'émotion est à fleur de peau. Des lustres touche par son esthétique atypique qui apporte une vision renouvelée du corps dansant.

Des lustres
Chorégraphie, interprétation, dramaturgie et texte : Marjory Duprès
Images documentaires : Tiffany Duprès
Musique et sound-design : Guillaume Léglise
Voix off : Marik Renner
Lumières : Manuel Desfeux
Crédit photos: Tiffany Duprès

Jusqu'au 27 juillet au théâtre Artéphile à 13h

© DR

THÉÂTRORAMA | Ange Lise | 13 juillet

LA MAGIE LENTE
Zoom sur Denis Lachaud et Benoit Giros

La Magie lente de Denis Lachaud Une parole nue, brute et sobre, d'un homme seul en scène, cerné d'un clair-obscur qui brouille les frontières. Sans transition, offrant ses personnages par de subtils décalages d'intention et de sens, Benoit Giros met en voix et en corps les mots de Denis Lachaud, dans une mise en scène au cordeau de Pierre Notte. Retour sur cette Magie lente…

D'entrée de jeu, le public de ce spectacle est placé dans une position particulière… Denis Lachaud : Je ne voulais pas que le spectateur entende ce texte d'un endroit où il se sente complètement « voyeur ». Il m'a semblé que démarrer comme ça, dans un colloque de psychiatrie, avec un psychiatre qui s'adresse à une assemblée de psychiatres, donc mettre le spectateur dans cette position-là, le préservait d'un certain malaise, tout à fait possible, parce que c'est quand même assez lourd, ce que révèle cette cure psychanalytique.

Benoit Giros : Quand j'ai lu le texte de Denis Lachaud, j'ai été impressionné par ce dispositif. C'est un cadre vraiment complet. Dramaturgiquement, c'est implacable. Le thème, la psychanalyse, les violences faites aux enfants, l'acceptation de soi-même aussi, ça crée une multitude de couches, qui fait qu'on est pris dans un faisceau dans réflexions, et dans le parcours d'un homme, qui cherche à donner un sens à sa vie, un sens à la vie.

Un homme seul en scène qui d'ailleurs gère lui-même le son et la lumière…
Benoit Giros : Dans le texte, il est écrit « Ce texte est fait pour un acteur seul ». Pierre Notte, le metteur en scène, s'est dit « S'il est seul, il est seul, il n'y a pas de régisseur qui l'aide, donc il fait tout lui-même ». Par ailleurs, je pense que le spectateur, sans qu'il s'en rende compte, est captif du texte, et du dispositif. Je dis que le spectateur est captif, parce qu'il est dans la dramaturgie, il est le psychanalyste qui assiste à la psychanalyse. Mais théâtralement, il est aussi spectateur d'un homme seul. Donc il est « spectateur-psychanalyste », il assiste aussi à comment un homme seul se débrouille au plateau pour faire avancer son spectacle, et pour dire les choses. Donc, il a une position à la fois d'écouteur privilégié, et de prisonnier. De prisonnier privilégié, à tous points de vue.

[...] Suite de l'entretien

[...] Suite de l'entretien

Prenant part à l'histoire d'un homme, qui justement, se libère…
Benoit Giros : Je pense que dans l'écriture, et dans le spectacle, le thème central c'est la parole. Une fois qu'on arrive à dire les choses, tout est possible. Après, ça peut-être une histoire des violences sur les enfants, de violence tout court, d'acceptation de soi, de sa sexualité, de ce qu'on est… Dans l'écriture de Denis, il y a toujours ce rapport à la parole, et comment en disant les choses, on se libère et on avance. Je pense que le point de vue central de la pièce, c'est « comment dire ».

Quel rapport voyez-vous entre le théâtre et la psychanalyse ?
Denis Lachaud : J'y vois un rapport très intime, dans la mesure où les deux reposent sur la parole. La psychanalyse repose exclusivement sur la parole. Elle compte sur le fait que la parole va permettre à quelqu'un de se libérer de ce qui l'empêche de vivre, ou en tout cas l'aider à « porter » ce qu'il doit porter, et l'aider aussi à poser certaines valises qui ne sont pas les siennes, à les rendre à leurs propriétaires.

Benoit Giros : Les outils de psychanalyse sont utiles aussi dans le travail de répétition, pour mieux comprendre un personnage, un texte. Quand on est acteur, le but c'est d'être « transparent », on exprime le texte. Qu'on ne soit pas un frein pour le texte, mais un vecteur. Donc, il faut disparaître. La psychanalyse, pour un acteur, ça sert à devenir fluide, à laisser sortir le texte tel qu'il est entré dans la tête, le ressortir par la bouche sans obstacle, sans aspérité.

Denis Lachaud : Le théâtre, le temps de la représentation, c'est aussi un temps qui repose sur la parole, et qui peut dans certains cas, modifier le spectateur. En passant à la fois par la parole, l'incarnation, le talent des acteurs, la mise en scène, le théâtre peut créer quelque chose de mémorable qui change la vie.

Est-ce que ça rejoint la notion de catharsis ?
Denis Lachaud : Cela dépend des spectacles. Pour celui-là, ça peut l'être pour certains spectateurs, qui sont plus concernés directement, peut-être, par ce que ça raconte.
Pour d'autres, ce serait de l'ordre d'un plaidoyer sur le pouvoir de la parole.

Benoit Giros : C'est une tragédie, en fait. On fait du théâtre, on parle de choses violentes, et douloureuses et atroces, pour que ça ne se reproduise pas. C'est cathartique. C'est le but. Après, est-ce qu'on y arrive ou pas, c'est autre chose.

Comment avez-vous collaboré avec Pierre Notte, le metteur en scène du spectacle ?
Denis Lachaud : Pierre Notte, je l'ai connu il y a vingt ans, quand mon premier roman est sorti. Il était à l'époque journaliste, moi j'étais comédien. Il avait écrit un papier, une critique, du bouquin, et il était venu m'interviewer. Toutes les années qui ont suivi, tant qu'il a été journaliste, il a toujours écrit des papiers très sensibles et intelligents. C'est quelqu'un qui connaît très bien mon écriture, ça m'a paru évident qu'il ferait un travail juste, et fort, avec ce texte. Je trouve que la mise en scène est magnifique. Benoit parvient à tenir un équilibre constant entre l'émotion, le rythme, la forme du texte, la découverte du processus que suit le patient, et c'est remarquable.

Qu'est-ce qui différencie une écriture de roman, d'une écriture de théâtre ?
Denis Lachaud : C'est toujours de l'écriture, mais je trouve que ce sont des efforts opposés. L'écriture d'une pièce de théâtre consiste à trouver sa liberté au sein d'une contrainte, qui préexiste, alors que le roman, c'est l'inverse. On a liberté totale, il faut créer son cadre. Il faut vraiment tout décider : est-ce qu'on va aller à l'intérieur de la tête des personnages, est-ce qu'on va juste décrire ce qu'ils font, est-ce qu'on va les faire parler, ou pas…
Au théâtre, on a à faire à ce que vont dire les comédiens, on se plie à cette contrainte, et on explore toutes les possibilités que cet outils-là permet.

Quel a été le point de départ de l'écriture de La Magie lente ?
Denis Lachaud : Au départ, j'ai travaillé sur la schizophrénie, pour une autre pièce que j'ai écrite, qui s'appelle Mon mal en patience. Dans cette pièce, il y avait une scène sur l'erreur de diagnostic. Lorsque j'ai monté ce texte quelques années plus tard avec des lycéens, en option théâtre à Orléans, j'ai enlevé cette scène, parce que je trouvais la pièce trop longue et la scène trop compliquée. J'ai alors décidé d'écrire une pièce à part entière, à partir de cette scène sur l'erreur de diagnostic.

Crédit photos: DR
Festival d'Avignon, jusqu'au 28 juillet à 19h20 au théâtre Artéphile

© DR

Frédéric Perez | 12 juillet

Gilles Granouillet, auteur et metteur en scène du spectacle, nous propose un voyage singulier, au pays du loufoque et de l'étrange. Les rebondissements renouvellent sans cesse le récit. Nous pensions comprendre assez vite qui est ce Frédéric Camard et puis non, il y a cet aspect qui s'ajoute et celui-là qui est donc à enlever. Et puis d'autres encore et encore. Jusqu'à ce que les personnages nous perdent dans un labyrinthe où nous finissons par nous laisser surprendre.

Après les abords loufoques et étranges, une sorte de folie onirique apparaît et semble livrer combat au vraisemblable. Une poétique folle s'installe. C'est captivant, totalement surprenant.

Mais qui est Frédéric Camard ? Quelles sont donc les transformations à l'œuvre ?

Nous passons d'un réalisme marqué à une forme aboutie et délicieusement drôle et touchante, nous contant l'histoire sensible de deux personnages qui s'affrontent, se défient puis s'allient. L'histoire de Frédéric Camard se dessine peu à peu, ses contours se montrant progressivement plus nets.

Un récit d'une grande sensibilité aux couleurs étonnantes. Une dramaturgie habile qui monte en puissance sur la durée. Une histoire étrangement surprenante.

Xavier Béja et François Font jouent avec finesse les changements et les confusions de leurs personnages. Une sorte de délicatesse se dégage de leurs jeux qui évoluent et charrient des sensations multiples au rythme des rebondissements. C'est très bien fait.

Une pièce étonnante. Un objet théâtral qui s'identifie peu à peu. Une interprétation soignée. Très agréable surprise que ce spectacle. Je le recommande.

De et mise en scène de Gilles Granouillet. Musique de Sébastien Quencez. Scénographie de Analyvia Lagarde. Chorégraphie de Pauline Laidet. Régie de Jérôme Aubert.

Avec Xavier Béja et François Font.
Théâtre Artéphile

© DR

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR - Pierre NOTTE

Frédéric Perez | 12 juillet

Un superbe moment d'apprentissage par le plaisir sur la place et le rôle de spectateur dans l'univers théâtral.

Comme l'indique Pierre Notte dès l'accueil du public qu'il effectue lui-même, il s'agit d'une conférence. Mais certainement pas dans les étais académiques ordinaires de cet exercice. Il n'a pas oublié qu'il est un artiste le bougre. Nous non plus ne l'avons pas oublié.

Les réflexions exposées sont entourées voire enveloppées d'exemples, de scènes jouées ou de musiques. Pierre Notte occupe l'espace du plateau en le décrivant ou pour expliquer l'un ou l'autre aspect de la théâtralité. Il utilise des accessoires pour préciser ses propos.

Sa « prestation » est vivante et captivante.

Comme à chaque représentation théâtrale ou présentation théorique, chaque participant prend et comprend ce qui le surprend, ce qu'il attend aussi. Voici les éléments qui me sont apparus majeurs, qui m'ont impressionné.

Pourquoi le spectateur vient-il au théâtre, comment s'y comporte-t-il ?

Les attentes et les motivations comme les pratiques et les usages du spectateur sont passées au crible et souvent mises en perspective historique ou en regard contextuel.

« Le spectateur attend l'inattendu qu'il ignore »

[...] Suite de l'article

[...] Suite de l'article

Comme à chaque représentation théâtrale ou présentation théorique, chaque participant prend et comprend ce qui le surprend, ce qu'il attend aussi. Voici les éléments qui me sont apparus majeurs, qui m'ont impressionné.

Pourquoi le spectateur vient-il au théâtre, comment s'y comporte-t-il ?

Les attentes et les motivations comme les pratiques et les usages du spectateur sont passées au crible et souvent mises en perspective historique ou en regard contextuel.

« Le spectateur attend l'inattendu qu'il ignore »

Il y a dans sa quête de sens comme une prescription d'un désir à assouvir, d'un dialogue avec le manque, d'un rapport au réel transposé voire transcendé. Une attente d'être surpris au plus loin de son échelle de tolérance face aux extrêmes, face au danger. Que défie chez le spectateur, par exemple, la nudité d'un personnage au théâtre ?

Les rituels des applaudissements et des saluts, l'assise inconfortable qui fait de sa présence au théâtre un « travail », la dimension collective du moment, la notion de fête collective. Autant de conditions qui caractérisent les pratiques sociales au théâtre, issues pour certaines de la tradition, nourrissant le sentiment d'appartenance, donnant au spectateur son importance dans le jeu du système d'acteurs sociaux rassemblés.

Et le succès d'un spectacle, de quelles résultantes relève-t-il ?
In fine, je retiens avec force que « Le spectacle vivant est vital pour se sentir vivant. »

Un spectacle-conférence, une performance-conférence, une conférence spectaculaire, quelle est donc cette rencontre passionnante ? Quelle qu'elle soit, je la conseille vivement. Un grand moment.

Au théâtre Artéphile 13h25 du 05 au 27, relâche les dimanches

SPECTATIF

Frédéric Perez | 27 juin

Enfin calée, voici ma sélection pour le prochain festival d'Avignon. Je partage humblement et je recommande assurément !... Pour donner des idées peut-être, consolider des choix aussi ou vaincre des hésitations pourquoi pas !

AFTER THE END à La Manufacture à 13h40
AH SI J'ÉTAIS RICHE ! (ou Menahem Mendl le rêveur) au théâtre des 3 Soleils
ARCHITECTURE à la Cour d'Honneur du Palais des Papes à 21h30
ARTAUD-PASSION au théâtre du Roi René à 12h30
AVA, LA DAME EN VERTE au théâtre du Chêne Noir à 15h00
BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN au théâtre du Roi René à 20h25
BYE-BYE TRISTESSE au théâtre de La Luna à 14h40
COMMENT ÇA VA ? au théâtre de La Luna à 16h10
DÉBRIS au théâtre de la Caserne des Pompiers à 17h00
DEUX RIEN au théâtre des Lucioles à 15h10
ESCALE au théâtre des Corps Saints à 19h00
GABY, MON AMOUR au théâtre du Rempart à 20h30
GEORGE ET SARAH au théâtre des Corps Saints à 20h20
INOUBLIABLE SARAH BERNHARDT au théâtre du Balcon à 15h45
JACOB, JACOB au PETIT LOUVRE (TEMPLIERS) à 10h45
LA DERNIÈRE BANDE au théâtre des Halles à 21h30
LA FAMILLE ORTIZ au théâtre Actuel à 17h15
LA JOURNÉE DE LA JUPE au théâtre du Balcon à 12h10
LA VIE PARISIENNE au théâtre Notre-Dame à 14h10
L'AMANT au théâtre du Girasole à 16h25
L'AMOUR VAINQUEUR au Gymnase du Lycée Mistral à 15h00 ou 20h00
L'ARRESTATION au théâtre Artéphile à 20h15
LE CHOIX DE GABRIELLE à l'Espace Roseau Teinturiers à 11h30
LE CORBEAU BLANC au théâtre de La Luna à 14h05
LE RESTE VOUS LE CONNAISSEZ PAR LE CINEMA au Gymnase du lycée Aubanel à 18h00
LE TRANSFORMISTE au théâtre Artéphile à 16h00
L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR au théâtre Artéphile à 13h25
LES MANGEURS DE LAPIN/OPUS 2 au Collège de La Salle à 17h45
LEWIS VERSUS ALICE à La FabricA à 18h00
LOUISE AU PARAPLUIE au théâtre des Gémeaux à 22h20
MARIE DES POULES, GOUVERNANTE CHEZ GEORGE SAND au théâtre Buffon à 18h00
MAUX D'AMOUR au théâtre de La Luna à 18h00
NOS ANNÉES PARALLÈLES au théâtre Buffon à 16h20
OFFENBLACK au théâtre de l'Observance à 12h30
OH MAMAN ! au théâtre du Roi René à 19h10
ORPHELINS à La Factory (Salle Tomasi) à 11h30
QUAND JE SERAI GRAND, JE SERAI NANA MOUSKOURI au théâtre Le Petit Chien à 20h
RAPPORT POUR UNE ACADÉMIE à La Croisée des Chemins à 12h15
UN PICASSO au théâtre du Chêne Noir à 16h45
UNE HEURE AVANT LA MORT DE MON FRERE au 95. Verbe Fou, Théâtre Littéraire à 16h45
UNE HISTOIRE VRAIE au théâtre La Luna à 11h2
UNE SIMPLE BAIGNADE à l'Espace Roseaux Teinturiers à 13h5
UNE VIE au théâtre du Chien Qui Fume à 19h10

La Parafe
Critiques théâtrales et lectures d'œuvres

LA PARAFE | 24 juillet 2019

« L'Effort d'être spectateur » de Pierre Notte – hommage au public de théâtre

Dans la petite salle du Théâtre Artéphile, l'auteur Pierre Notte se fait acteur. Un acteur qui livre une conférence sur « l'effort d'être spectateur », figure qu'il pense à partir de sa propre expérience et en s'appuyant sur quelques penseurs et théoriciens. A partir de ce thème, il questionne les conventions anciennes ou actuelles du théâtre et reformule les exigences que sont en droit d'avoir les spectateurs – ces véritables travailleurs sans qui le théâtre ne serait rien.

Avec sa sacoche et sa bouteille d'eau à la main, mêlé parmi les spectateurs qui s'installent, Pierre Notte s'apparente à un festivalier comme un autre. Il suffit qu'il élève un peu le ton pour se distinguer des autres. Sans réintroduire une distance nette quand les regards convergent vers lui, il s'assure que chacun est bien installé, confie ses chaussures en daim au directeur du théâtre, et présente les ouvrages qui vont l'inspirer : Duras, Deleuze, Danan, Lagarce et d'autres. Mais Pierre Notte prévient son public d'emblée : s'il va les citer, cela ne veut pas dire qu'il les a tous lus. Le but n'est pas ici d'humilier les spectateurs avec un savoir écrasant, de lui faire un cours magistral sur sa condition, mais de partager en toute simplicité et en toute complicité quelques réflexions.

Pierre Notte commence avec Duras et fait l'éloge du manque. Il rappelle que ce qui différencie le théâtre du cinéma, c'est qu'il suffit d'esquisser une piscine, ou même de dire le mot piscine, pour qu'une piscine soit projetée par chaque spectateur sur la scène, alors que le cinéma, lui, est obligé de composer avec le réel. Ce qui pourrait paraître une faiblesse donne au contraire toute sa puissance au théâtre, et constitue la différence essentielle entre un spectateur de théâtre, un spectateur de cinéma, un spectateur de télévision et un porc.

Ceci posé, Pierre Notte affirme la nécessité pour chaque spectacle de bouleverser les conventions de cet art, par lesquelles certains le définissent. Il réclame haut et fort l'envie d'être surpris, déplacé, à chaque spectacle. De même, il en appelle à une langue nouvelle, qui ne soit pas la langue ordinaire, à moins qu'elle s'assume comme telle pour remettre en cause une tradition d'écriture plus poétique. En quelques phrases, il démontre que chaque auteur écrit non pas pour mais contre, à rebours de la tendance qui le précède ou qui domine son époque.

En s'assurant à chaque instant que son public l'accompagne dans sa déambulation, il poursuit en faisant l'éloge du faux, en disant la beauté à nulle autre pareille de la neige sur scène, et celle aussi belle mais profondément différente de la pluie. Il fait remarquer le besoin du public de se sentir concerné et d'entendre des histoires, et invite les artistes à transformer nos vies en mythes pour réussir à nous faire prendre du recul. Enfin, il questionne l'effet que produisent la nudité et la performance sur la perception, et redit la nécessité pour l'acteur de ne jamais perdre contact avec le spectateur, d'afficher une présence qui toujours le prenne en compte.

Enfilant des gants de boxe, un chapeau ou des talons hauts, il illustre ses propos ou les démontre par de micro-expériences, qui servent moins à convaincre le spectateur qu'à accompagner le mouvement de cette réflexion dense, qui invoque en effet les auteurs annoncés mais aussi Artaud, Novarina ou Olivier Py et cite encore des spectacles de Rodrigo García, Thomas Jolly ou Angelica Liddell. Donnant voix à ceux que le théâtre fait rarement entendre alors qu'il ne peut être sans eux, Pierre Notte clame finalement avec humour et force la nécessité de se soucier de la qualité d'un rituel constamment menacé par l'inconfort des sièges, le prix des places, les contrôles de sécurité à l'entrée des salles ou la fatigue, parce qu'il va à rebours de toutes les habitudes de vie aujourd'hui développées qui travaillent à l'isolement croissant des individus.

F.

© DR

ESPERLUETTE | 19 juillet 2019 | MARX ET LA POUPÉE

La Compagnie Les Petits Plaisirs - Marx et la Poupée

Esperluette. — Carte d'identité ?

Clotilde Lebrun. — Bonjour, je suis Clotilde Lebrun, la musicienne.

Elsa Rozenknop. — Elsa Rozenknop, comédienne.

Aude Jarry. — Bonjour Aude Jarry, comédienne.

Esperluette. — Avec une spécialité en Langue des Signes Française.

Raphaël France-Kullmann. — Bonjour, je suis Raphaël France-Kullmann, metteur en scène.

Esperluette. — Un peu de promo ?

Elsa Rozenknop. — C'est un roman qui a été adapté à la scène, porté par 3 femmes. Une qui s'exprime à l'oral en Français : Elsa. On en une seconde qui s'exprime avec des instruments de musique. Et une troisième qui interprète et a adapté le texte en Langue des Signes Française. Et donc ces 3 voix, ces 3 langues portent à l'unisson une histoire. L'histoire de Maryam Madjidi dont le roman s'appelle Marx et la poupée – prix Goncourt du Premier Roman, il y a deux ans. Et qui raconte l'histoire d'une petite fille, Maryam et qui est en Iran et qui doit quitter ses origines et ses racines à l'âge de 5 ans. Et qui vient s'installer en France avec ses parents.

[...] Suite de l'entretien

[...] Suite de l'entretien

Aude Jarry. — Chacune se l'approprie avec ses outils, avec sa langue. Chacune est assez seule dans notre travail et en même temps toutes ensemble. Ca a été ça le gros du travail pour raconter la même histoire mais dans des langues différentes. Et ça fait écho très fort avec les propos de Maryam puisqu'il s'agit de langues, d'étrangeté, de découverte. Il y a comme ça des échanges entre la forme et le fond du propos du spectacle qui nous a nourri et qui nous ont permis de toucher cet endroit là, particulier, pour transmettre ce texte.

Clotilde Lebrun. — La musique, c'est vraiment l'émotion. Quand les textes ont été choisis, j'ai tout lu chez moi et j'ai vraiment composé en lien avec l'émotion. Ce que je ressentais en lisant ces mots et en m'imprégnant des textes. J'ai fait des propositions qui ont été quasiment pour toutes validées. Mais c'est vraiment l'émotion du texte dont je me suis inspirée pour essayer de retranscrire au mieux ce que moi je ressentais.

Elsa Rozenknop. — Les mots de Maryam sont précieux. Ce que j'ai pu rencontrer à la lecture de ce livre et de se dire que c'est encore une autre manière de transmettre cette histoire là. Moi, j'ai un grand plaisir à raconter cette histoire tous les jours. Que ce soit pour les faire rire ou les émouvoir. C'est précieux d'avoir cette place là. Pour le public, on raconte une histoire. Dans de beaucoup de rendez-vous théâtraux ce qui va être très précieux c'est qu'on raconte une histoire, des histoires. Voilà on est ensemble dans une salle, on vous transmet une histoire. Et il y a la grande histoire. Il y a des catastrophes et puis aussi des toutes petites histoires, des anecdotes et ça c'est magnifique aussi à transmettre. C'est vrai qu'il y a beaucoup d'émotion à la sortie. Les gens, ça a ouvert un truc en eux par rapport au rapport à la grand-mère, à l'endroit du rapport aux racines – nos ancêtres, notre terreau d'où jaillit le langage. Ces petites histoires, ces grandes histoires, je crois que c'est ça qui est plaisant et qui fait écho à ce qui est vivant entre nous et les spectateurs. Et Maryam, c'est juste cette magie là de se raconter des histoires et de mettre en contact les uns les autres. Je pense que cette traversée peut apporter ça aux spectateurs.

Raphaël France-Kullmann. — L'idée audacieuse qui vient d'une audacieuse qui s'appelle Cathy Simon-Ludette, intuition forte pour réunir ces 3 personnes sur le plateau me confier la mise en scène en accord avec Maryam Madjidi. Une fois que nous avons ces 3 éléments face à soi sur un plateau : c'est très fort. Il y a une rencontre très forte avec la langue des signes, il y a une proposition très forte avec la musique. Et puis il y a une comédienne qui en a sous la pédale. La présence des ces 3 éléments est très enrichissante et ne peut que m'encourager à porter au mieux ce texte en défendant la manière que chacune de ces actrices a de l'exprimer. Ce sont 3 langues différentes réunies pour raconter une seule et même histoire. Donc 3 savoir-faire au service d'un seul et même texte. Tous ensemble on a crée ce spectacle en mettant en valeur la présence de chacune dns une unité. Il est aussi un peu question du rapport entre l'individu et le collectif.

Esperluette. — Une anecdote ?

Raphaël France-Kullmann. — Maryam Madjidi n'a pas encore vu le spectacle. Par contre elle a fait partie de l'aventure au tout début. Au tout début ce spectacle était une forme pure de lecture en musique interprétée en langue des signes. Il n'avait pas du tout de mise en scène particulière, hormis un placement très simple. ET c'était vraiment une direction du rapport entre lecture, voix, signes, le rythme, l'agencement. Et c'était Maryam qui lisait. Elle a quitté l'aventure en cours de route. C'était prévu. Elle nous quitte pour se consacrer à son deuxième roman. C'est pas une anecdote très croustillante mais c'est pour dire que Maryam par l'intermédiaire de Cathy, leur rencontre, ont fait en sorte que ce projet existe. Et Maryam, l'auteure est vraiment très engagée.

Esperluette. — Débutant ou professionnel du festival ?

Clotilde Lebrun. — Alors moi, c'est la première fois que j'ai la chance de vivre un Festival d'Avignon. C'est la première fois que je monte sur scène aussi. Que je découvre et c'est une spécificité assez inédite pour moi. C'est une chance, c'est riche. Je découvre le spectacle vivant qui donne des émotions différentes tous les jours. Je me sens très chanceuse.

Aude Jarry. — Première fois aussi. C'est une chance inouïe de participer à ce projet et de le faire ici dans ce festival.

Elsa Rozenknop. — Moi je n'en suis pas à mon premier Avignon. J'y viens avec plaisir régulièrement. Mais la première fois avec ce spectacle là. Et avec cette forme là. C'est très inédit et c'est vraiment une plongée particulière qui me demande un engagement inévitable.

Raphaël France-Kullmann. — Ce n'est pas mon premier festival, non plus. Par contre c'est mon premier festival en tant que metteur en scène. Un cadeau énorme. J'ai quand même la sensation de vivre quelque chose de très nouveau.

[...] Suite de l'entretien

Esperluette. — Le Vaucluse Hors Festival ?

Raphaël France-Kullmann. — Le Vaucluse, le Vaucluse … ? C'est très particulier le Vaucluse. Je crois que je l'aime autant que je le hais pour 2 raisons. C'est lui qui m'a amené au théâtre concrètement. Je viens d'Ardèche et je suis venu ici pour le Lycée-Théâtre. Et petit à petit cela m'a amené à en faire mon métier. Mais après, c'est quand même un coin très particulier politiquement, hein ? Très lourd, selon les endroits, on va dire. Et il faut le supporter. Il faut le vivre. Après tout va bien. C'est un coin super. Avignon, c'est une ville magnifique. J'y suis plutôt pas mal. J'en profite pour dire que la compagnie de théâtre qui a permis de faire mon métier, c'est la Compagnie Eclat de Sel, qui existe toujours et qui est une compagnie très engagée. Dont le principe premier était d'amener la culture là où elle n'y est pas.

Esperluette. — Esperluette du moment ?

Raphaël France-Kullmann. — Et bien, je dirais ce qui m'inspire en ce moment c'est les comédiennes que je vois tous les jours sur ce plateau. Vraiment.

Elsa Rozenknop. — Oui, c'est ce dont j'ai parlé tout à l'heure : l'histoire des histoires. Et là on est dans une sorte de fourmilière d'histoires. Alors c'est une bonne fenêtre sur ses propres histoires.

Aude Jarry. — Ce qui m'inspire en ce moment c'est l'émotion que l'on crée toutes les 3 et q'on voit dans les yeux du public à la sortie. Où je reste coite devant l'énergie qu'on peut, nous, déployer à 3. Et que je soupçonnais pas. Et de ce que ça peut créer chez les gens. Voilà, c'est quelque chose qui me fait beaucoup réfléchir. Qui m'anime en ce moment ?

© DR

ESPERLUETTE | 18 juillet 2019 | L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR
Marie-Cécile Drécourt

Pierre Notte. — Je peux me présenter. Je peux vous dire que mon nom est Notte et mon prénom Pierre. Et que je fais de mon mieux pour explorer des endroits du spectacle vivant qui me passionne, qui m'inquiète, qui m'interroge, qui m'amuse et m'excite depuis toujours. Que ce soit l'écriture, la mise en scène, la scénographie, l'administration. Que ce soit des métiers très différents et que ce soit aussi le métier de spectateur qui rassemble tout ces métiers.

Marie-Cécile Drécourt. — Un peu de promo ?

Pierre Notte. — L'effort d'être spectateur c'était la volonté pour moi d'organiser une synthèse de tout les métiers du théâtre que j'ai pu fréquenter, aborder, croiser que ce soit à la Comédie Française où j'ai été secrétaire général, que ce soit au Théâtre du Rond Point où je suis artiste associé ou journaliste parce que j'ai exercé ce métier pendant une dizaine d'années. Et puis avant ça en tant que fondateur de troupe, comédien ou auteur, metteur en scène en essayant d'allier toutes ces fonctions, tout ces métiers. La synthèse c'est toujours la place qu'occupe le spectateur. Celui ou celle pour qui finalement, on fait tout ça. Avec qui, contre qui, pour qui on fait tout ça. C'est-à-dire le spectateur que nous sommes tous puisque l'essentiel de nos métiers c'est d'aller au théâtre, de voir des spectacles. IL me semblait que pour organiser la synthèse théorique des métiers du théâtre, il était intéressant de s'interroger sur la place du spectateur qui ne peut pas être le spectateur d'un seul théâtre. Le spectateur peut s'intéresser à toutes les formes de théâtre. Et que toutes ces formes de théâtre, elles peuvent aussi rassembler plusieurs règles, plusieurs attentes, plusieurs exigences, plusieurs formes d'ennui différent, formes de regard, d'intelligence, d'attention. Ca m'intéressait de les interroger. D'interroger cette place du spectateur et la relation qui s'établit entre la salle et la scène. Comment cela fonctionne ou comment cela ne fonctionne pas. On n'est pas du tout au même endroit quand on est spectateur au théâtre, quand on est spectateur au cinéma, devant sa télévision. Quand on est spectateur dans la rue. Comment on se positionne en tant que spectateur. Et le spectateur, il a toujours un impact sur le spectacle.

[...] Suite de l'entretien

A la Comédie Française, un jour, j'ai accueilli une universitaire qui enregistrait toutes les représentations d'une même pièce et les réactions du public. Elle enregistrait comment les réactions du public influaient sur le jeu des acteurs et le déroulement de la pièce. Evidemment c'était passionnant parce que le caractère éphémère, volatile du théâtre c'est le fait que c'est totalement insaisissable dans le temps, ça n'a lieu qu'une seule fois. Et évidemment la réaction des vivants face aux vivants fait que ça évolue. Le spectateur agit en réagissant sur la représentation et que c'est un dialogue qui s'établit. Un dialogue de vivant à vivant. Alors il arrive que le rapport qui est imposé par la proposition ne permet pas à la proposition elle-même d'évoluer selon les réactions du public. Mais pour autant, il est évident que ça bouge, ça évolue, se transforme à chaque fois. Et puis bien sûr les représentations ne sont pas toujours les mêmes. La représentation d'aujourd'hui n'a rien à voir avec celle d'hier et celle d'avant. Ca évolue, ça se transforme à chaque fois, évidemment il y a des moments semblables, il y a des rendez-vous. Il y a toujours des rendez-vous comme dans toute chose qui se répète. Mais la force et la singularité de tout ça, c'est que ça n'a au fond jamais lieu qu'une seule fois pour tout le monde.

Quelque soit les informations qu'on a ou pas on peut quand même commencer à imaginer, à créer de la poésie, des images. Depuis rien on peut tout d'un coup se mettre à travailler, à faire travailler son cerveau et son imaginaire. Mais le propre de ce qui nous inspire c'est aussi le mystère, c'est le secret qu'on ne peut pas dire.

Marie-Cécile Drécourt. — Une anecdote ?

Pierre Notte. — Il se passe toujours des choses très singulières, très différentes. Des choses assez violentes, traumatisantes parfois. Quand je me mets à citer Alain Badiou. Il est arrivé à Versailles par exemple qu'une spectatrice dise assez fort : Oh la la, ça me saoule ! Et j'ai observé qu'en tant que comédien, j'étais capable de jouer le spectacle en étant totalement en pilote automatique. Je ne savais plus du tout ce que je disais. J'avais été tellement déstabilisé tellement meurtri et blessé par la phrase que je n'ai plus pu être au présent de ce que je racontais. Et puis il m'est arrivé à Nancy, alors que j'avais le sentiment de devenir un peu pédagogique, un peu prof. Je voulais être plus vif, plus violent, plus rapide. Je pense que par la rapidité, par la vélocité de la parole on peut comprendre mieux que quand on est pédagogique. Alors je suis devenu un peu plus puissant, un peu plus rapide et je n'ai pas pu aller au bout de la représentation parce que j'ai perdu ma voix que je ne maitrise pas parce que je suis un très très mauvais acteur. Je n'ai pas pu aller au bout de la représentation. J'ai du m'arrêter à l'avant-dernière page et le directeur du théâtre qui est un ami a repris le manuscrit, il a terminé le texte pour moi. ET je n'ai jamais été aussi bien reçu que ce jour là. Parce que je pense que les spectateurs ont eu à faire à un moment unique parce qu'ils ont eu à faire à la mort en direct sur le plateau du comédien.

Marie-Cécile Drécourt. — Débutant ou professionnel du Festival ?

Pierre Notte. — Comment répondre à ça ? Le Festival d'Avignon je le fréquente depuis plus de 20 ans. Je l'ai d'abord fréquenté en tant que journaliste à partir de 96. Je suis venu tous les ans. J'ai travaillé pour le Festival d'Avignon et pour Bernard Faivre d'Arcier. Et depuis 10 ans, chaque année une de mes pièces se joue. Et puis l'an dernier, j'ai proposé à Alain Timar une conférence. Et plus je travaillais sur cette conférence, plus je pensais que j'allais mortifier tout le monde dans un ennui abominable que j'ai décidé de faire le clown et du Hula hoop sur scène. Et c'est devenu le spectacle. Donc c'est la 2ème année que je me produis à Avignon, même si ce n'est pas la première fois que mes pièces y sont jouées. Ce qui est particulier c'est d'avoir traversé, vécu Avignon avec Bernard Faivre d'Arcier, avec Hortense Archambault, Vincent Boudrier, avec un festival Off à 700 spectacles, aujourd'hui 1650. D'avoir fréquenté tout ces lieux, de les voir évoluer. Le Bourg Neuf qui est l'Artéphile aujourd'hui comme les lieux ont évolué. Et puis les nouveaux lieux qui ouvrent, les scissions à l'intérieur du OFF. Ce sont des mondes qui s'opposent. Presque d'avantage parfois que le IN et le OFF. Comment tout ça s'organise et comment toutes ces familles cohabitent, c'est fascinant et fabuleux, de voir tout ces théâtres, toutes ces esthétiques tellement opposées les unes aux autres. Toutes ces exigences, ces propositions opposées se côtoyer dans une nécessité formidable d'être là et d'exister.

Marie-Cécile Drécourt. — L'Esperluette du moment ?

Pierre Notte. — Réveillé à 6 heures. Vers 6H01, c'est l'observation du ballet des hirondelles. C'est tout à fait fascinant. S'interroger : pourquoi elles ont là ? Qu'est-ce qu'elles font ? Comment elles le font ? Comment elles s'organisent par essaim ou alors totalement chaotiques, isolées les unes par rapport aux autres mais dans un ballet cohérent et totalement désordonné. C'est assez fascinant ça. Le ballet des hirondelles ça fait travailler la pensée.

© DR

ESPERLUETTE | 19 juillet 2019 | 107 ANS

Esperluette. — Carte d'identité ?

Simon Fraud. — Je m'appelle Simon Fraud. J'ai 33 ans. Je suis comédien, metteur en scène. Et je suis le directeur artistique de la compagnie Les Chiens de paille. Une compagnie bretonne de Vannes. Et on travaille beaucoup entre le territoire Breton et Paris. Nous n'avions pas fait le Festival d'Avignon depuis 2014. Cela nous manquait. Donc avec le projet 107 ans, nous avons décidé de revenir ici.

Esperluette. — Un peu de promo ?

Simon Fraud. — On a adapté le roman de Diastème qui s'appelle 107 ans. Qui est un roman, dès les premières pages quand je l'ai lu m'a tout de suite interpellé. Et je me suis dit que j'avais très envie de plonger dedans d'avantage. Et que ça allait occuper une partie de ma vie pendant quelques temps. Diastème je le connaissais parce que j'avais des amis qui avait monté La nuit du thermomètre. C'est comme ça que je l'ai rencontré. Et Diastème s'est aussi intéressé au travail de notre compagnie depuis la toute première création. Là c'est notre quatrième spectacle. Il a toujours eu un regard bienveillant. Il a toujours été de bon conseil. J'avais vu ses filmes et j'ai plongé dans sa littérature et aussi dans sa langue qui est très particulière qui me bouleverse. Je me suis dit que je serai pas tout seul a bien aimé ça.

[...] Suite de l'entretien

[...] Suite de l'entretien

Voilà comment est né le projet. 107 ans ça parle d'amour – Diastème parle souvent des relations homme/femme – Et là ce qui est touchant, c'est que ça met en scène un adolescent de 16 ans, Simon. Et quand l'histoire commence. Simon apprend que son seul centre d'intérêt dans la vie, son premier amour Lucie le quitte. ET à partir de là, ça crée un profond déséquilibre dans son cœur, dans sa tête, partout. Et sa réaction c'est d'enfourcher sa mobylette et de nous emmener dans un road trip amoureux. Et nous on pose la question : Jusqu'où peut-on aller par amour ? Et Simon va nous emmener assez loin.

Au début du spectacle le ton est assez loufoque, assez caustique. La pensée de Simon est drôle parce qu'il est porteur de cynisme. Il a un regard très sarcastique sur le monde dans lequel il vit. Il trouve que Lucie est beaucoup plus intéressante que tout ça. Et donc au début du spectacle, j'entends vraiment les gens rire, rire parfois même, fort. Il y a vraiment des moments comiques. Et puis petit à petit quand on avance dans l'histoire. Il y a cette bascule dramatique comme un hiatus au milieu du spectacle qui fait que les gens se calment et de plus en plus je vois les gens, leurs yeux rougir, briller. Et ouais, ça pleure aussi. J'aime bien quand ça rit et quand ça pleure en même temps. On est au bon endroit, au bon équilibre dans un spectacle vivant. La scénographie a été faite par Suzanne Barbaut. Quand on a commencé à penser à 107 ans déjà, je me suis rappelé une discussion que j'avais eu avec Diastème quelques temps auparavant. Il m'avait dit : Vraiment, il faut que tu fasses quelque chose de très simple. Moi, j'ai pensé ce texte pour que ça fonctionne avec une chaise et une ampoule. On s'est très vite dit ça avec Suzanne. ET en fait on a fait une espèce de petite analogie. Elle s'est dit : Ecoute on commence l'histoire avec un personnage qui est porteur de colère, de désespoir, de beaucoup de noirceur finalement. Et puis son parcours va l'emmener vers la vie, va le tirer vers la lumière. Et on s'est dit que les théâtres où on jouait c'était souvent des boîtes noires. Et que les lumières qu'on avait permettaient d'éclairer la salle. On s'est dit on va assumer cette boîte noire du théâtre et petit à petit on va venir l'éclairer et puis l'attirer vers la lumière comme le fait le personnage. Et comme Diastème avait parlé d'une chaise et d'une ampoule, on a tiré l'idée au maximum et on a fait un jeu avec des ampoules, des abat-jours. Moi ça m'a fait du bien de jouer avec ces lumières. Ca resserre vraiment la psyché, la pensée. Je sais que ça m'a fait gagné en précision sur la pensée du personnage. Je serais triste, si les spectateurs passaient à côté ne savaient pas l'histoire que j'étais tout seul dans ma bulle à me raconter ça à moi-même. Mais là, je vois que ça réagit très fort et que les personnes passent un très bon moment à écouter ce texte. On vérifie pourquoi on s'est mis dans cette histoire. Pourquoi on a décide de passer un an, deux ans, trois ans avec lui. Et je vois les personnes qui sont très touchées. Donc… C'est pour ça qu'on fait du théâtre, tout simplement. C'est une notion de partage et là on a vraiment beaucoup travaillé seul avec ma metteure-en-scène puis Suzanne nous a rejoint, vraiment en petite équipe. Et Avignon, c'est l'endroit idéal pour ça. C'est un moment de partage et c'est ça que j'aime bien. Chaque personne qui est dans cette salle va traverser un moment unique d'expérience avec leurs sensibilités différentes. Mais il y a un endroit d'unité qui me plait beaucoup. Et je sens qu'il y a une proximité avec les spectateurs dans cette petite salle de 60 places. Et ça c'est très agréable.

Esperluette. — Une anecdote ?

Simon Fraud. — C'est vraiment la première fois que je travaillais sur un seul en scène. Donc très vite quand on a commencé le travail on s'est dit qu'on allait présenter des étapes de travail aux spectateurs. Entre le travail dans une salle de répétitions et entendre les rires, les silences, les attentions des spectateurs, c'est comme une forme de montage. On peut comparer ça au cinéma. Ca donne vraiment des indications pour une nouvelle lecture. Il y a un an déjà, Diastème était venu assister à une présentation de travail. Et il avait adoubé ce qu'on avait fait. Il avait dit : d'accord. Il était super content de ce qu'on lui présentait, surpris aussi parce que j'ai pas du tout la même nature que l'acteur avec qui il avait fait la création. Donc ca créait des nouvelles images, des nouvelles pensées. Et quand on a continué le travail, il est venu avec nous, nous donner deux, trois petites ficelles. Et là, il a vu la première à Avignon et il a beaucoup aimé. Et le fait qu'il joue La Paix dans le Monde à côté, dans le même théâtre c'est très agréable. Il y a un fil rouge entre les deux spectacles. Et il y a des personnes qui font des allers retours entre les deux spectacles et qui sont très contents.

[...] Suite de l'entretien

[...] Suite de l'entretien

Esperluette. — Débutant ou professionnel du festival ?

Simon Fraud. — Le premier Festival que j'ai fait c'était en 2011. J'y suis retourné en 2012. J'en ai refait un autre en 2014. C'est le 4ème festival que je fais. Il y a une seule année où j'ai pas mis les pieds à Avignon. Même quand je jouais pas, je passais voir quelques spectacles, voir la ville, voir quelques copains jouer. C'est vrai que là c'est un seul-en-scène. Il faut garder une condition physique et mentale assez aiguisée. Après quand on joue, on passe un mois ici, un 12ème de notre année. C'est une sorte d'immense tunnel. Quand je vien en spectateur, je passe 4 jours maximum, après on s'en va. On est trop sollicité. Je vais pas mentir, je pensais que ce serait plus dur. Après, c'est vrais qu'on se lève tôt le matin pour aller flyer. Ce qui est très agréable parce que les gens sont d'une manière générale très sympathiques, à l'écoute de ce qu'on leur propose. Mais eux sont également très sollicités de tracts, de flyers. Donc c'est ça qui est le plus éreintant mentalement et physiquement parce qu'il faut y aller avec toute la sympathie du monde parce qu'on a envie de partager ça avec eux. Après aller jouer 107 ans c'est la récréation.

Esperluette. — Le Vaucluse hors festival ?

Simon Fraud. — Ca représente beaucoup le Festival. Après j'ai un pu de famille dan les parages : Villeneuve-lès-Avignon. Mais non, les seuls moments où je viens dans le Vaucluse c'est pour le Festival. Parfois j'aimerais rester un peu plus mais on descend avec un camion chargé de décors. J'ai eu l'occasion de venir jouer à Avignon hors Festival de découvrir la ville. Et c'est vrai que c'est drôle de la découvrir avec son calme et son froid. Parce qu'on a beau être dans le Sud, je me souviens avoir eu froid ici. C'est un autre visage qui est tout aussi sympathique. Avec le temps j'ai des amis qui vivent ici. Et c'est vrai que certains n'attendent que ça. D'autres n'attendent qu'une chose c'est que ça se finisse. Mais c'est quelque chose d'à part entière et unique.

Esperluette. — L' Esperluette du moment ?

Simon Fraud. — Pourquoi n'ai-je pas eu cette question un peu plus tôt ? Dans un coin de ma tête, je suis en train de chercher, de réféchir et de fixer le prochain spectacle qu'on va monter. Donc j'ai des pistes de travail, j'ai des idées, pas encore arrêtées mais voilà quand on lance un spectacle, c'est bien d'avoir une mécanique et une dynamique qui se lance sur un autre. Donc je pense à ça dans un coin de ma tête. Je lis énormément. Et après il y a des thématiques, des langues, des découvertes… J'écoute vraiment ma sensibilité. Comment j'ai été touché par un texte. Et après c'est en travaillant sur les thématiques, voir ce à quoi je peux le recoller, voir si je peux faire des liens avec d'autres choses, avec de l'actualité… voir comment ça peut toucher les personnes. Là, j'ai déjà des pistes mais je regarde si ça me plait. Parce qu'il faut vraiment que ça nous plaise énormément parce que voilà quand on monte un texte, ça nous prend 2 ans au minimum. Après on voit comment ça peut se diffuser et avec quelle équipe, voir quelle petite famille je peux créer. Parfois il ya des livres qui sont pas mal mais je me dis ça s'adapte pas. Donc j'ai hâte de le trouver pour pouvoir lire plus tranquillement.

l'Art-vues
Le magazine culturel de votre région

© DR

L'ART-VUES | 24 juillet 2019

Sélection du Off par Luis Armengol

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

Il cite Jean-Luc Lagarce, Joseph Danan, Godard, Duras, Koltès, Minyana, Py, Bernard Dort ou Robert Cantarella, Jean-Loup Rivière ou Leslie Kaplan, Badiou ou Deleuze parmi beaucoup d'autres dont les écrits, quelquefois saillies tonitruantes, lui ont fourni la matière première de « L'effort d'être spectateur ». Seul sur le plateau délimité par une guirlande électrique à laquelle est suspendu un révolver, Pierre Notte enfile des gants de boxe rouges pour annoncer la couleur, genre « on va s'expliquer ». Il dit vouloir établir la différence entre un porc et un spectateur, rien que ça. Silhouette longiligne aux allures de frère Jacques ou de pratiquant de savate, cette boxe française élégante et stylée à son image, il mouille la chemise comme un Keaton marathonien distribuant torgnoles et autres coups de pieds chassés à la relation comédien-spectateur. Exercice jubilatoire, drôle et brillant, avec ses arabesques théoriques et ses formules à l'emporte-pièce, de théâtre évidemment, qui peuvent lui donner une apparence de manifeste. « Ce n'est pas la vraie vie que je veux voir dans cet écrin de mensonges, c'est la vérité qui jaillit du mensonge, la fragilité de la note juste, la chute du funambule, les larmes de la comédienne, la sueur du danseur, le fou-rire des ringards : c'est le surgissement d'un instant de vérité au milieu du mensonge dont j'ai besoin. Le jaillissement du vrai dans un monde d'artifices. » On est proche d'une sociologie de combat qui se proposerait de faire rendre gorge à cette relation entre scène et public. Ou comment la voix de l'acteur peut-elle dessiner un espace ? A quoi correspond la toux du spectateur ? Qu'est-ce qu'une mise en danger de mort sur un plateau ? Est-ce qu'il est normal d'applaudir ? Est-ce que dormir est une position critique ? L'auteur-metteur en scène-comédien-conférencier n'hésite pas à interagir avec le public, lui demande de témoigner de ses premières émotions au théâtre. Et l'invite surtout à rire de lui-même, au cours d'un show parsemé d'anecdotes et de trouvailles scéniques burlesques, n'hésitant pas dans le dernier quart d'heure à débiter son texte en faisant du hula hoop. Comme pour démontrer, houla ! que le théâtre, hop ! eh bien ça fatigue forcément.

Artéphile à 13h25 jusqu'au 27 juillet.

l'Art-vues
Le magazine culturel de votre région

© Vanessa Filho

L'ART-VUES | 17 juillet 2019

Sélection du Off par Luis Armengol

LA PAIX DANS LE MONDE

Le grand amour ça fout la trouille. A tel point que les juges ont décidé d'éloigner Simon de Lucie, avec cette injonction de pas l'approcher pendant plusieurs années. Au terme d'un long séjour en hôpital psychiatrique où on l'a interné après qu'il a sauvagement agressé un garçon qui tournait autour de son amoureuse, Simon vit dans une vallée suisse, à l'écart de l'agitation, une vie réglée comme une horloge avec les heures qui passent sans jamais l'arracher complètement à ses vieilles obsessions. Apparemment pacifié, mas quand même un peu inquiétant le bonhomme. « Je ne veux pas retourner dans le monde, je ne veux pas voir ce qu'il est devenu, je suis dangereux. ». Malgré ce grand calme qu'il affiche, on sent bien que les démons de Simon sont tapis dans l'ombre, prêts à resurgir. Pour l'instant il les tient à distance, en laisse, jusqu'au jour où il décide de retourner vers Lucie qu'il n'a pas revu depuis quinze ans. Ces retrouvailles, il les organise dans sa tête. Elles seront forcément ratées puisque Lucie sera avec un autre homme avec lequel il se battra pour finit à l'hôpital, Lucie à ses côtés, pour toujours. Il cite Racine, les vers de Pyrrhus, il va y avoir du sang, forcément D'une voix douce, presque monocorde, comme en apesanteur, Frédéric Andrau s'installe dans la peau de Simon comme dans celle d'un double. Il en distille les mots presque dans un murmure, sans jamais franchir la distance qui le sépare de lui-même. La sobre mise en scène de Diastème, auteur également du texte où pointe un humour grinçant, et la scénographie minimaliste composée d'une table haute, modulable au gré des situations, contribuent à cette idée de confinement du personnage prisonnier de ses idées fixes. En vidéo, Emma de Caunes prête son visage à Lucie dont les images apparaissent sur un écran, comme une empreinte mémorielle. Cette Lucie que Simon aime à la folie.

Artéphile à 14h05 jusqu'au 27 juillet

Théâtre du blog

THÉÂTRE DU BLOG | Philippe du Vignal | 14 juillet 2019

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

L'homme -pas encore cinquante ans- connaît bien le théâtre contemporain. Il a écrit nombre de pièces (voir Le Théâtre du Blog) mais est aussi metteur en scène et comédien. Passionné par l'art de la scène qu'il pratique depuis quelque trente ans, il a fait tous les métiers en relation avec le théâtre, que ce soit au Rond-Point où il est actuellement artiste associé ou dans des Théâtres nationaux comme la Comédie-Française, etc.

C'est un texte de 2016 où il expose ses points de vue sur la place du spectateur, c'est à dire sur le rapport à l'autre qu'il faut impérativement établir et qui reste le dénominateur commun de toute création. Qu'elle soit d'avant-garde, classique ou contemporaine. Et qu'elle rassemble vingt comédiens ou un seul et que ce soit dans une grande ou petite salle ou dans la rue. Et cela vaut pour les acteurs, l'auteur et le metteur en scène. Pourquoi et comment se comporte un public… Il s'agit bien d'une conférence, précise Pierre Notte, qui arrive par la salle, chargé d'un sac plein de livres dont il énumère les auteurs: Jean-Luc Godard, Joseph Danan, Enzo Corman… Un texte repris des nombreuses conférences qu'il a données un peu partout. Seul en scène, il parle assez vite mais avec une diction magistrale et le public boit ses paroles. Passionné il est souvent d'une ironie cinglante et on sent qu'il ne dissimule pas son plaisir à régler quelques comptes personnels.

C'est le plus souvent brillant et on adore l'entendre parler avec la plus grande compétence de théories théâtrales, sans que cela soit ennuyeux une seconde. Il cite notamment Marguerite Duras " C'est par le manque qu'on donne à voir ». Et Pierre Notte embraye aussitôt: « Au cinéma, l'image sature l'écran. Au théâtre, on cherche à désaturer et le spectateur travaille à continuer ce qui lui est proposé. » Discutable… mais le public admire la démonstration. Et il explique en solide pédagogue, comment un acteur peut arriver avec sa voix à dessiner un espace. Et pourquoi, de temps à autre, un spectateur se met à tousser et il cite la fameuse phrase sur le sommeil au théâtre de Bernard Dort, grand professeur et remarquable théoricien emporté par le sida et qui fut un de nos meilleurs profs d'histoire du théâtre.

Que signifie la nudité sur un plateau, aussi se demande Pierre Notte qui précise à juste titre, que le spectateur est avant tout un travailleur de la pensée et de l'imaginaire. Il est cultivé, cela s'entend et passionné par la sphère théâtrale en ce qu'elle rejoint aussi ses préoccupations les plus intimes. Sur le plateau, pas grand chose d'autre qu'une guirlande lumineuse et un piano droit dont il s'accompagnera parfois our chanter un petit air. En collant et T shirt noir, prend soin de ne jamais se prendre au sérieux et chausse des gants de boxe rouge vif, ou monte en escarpins noirs à hauts talons sur un tabouret tournant… Ou fait sortir de son chapeau haut de forme, des flocons de neige en expliquant qu'ils sont encore plus vrais, parce qu'ils sont faux. Le grand Jérôme Savary aurait apprécié, lui qui faisait souvent tomber de la neige dans ses spectacles entre autres Mère Courage. En souvenir de l'enfant débarqué d'Argentine voyant avec émerveillement, la neige pour la première fois au Chambon-sur-Lignon en Haute-Loire…

Pierre Notte parle aussi de spectacles-culte comme l'Electre de Sophocle, mise en scène par Antoine Vitez ou évoque des metteurs en scène comme Patrice Chéreau,Ariane Mnouchkine, Thomas Ostermeier… des auteurs Bernard-Marie Koltès, Jean-Claude Grumberg, Rodrigo Garcia, Hélène Cixous ou encore des théoriciens Bernard Dort , Alain Badiou… Tout cela dans un joyeux tohu-bohu avec nombre de savoureuses anecdotes comme cette incroyable histoire: Jean Lambert-wild se mettant en danger allongé sur un mur… à l'entrée d'un théâtre.

C'est d'une rare intelligence scénique et Pierre Notte a le don d'emmener avec lui un public qui lui est acquis dès les premières minutes. Dans une grande proximité et sans guère d'accessoires sinon un cerceau noir rayé de blanc qu'il fait tourner à la fin autour de son corps tout en continuant à parler. Des réserves? Oui, mais si peu: au début, Pierre Notte a tendance à aller un peu vite et à tape sur les fins de phrase. Et mieux vaudrait quand il parle de Didier Sandre qui y enseigna, ne pas dire: Conservatoire national Supérieur d'art dramatique de la ville de Paris, ce qui est faux. Et il aurait pu nous épargner un jeu de mot plus que douteux sur la fin du nom d'Alain Finkielkraut que visiblement, il n'apprécie guère. Passons…

A part cela, que du bonheur et ces soixante-dix minutes éblouissantes et drôles en apprennent davantage au public que l'interminable et prétentieuse logorrhée d'Architecture de Pascal Rambert (voir Le Théâtre du Blog) sur l'art du théâtre.

REGARTS | Nicole Bourbon | juillet 2019

LA MAGIE LENTE

« La psychanalyse est une magie lente » disait le maître en la matière, Sigmund Freud.

Magie lente de la psychanalyse donc mais aussi magie lente des mots et magie lente du spectacle vivant.

Cette magie qui nous est ici proposée nous conte la lente remontée vers la lumière et la vie d'un homme traumatisé, enfoncé dans ses peurs et ses angoisses malgré dix ans de psychanalyse. Dix ans où il a été diagnostiqué et soigné pour schizophrénie alors qu'il souffre de troubles bipolaires. Le changement de thérapeute sera salutaire.

Habilement, l'auteur part d'un colloque qui expose ce cas utilisant le procédé de la narration qui va permettre de mettre de temps à autre la distance nécessaire pour traiter ce sujet extrême sans pathos ni voyeurisme.

Ces respirations permettent ce qui pourrait devenir insoutenable, la mise à nu d'un homme dans un spectacle d'une extrême crudité, saisissant, bouleversant et dérangeant jusqu'au malaise parfois.

Dans le public, le silence est total quasi recueilli, et lentement l'empathie nous gagne pour cet homme fracassé.

Dans cet exercice difficile le comédien, Benoit Giros est remarquable livrant un jeu d'une densité exceptionnelle. Il est à la fois le narrateur, ton neutre, le psychanalyste, imperturbable et solide et le patient, perdu et torturé.

Cette pièce d'une grande violence est paradoxalement portée par un acteur tout en douceur. Sans élever la voix, dans une grande économie de moyens et une sobriété absolue, il prononce des mots terribles, d'une crudité dérangeante, avec ces termes « enculé, trou du cul » qui tourbillonnent dans la tête du patient et reviennent en leitmotiv.

La mise en scène de Pierre Notte, épurée, libérée de tout superflu, de tout artifice et d'une grande précision, laisse toute sa puissance au texte, à la parole implacable et libératrice. Sur la scène, un ordinateur sur une table, quelques verres d'eau en fond de plateau posés sur des chaises noires. L'homme est seul, seul face à ses angoisses et ses interrogations. Pour accentuer cette solitude, Pierre Notte a choisi de lui faire non seulement interpréter les trois personnages mais grâce à un appareil dont il actionne les boutons du pied, gérer son et lumières.

Un dernier mot, celui qui clôt le spectacle : « Merci ».

Merci pour ce spectacle qui résonnera longtemps dans nos têtes et merci pour toutes ces existences fracassées qu'il aidera peut-être.

Théâtre Artéphile
7, rue Bourg Neuf
84000 AVIGNON
04 90 03 01 90

du 5 au 28 juillet à 19h20

© Tiffany Duprés

REGARTS | PierPatrick| juillet 2019

DES LUSTTRES

« Mais il est où ? Il n'est pas rentré ? »

Des lustres que je n'avais assisté à un spectacle qui touche autant à la sensibilité de l'être. Un cheminement interne au sein de la mémoire entremêlant souvenirs anciens et actuels, une voix off lancinante sur fond musical efficace et inventif.

Marjory Duprés, la comédienne sensuelle qui danse à se tordre les mains, le cou, le cœur, Marjory Duprès, l'auteure qui nous embringue dans un parcours initiatique sur fond documentaire aux belles images, Marjory Duprès, l'Ange des mots qui nous plonge tour à tour dans un imaginaire subtil teinté de nostalgie, tour à tour dans une actualité forte et quotidienne.

Je sors bouleversé de l'espace, l'émotion me gagne, je n'ai plus de mots pour exprimer la sensation qui s'insinue en moi.

Une grande claque poétique.

Théâtre Artéphile
7, rue Bourg Neuf
84000 AVIGNON
04 90 03 01 90

du 5 au 28 juillet à 13H00

RegArts www.regarts.org
L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

© DR

REGARTS | Bruno Fougniès | juillet 2019

107 ANS

Mots d'amour, maux d'amour, blessures d'amour. C'est à l'adolescence, parfois avant, que ce sentiment dévaste totalement. Le désir, le manque et la douleur jusqu'ici inconnus, qui ne prennent pas corps mais qui envahissent tout, de la plus lointaine pensée à la plus courte sensation. Et puis on en guérit, c'est certain, blessé jusqu'à sentir l'abîme du vide mortel attiré comme un vertige, on ne se laissera plus prendre ! On devient raisonnable ! On classe cet excès dans un coin sombre de sa tête, étiqueté comme moment de folie.

Dans ce texte, Diastème raconte un personnage qui ne parvient pas à calmer les emballements de son cœur pour celle qu'il a aimée dès l'enfance. Ni lorsqu'elle part avec un autre, ni quand elle disparaît on ne sait où, ni jamais. Bien des années plus tard, le sentiment dévaste encore l'ancien adolescent devenu homme.

Il est rare de rencontrer une ode à ces amours-passions qui expriment de façon si sensible ce mélange d'exaltation et de dévastation que seul l'enfance peut supporter. Diastème explore à la fois le discours immédiat de celui qui aime au-delà de tout, et le souvenir toujours ravivé de cet amour perdu. C'est sans doute cette vision tour à tour enfantine tour à tour adulte qui donne à ce texte cette force touchante qui ose s'aventurer dans le cru, le danger et dans le rêve, l'idéal.

Simon Fraud incarne cet être à jamais amoureux comme si c'était uniquement cet état qui le tenait en vie. Par la douceur et la sincérité de son ton et de son expression, il fait de nous des confidents. Attentifs, parfois effrayés des folies où cette passion l'entraîne. Jusqu'à la prison, jusqu'à l'asile psychiatrique,. Car cet amour n'est pas sucré de romantisme. Il est violent, dangereux, haletant comme une course vers l'abîme.

La mise en scène d'Adrienne Ollé joue avec la proximité du public. On est dans un intérieur sans date, ni lieu, sans repère précis mais qui permet, grâce au dispositif mécanique de dizaine de lumières créé par Suzanne Barbaud, d'inventer des déambulations qui suivent les événements de l'histoire.

À voir par tous ceux qui ont un jour aimé sans limite.

Théâtre Artéphile
7, rue Bourg Neuf
84000 AVIGNON
04 90 03 01 90

du 5 au 28 juillet à 18H20

LA GRANDE PARADE | Écrit par Delphine Caudal | 13 juillet 2019

LA MAGIE LENTE

Comment se remettre d'un traumatisme survenu dans l'enfance ? Le psychiatre apparaît comme le meilleur thérapeute qui soit, sauf si celui-ci commet une erreur de diagnostic…

Les conséquences sont alors dramatiques et le patient n'a que peu de chance de s'engager sur la voie de l'apaisement. Dans leur proposition « La Magie Lente », le trio : Denis Lachaud, Pierre Notte et Benoit Giros donnent une véritable « claque » à qui sait écouter le témoignage touchant et saisissant de Mr Louvier, homme cassé dès l'enfance.

« Tout démarre du texte. D'une conférence anodine sur l'erreur de diagnostic. Où la parole publique se transforme en parole intime. C'est l'histoire de la puissance des mots. Ils sortent. Difficilement. Et ils révèlent ce qui est inconnu. Qu'y a-t-il dans un mot ? On mettra leur force à jour.»

Denis Lachaud, auteur de la pièce

Monsieur Louvier, marié, père d'un jeune garçon de six ans, a été violé à maintes reprises par son oncle durant les vacances d'été. Ayant été l'objet d'une psychanalyse longue de dix années, il a été diagnostiqué schizophrène, à tort. Ses médicaments ne l'aident plus à se calmer, il a des idées honteuses lorsqu'il fait prendre le bain à son fils. Sa rencontre avec son nouveau psychiatre marque une avancée déterminante dans sa quête de sérénité : il parle de son traumatisme, livre les détails les plus effroyables et se redécouvre tel qu'il est réellement : ses aspirations, sa sexualité…

Donnant vie à un texte intelligent, poignant, Benoit Giros réalise une excellente prestation. Dans son rôle d'homme brisé, il retrace avec justesse les lentes étapes vers la reconstruction. Le rythme est émotionnellement très soutenu, la tension palpable d'un bout à l'autre. C'est un petit chef d'œuvre, difficile, accablant, et courageusement humain. Bravo !

« Nous voulons raconter comment la vérité arrive à la surface et découvrir alors que cette histoire atroce est aussi un parcours universel qui s'adresse à tout un chacun.»

Benoit Giros

107 ANS | **par Sarah Franck** | **20 juin 2019**

UN AMOUR FOU TRAVERSÉ PAR L'ADOLESCENCE ET LA LITTÉRATURE

Si l'on ne meurt pas d'aimer, on peut aimer à en mourir. Mais survivre malgré tout. Telle est la fable de ce récit ineffable qui élève l'amour au rang de source inépuisable.

Simon noircit avec application des feuillets qu'il piétine ensuite et livre au vent. Simon a seize ans. L'âge des grandes révoltes. L'âge des désespoirs sans fond. L'âge des rêves. Il aime Lucie depuis l'enfance mais Lucie ne l'aime plus. Alors il a passé sa rage et sa tristesse sur ce qu'il a trouvé. Il a bouffé un poisson rouge qui ne lui avait rien fait. Il l'a recraché, bien sûr, parce que c'est dégueulasse et visqueux, un poisson. Et puis il s'est puni de n'avoir pas su garder l'intégrité de cet amour, il a un peu trop joué avec les lames de cutter, trop tracé de lignes sanglantes sur son corps. Pour tout ça, Simon est interné et, du fond de son hôpital psychiatrique, il convoque son histoire. Il éclaire un à un les lumignons de sa mémoire, allume les lampes de sa tête pour livrer ce qui ne cesse d'occuper sa pensée.

Un mal de vivre traversé par l'amour

Il a toujours été pas comme les autres, Simon. Pas causant, solitaire, enfermé dans son monde à lui. Ses références, ce sont des errants, comme Kerouac, ceux qui vont à la dérive, ceux qui sont à côté du monde, ou des poètes et des littérateurs qui font commerce avec la mort comme Ted Hughes suspecté d'avoir conduit sa femme, la poétesse Sylvia Plath, et sa maîtresse au suicide. Mais c'est aussi Jane Austen, qui décrit d'une plume mordante les petits arrangements de la gentry anglaise. Un être lucide, Simon. Il sait ce qu'être différent veut dire dans la société. Il a la dent dure, le verbe acerbe, une certaine gouaille, un humour ravageur. Il a cette manière abrupte des ados de déverser sans fioritures sa dose acide de vérités, sans souci de ceux qui l'entourent. Il a besoin d'absolu. Et l'absolu, c'est l'amour.

Un univers de carte postale amoureuse traversé par le vide

Simon fredonne les chansons d'amour qui peuplent notre imaginaire. Elles parlent de souffrance, de blessures, de la difficulté « d'ouvrir son cœur en deux » mais de la nécessité de continuer d'aimer, comme la seule issue, « jusqu'à ne plus sentir la douleur ». Il regarde se défaire sa relation avec Lucie avec une lucidité cruelle. « L'amour, dit-il, bout puis il s'évapore. Les gens regardent au fond des casseroles, les dernières bulles qui s'agitent, mais les gens savent que c'est fini, qu'il n'y en aura bientôt plus. Quand ça leur fait trop peur, quand ils se sentent vraiment désemparés, ils rajoutent un peu d'eau froide, pour que ça tienne encore, quelques années ou quelques mois, mais ça ne tient pas. » En dépit de tout, il érige cet amour qui ne le quittera jamais comme une barrière à la solitude, à l'enfermement, aux médicaments qu'on lui administre. Il en fait une blessure chérie, choyée, enfermée au-dedans de lui. Il regarde le temps passer sur ses plaies ouvertes… et nous livre une histoire de tous les temps et du nôtre aussi.

LA MAGIE LENTE. | par Elise Berlinski | 20 juin 2019

QUAND L'ÉVEIL D'UN HOMME À LUI-MÊME DÉVOILE L'INACCEPTABLE.

Quand les mots conduisent à une vérité insoutenable, la tentation de les censurer peut être grande. Quoi de mieux pour cela que de les attribuer à la folie ? Un psychiatre rapporte l'histoire terrible d'un homme, Louvier, diagnostiqué à tort comme schizophrène.

Des murs, noirs, un sol noir, des chaises noires, une table noire. Noir est le théâtre où l'acteur sur scène fera parler tour à tour chacun des personnages. Un théâtre des mots, jamais entendus jusqu'à présent, qui aujourd'hui, prennent sens dans la neutralité absolue du décor qui s'impose sur scène. Des mots sans autre artifice qu'eux-mêmes, dans leur crudité. Des mots qui racontent l'histoire de Louvier, diagnostiqué schizophrène et soigné comme tel pendant dix ans et qui sent que quelque chose lui échappe. Quelque chose qu'il voudrait comprendre. Alors il prend rendez-vous avec un autre psychiatre, Kemener. Il expose son cas. Il le sait, il est schizophrène, cela fait dix ans qu'il est schizophrène, toutes les preuves sont là : dans le métro il entend des voix d'hommes, des voix d'hommes qui murmurent des choses indicibles. Chez lui, il est traversé d'angoisses, de pensées effroyables, son humeur est changeante. Et surtout, son psychiatre le lui a dit… Pourtant, Kemener, le nouveau praticien, n'est pas convaincu. Ces voix, les entend-il ou les pense-t-il ? Si elles ne sont pas des hallucinations, mais des pensées, le seul objet tangible qui soutient le diagnostic s'effondre. Ces sautes d'humeur seraient alors attribuables à une bipolarité du patient.

Chronique d'une erreur médicale

Après quelques séances, Kemener ne doute plus de la bipolarité de Louvier, qu'il associe à des troubles sexuels trouvant leur source dans l'enfance du patient. Il s'agit alors de le guider, délicatement, à travers les méandres de son esprit, pour qu'il découvre lui-même ce qu'il est, jusqu'à déterrer ses secrets les plus sombres, profondément enfouis, de manière à ce qu'il puisse s'en libérer pour enfin commencer à vivre.

En mettant en scène l'erreur de diagnostic, Denis Lachaud ne présente pas seulement une méprise sur la condition ou sur le traitement d'un patient. Il montre comment un médecin, incompétent, ou refusant peut-être de s'extirper de ses propres préjugés, utilise la folie pour museler un patient. La « folie » se dresse ainsi comme un confortable rempart protégeant d'une réalité que ni le psychiatre ni le patient ne sont prêts à affronter. À travers le cas particulier d'un homme, on voit alors comment la folie peut être utilisée comme explication universelle à tout trouble, occultant ainsi le caractère singulier du trouble et plus fortement encore l'individualité de celui qui en souffre. Elle devient une matrice commode pour masquer la réalité et un moyen d'exclusion plus sûr pour écarter cette même réalité du paysage.

[...] suite de l'article

[...] suite de l'article

Retrouver le sens caché

Kemener, le nouveau psychiatre, cherche à mener le patient dans une reconstruction du sens de sa prétendue folie, d'abord en lui faisant comprendre la portée de chacun des mots qu'il prononce, de chacune des pensées qu'il forme. Le cheminement doit l'amener à découvrir par lui-même les idées qui se cachent derrière les mots qu'il prononce et reconstruire ainsi sa propre histoire. Bien que le sens réel apparaisse rapidement au médecin, celui-ci ne doit pas l'imposer, mais laisser au patient le temps de faire ce travail d'auto-exploration. Ainsi, plus que d'écouter son médecin, Louvier a besoin de commencer à s'écouter lui-même. Marié, deux enfants, il avait défini son identité – aidé en cela par son premier psychiatre – comme celle d'un hétérosexuel schizophrène depuis dix ans. Et on ne change pas soudainement d'identité parce qu'un inconnu le suggère. Il faut une longue et patiente remontée du temps pour qu'il se réveille enfin, découvre l'homosexualité qu'il avait refoulée et comprenne que ses mirages pédophiles tirent leur origine des abus dont il était la victime, et qu'il avait entièrement effacés de sa mémoire.

Un spectacle d'une crudité sans concession

Le spectacle dénote une réelle volonté de représenter ce qu'est une cure, ce que sont des séances, ce qu'un psychiatre entend, ce qu'un patient dit. Pour cela il se place au plus près de la parole, évoluant avec le patient : d'abord hésitante, elle ondoie, incertaine, entre les faits et le convenable, tentant de voiler pudiquement, par la folie, par une boutade, ce qui semble déjà trop choquant. Puis avec le réveil du patient, vient l'explosion de la parole. Plus rien ne doit être caché. Dix ans, cela fait trop longtemps que cette parole a été réprimée, ces dix ans que Louvier vit dans un mensonge qui aura protégé tout le monde sauf lui. Alors il scande des mots si durs et pourtant si vrais, ceux de son homosexualité, ceux de ses désirs, mais aussi et surtout ceux de ses viols subis enfant. Une fois la soupape ouverte, les mots crus, graphiques tels des pointes acérées s'enfonçant dans la chair, coulent à flot, jusqu'à ce que l'acteur nous décrive par le menu son ressenti d'enfant, ce que son oncle, qui le violait, lui disait avant, pendant, après ses viols, et même jusqu'aux différentes positions que son oncle le contraignait de prendre, et comment il devait maîtriser son corps pour supporter la douleur. Le viol s'y impose dans toute son horreur à travers ces détails aussi insupportables que révoltants.

On peut se demander si le rôle du théâtre est de livrer cette vérité crue, sans rien nous épargner. Ne peut-on pas comprendre les atrocités subies sans en donner les détails les plus sordides ? Cette volonté de coller au plus près des faits, de ne rien épargner, ne place-t-elle pas le spectateur en position de voyeur devant le spectacle d'un enfant violé ? Un autre sentiment de malaise saisit le spectateur : une manière de classifier les hommes qui peut sembler schématique. Louvier était schizophrène hétérosexuel, il se découvre bipolaire et homosexuel, sa bipolarité, notons le bien, n'étant diagnostiquée qu'à cause de ses sautes d'humeurs. Toute personne victime de sauts d'humeurs serait-elle nécessairement bipolaire ? Ou est-ce la conséquence des abus qu'il a subis enfant ? Est-il si nécessaire de le ranger dans un groupe particulier ? On atteint ici une limite. « À vouloir dire la vérité de tous, on nie la vérité de chacun », souligne Annie Lebrun dans les Châteaux de la subversion (éd. Gallimard), qui ajoute : « Et non sans raison : en déterminant caractère, type, filiation, on a pour but de quadriller et de maîtriser toute la réalité » La généralisation et l'exemplarité qui sont des caractéristiques du théâtre, ne se retournent-elles pas ici contre leur objet qui est la souffrance de l'individu ?

La Magie lente de Denis Lachaud (texte paru aux Éditions Actes Sud-Papiers)
Mise en scène : Pierre Notte
Interprétation : Benoit Giros
Lumières : Éric Schoenzetter

Théâtre Artéphile 19h20 du 05 au 27 juillet

© DR

Théâtre passion

THÉÂTRES PASSION | ANNE DELALEU | 17 juillet 2019

MARX ET LA POUPÉE - ARTÉPHILE

Que doit penser une petite fille, qui avec sa maman tente de fuir l'Iran ?

La petite Maryam du haut de ses presque 6 ans, se retrouve avec sa mère dans un bureau de l'aéroport, leur crime ? un voile mal posé a laissé échapper quelques mèches de cheveux...

Enfin grâce à une bonne âme, elles récupèrent leur passeport et les voilà en route pour la liberté à Paris !

Malgré tout, l'Iran manque à Maryam, à l'école elle ne veut pas parler français, disons que "ça ne sort pas" alors vient le temps de la solitude, et puis le persan elle a peur de l'oublier, alors elle parlera français mais en cachette au grand désespoir de ses parents.

Quelques années plus tard, la jeune Maryam retrouvera son pays, sa famille, l'oncle enfin libre, sa grand-mère, et l'odeur du pays, les paysages, d'autres amis.
Une mise en scène originale, la comédienne est doublée par une interprète en langage des signes, ainsi qu'une musicienne qui accompagne le récit.

Beaucoup d'émotions grâce à ces trois jeunes femmes et un beau récit à lire absolument !

© Denis Malerbi

critique théâtre clau | ALEC PETIT | 29 Juillet 2019

L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR

[Avignon OFF] « L'EFFORT D'ÊTRE SPECTATEUR »
La Leçon de théâtre incontournable !

COUPS DE CŒUR

« On devrait commencer le festival en voyant ça ! » s'exclame une spectatrice enjouée et émue en sortant de la salle du théâtre de l'Artéphile. « Ça », c'est le spectacle à mi-chemin entre la performance et la conférence, L'effort d'être spectateur, que présente l'auteur et metteur en scène Pierre Notte. Une conférence ennuyeuse : non. Un seul en scène comique et instructif : oui et oui ! Avant même l'ouverture du spectacle, le comédien accompagne le public et l'invite à s'installer en le questionnant toutefois, sur le fait de savoir si réellement, il est sûr d'être là volontairement et s'il se pense au bon endroit. Le spectateur rit et se retrouve emporté par l'énergie du comédien. Commence alors le show, car c'est bien de show qu'il s'agit. Mais pas n'importe lequel. Tel un magicien qui révèlerait les astuces qui composent ses tours les plus secrets, Pierre Notte dévoile à l'auditoire les coulisses et les conventions du monde du théâtre. Tout est dit, enfin transmis, car la volonté pédagogique de ce spectacle est indéniable. C'est avec une générosité certaine, qui conquiert la salle, que le comédien livre les codes de lecture d'un plateau. Tout y est décortiqué : les applaudissements et leurs rôles, le salut et les rappels des comédiens en fin de représentation, le « manque » sur la scène qui permet aux spectateurs d'imaginer et de « construire » ce qui est absent de l'espace de jeu. Pierre Notte souligne les efforts fournis par les spectateurs pour créer l'univers que le metteur en scène aura imaginé. Il compare ainsi le théâtre au cinéma et en marque les différences flagrantes. Le comédien, à force d'exemples, permet au public de réaliser combien le spectacle vivant n'a jamais aussi bien porté son nom. Le plateau de théâtre apparaît alors comme un lieu de vie et de création individuelle, mais à travers des codes acceptés collectivement.

Pour transmettre ce discours qui pourrait sembler trop théorique, Pierre Notte – sorte de Monsieur Loyal improbable avec son chapeau haut de forme noir et ses hauts talons – ne s'économise à aucun instant. Mais ici, point d'humour potache. S'il semblerait qu'il oeuvre dans la clownerie, le comédien réussit avec brio à dissocier la forme du fond et s'appuie sur nombre de citations de personnes du théâtre très célèbres telles que Jean-Luc Lagarce, Peter Brook, Arianne Mnouchkine ou encore le philosophe Gilles Deleuze, en vue d'étayer son discours. Si dans L'effort d'être spectateur, l'essentiel du propos est donc d'étudier le rapport qui s'établit entre les comédiens et les spectateurs, entre la scène et la salle, force est de constater que Pierre Notte enchante magistralement l'auditoire, médusé de réaliser qu'il a un rôle central dès qu'il pénètre dans une salle de théâtre. Spectacle incontournable !

BAZ'ART | 17 Juillet 2019

MARX ET LA POUPÉE

mon plus grand coup de coeur du OFF !

Sacré Goncourt du Premier Roman en 2017 et récompensé notamment du Prix Ouest-France Étonnants Voyageurs la même année, Marx et la poupée de Maryam Madjidi a eu un tel succès qu'il a été traduit en douze langues. Et en treize, voire en quatorze, à présent, dans le cadre d'une magnifique adaptation qui se joue en ce moment, au théâtre Artéphile, en langue des signes et en musique.

À travers une mise en scène sobre signée Raphaël France Kullmann, l'histoire de l'auteure prend vie sous nos yeux, incarnée par trois jeunes femmes vêtues de noir qui vont, chacune à leur tour, composer une partition, nous transmettre cet émouvant récit dans un certain langage, nous le restituer à leur façon. Il y a d'abord celle des mots, entonnés par Elsa Rozenknop, ceux écrits par Maryam qui, n'ayant pas la patience d'attendre d'être sortie du ventre de sa ventre pour s'exprimer, nous parle sans discontinuer des premières heures de la révolution iranienne.

Puis de son départ précipité de Téhéran à l'âge de six ans, de son exil à Paris avec sa mère pour rejoindre son père. De son enfance dans ce pays totalement étranger au sien, de cette langue si différente de la sienne qui restera pendant longtemps un mur auquel ses mots se heurteront violemment. Et enfin, de son retour au pays natal, des retrouvailles avec sa famille, de sa rencontre avec cet homme dont la peau abîmée lui fait penser à l'Iran.

Il y a ensuite la langue des signes, des mots traduits en direct par Aude Jarry, interprète français/langue des signes française (LSF) qui s'attèle pour la première fois à l'exercice d'une adaptation littéraire. Et il y a enfin, celle de la musique, des sons, qu'illustre la guitare électrique de Clotilde Lebrun.

J'ai été tellement émue par le récit de cette petite fille irrésistiblement attachante, sa drôlerie, sa sensibilité à capter les bizarreries de ce nouveau monde qui l'entoure, que je m'y suis attachée avec force, ai été prise de l'envie de la suivre partout dans ses aventures, dans la poursuite de sa vie. J'ai été bouleversée par ce sublime hommage au langage que nous offre ce spectacle.

Je ne saurais assez vous recommander, vous conseiller ardemment, vous sommer, vous supplier, taper des pieds pour être entendue et lue, d'y courir, à ce petit théâtre. D'aller applaudir ces trois comédiennes qui vont vous toucher, chacune à leur manière.

Vous ne le regretterez pas.

critiquetheatreclau.com

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi , quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

© DR

CRITIQUE THÉÂTRE CLAU | Claudine Arrazat | 22 Juillet 2019

LE TRANSFORMISTE texte et mise en scène par Gilles Granouillet

Poignant, Burlesque, Émouvant.

Canard vendeur de Cadillac et fier de l'être, est ballonné depuis quelques jours, il a des nausées, rien ne va plus. Il se rend chez l'ancien médecin de son père.Jour après jour les visites chez ce médecin se succèdent et les symptômes persistent…Son ventre s'arrondit, Canard est enceinte…

Nous sommes intrigués et captivés par cette histoire aux abords cocasses et farfelus.
Mais, attention aux apparences…

Nous allons découvrir par petites touches, l'histoire tragique d'un homme qui s'est enfoncé et perdu dans le déni pour oublier une vérité trop dure à surmonter.
Aidé par son « médecin », il libère sa conscience et nous conte son drame…
Le texte de Gilles Granouillet est profond, délicat et non dénué d'humour. Il nous questionne et nous interpelle :
Ne ferme-t-on pas les yeux si la réalité est trop cruelle en s'inventant un autre monde ?

Xavier Béja et François Font mènent cette histoire avec grand brio. Parfois ils nous amusent puis ils nous émeuvent et nous chavirent tant leurs gestuelles, leurs mimiques et leurs jeux sont justes, poignants et touchants. Très beau moment de théâtre servi par de talentueux comédiens.

© DR

THÉÂTRES.COM | Audrey Jean | juillet 2019

FESTIVAL OFF D'AVIGNON : « LA MAGIE LENTE » À 19H20 AU THÉÂTRE ARTÉPHILE !

Pierre Notte s'empare d'un texte éprouvant de Denis Lachaud, de ces textes difficiles qui martèlent une réalité insoutenable mais qui parviennent malgré le poids de leur propos à y faire jaillir la lumière. « La magie lente » retrace le long parcours d'analyse d'un homme diagnostiqué par erreur schizophrène, un combat du corps et de l'esprit pour affronter la vérité que la psychée cherche à cacher. Benoit Giros prend à-bras-le-corps cette partition douloureuse pour une interprétation impressionnante de justesse et de sensibilité.

Cela commence avec le sérieux et la distance d'un colloque en psychiatrie. L'orateur nous présente un cas d'école pour délimiter entre collègues les démarches à suivre devant des patients au profil plus complexe que d'autres. Ainsi il convoque au plateau Monsieur Louvier schizophrène depuis 10ans, persuadé d'être fou à lier et victime d'hallucinations à caractère sexuel. Débute alors le long chemin de la psychanalyse, un chemin de croix pour Monsieur Louvier qui par le seul pouvoir de la parole et de l'introspection va peu à peu revivre son passé, son enfance, et déterrer le traumatisme originel.

À l'écoute de Benoit Giros, on éprouve une sensation de vertige, de perte de repères face à l'abîme que peut évoquer le cerveau humain et sa mémoire, face à la répétition des mots comme des sentences à digérer, les violences qui jaillissent en saccades, on combat au départ, on lutte contre ce monologue éprouvant comme face à une tentative d'intrusion récurrente dans notre pensée. Les mots sont crus, le récit brutal, l'horreur des exactions du passé intacte, mais par le biais de cette magie lente, de ce glissement presque musical l'on apprend à apprivoiser le flot en même temps que le personnage du texte de Denis Lachaud. Pierre Notte joue la sobriété , la charge est telle qu'il faut indéniablement la laisser exister sur la scène mais l'on remarquera l'idée judicieuse de donner au comédien la prise en charge totale du plateau. C'est lui en effet qui actionne la mise en lumière et qui ainsi joue la mise en abîme permanente de la prise de conscience du personnage. Petit à petit, par l'effet salvateur de la parole, la reconstruction commence, les clefs ouvrent doucement les portes de l'inconscient, remettant dans le bon ordre toutes les pièces du puzzle. La magie lentement opère, et finalement dans un ultime sursaut, un tout petit moment, avec une respiration, un tout petit geste presque imperceptible et pourtant si grand, Benoit Giros illustre le chemin parcouru par son personnage. Libéré du flux des mots et de la noirceur des souvenirs, prêt à avancer enfin vers un futur apaisé.

© DR

THÉÂTRES.COM | Audrey Jean | 05 juillet 2019

107 ANS

Dans cette édition du festival Off d'Avignon Diastème signe deux textes « La paix dans le monde » et « 107ans » tous deux programmés au Théâtre Artéphile. La langue de Diastème est à la fois poétique et abrupte, traitant avec réalisme les aberrations et la violence de notre société déshumanisée. « 107ans » est de cette veine, histoire désabusée d'un amour adolescent gangrené par une folie qui ne s'éteindra jamais. Simon Fraud en interprète équilibriste flirte dangereusement entre passion amoureuse et folie meurtrière, inquiétant et touchant à la fois. Un texte fort.

Simon aime Lucie, Lucie aime Simon. Un premier amour, de ceux qu'on n'oublie jamais tant ils marquent au fer chaque parcelle du corps, chaque recoin de l'âme. Simon aime Lucie, Lucie aime Simon. Mais peut-être parfois c'est trop, l'amour, peut-être parfois la passion ça fait peur à Lucie et Simon ne contrôle pas tout. C'est l'histoire d'une passion que le temps n'altère pas, une passion indomptable, incontrôlable, qui détruit tout sur son passage et dévore Simon de l'intérieur.

Le texte de Diastème est écrit à la première personne, sans filtre Simon se raconte, il délivre sa version de l'histoire avec innocence sans en mesurer tous les enjeux. C'est une parole au rythme lent, comme un poison qui se distille lentement elle délivre sa violence subrepticement, presque sournoisement. Ce crescendo dramatique dans le récit repose principalement sur l'incroyable performance de son interprète Simon Fraud. Il nous adresse ce témoignage pourtant éprouvant avec tellement d'aisance, tellement de naturel que le public est immédiatement persuadé que l'acteur est lui-même le héros tourmenté de ce drame. Pourtant l'exercice est pour le moins périlleux; l'apparente décontraction du personnage, sa nonchalance qui donne même lieu à quelques rires se teinte peu à peu d'horreur. La passion dévastatrice de Simon pour Lucie révèle lentement ses secrets, glissant vers un danger de plus en plus palpable. Adrienne Ollé choisit la sobriété pour sa mise en scène afin de mieux faire résonner la langue. Elle la met en forme avec subtilité, dans la beauté d'un jeu de lampes, délicat comme un chemin de lumière pour guider Simon dans son obscurité.

« 107ans » de Diastème
Mise en scène Adrienne Ollé
Avec Simon Fraud

Festival Off d'Avignon | Théâtre Artéphile à 18H25

REVUE SPECTACLE.COM

©DR

ENSEMBLE PAS ENSEMBLE

REVUE-SPECTACLES.COM | Jean-Yves BERTRAND |09 juillet 2019

De l'usure - ou plutôt de l'évolution - du couple :

1) la fusion amoureuse, 2) le départ (ou la fuite) ou, du moins, l'éloignement pour un temps, et 3) la séparation attendue par la mort... d'où, pour retarder le terme, ralentir son quotidien - à défaut de l'horloge cosmique, ou projeter sa disparition comme pour la conjurer, encore et encore !

Un dialogue de haute tenue alliant poésie et musicalité entre Lui (Jean CAGNARD) et Elle (Catherine VASSEUR), accompagné et...arbitré par une violoncelliste-sampliste (Gaëlle COSTIL) inspirée...

Artéphile du 5 au 27 juillet 2019 (relâche les dimanches) à 15h05
Durée : 1 h

ThéâToile
Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

© D.R

THÉÂTRE TOILE | Sonia BOS-JUCQUIN | 19 juillet 2019

LA MAGIE LENTE

Il y a, chaque année, parmi le millier de pièces proposées dans le OFF du Festival d'Avignon, une poignée de diamants bruts, des créations pour la plupart, qui viennent éclore et enrichir notre cœur de spectateur. La magie lente de Denis Lachaud en fait indéniablement partie. Nous pourrions raconter ce texte et y déceler les sujets, nombreux, qui ont su nous toucher mais il est préférable de se faire son propre avis en allant écouter Benoit Giros, magistral, et en se laissant porter par son interprétation d'une incroyable justesse.

Sur le plateau, Benoit Giros est à la fois le conférencier narrateur, le psychiatre et le patient. On peut suivre dans ses prises de parole successives les différentes séances. Il « pense être un schizophrène hétéro, il ne peut pas devenir comme ça un homosexuel bipolaire ». Alors, il subit ses flashs, ses pensées, ses souvenirs passés ou présents qui s'expriment, nous submergent, nous bouleversent. Le texte, incroyablement fort, tire le fil de la pelote et démêle ses interrogations dans une construction intime mais enfouie. Le personnage a l'âge qu'il a mais il ne sait pas qui il est. Il se raconte, se dévoile, pèle les différentes couches de l'oignon de son histoire personnelle. Il cherche son identité, il expérimente le vrai, le faux, le possible, le réel et le fictif pensé.

Les représentations sont conseillées à partir de 15 ans. Il faut dire qu'il y est question de maltraitance, de traumatisme, avec des mots crus mais jamais gratuits. Il est vrai que les termes « se faire enculer » sont répétés et déclinés à tous les temps et toutes les formes tout en évitant l'écueil d'une résonnance vulgaire ou appuyée. Au contraire, ils servent une détresse humaine, profonde, sincère, bouleversante. Les différents éclairages mettent en lumière les différentes approches du passé, jusqu'à dire les phrases impossibles. C'est l'histoire d'un adulte qui répond à ses pensées pour se défendre, c'est le récit de l'épave d'un enfant qui était mais qui n'est plus et pourtant qui remonte à la surface. Le texte est saisissant, il prend aux tripes sans pour autant glisser dans le pathos ou le larmoyant. Au contraire, il ouvre les bons verrous et distille au bon rythme les clés pour ouvrir, dilater chaque parcelle de la mémoire enfouie. La mise en scène, sobre et efficace, laisse la place à la parole, aux mots, à l'émotion.

Se poser des questions sur qui et ce que nous sommes, sur ce qui fait de nous ce que nous devenons semble être la question fil rouge de ce festival mais il y a autant de traitements possibles que d'histoires personnelles vécues. Celle de Louvier est atroce mais dans le même temps fait forcément écho en nous car qui peut affirmer vivre sa vie et nous celle qui s'était dessinée ? « La psychanalyse est une magie lente » écrivait Sigmund Freud. Avec le texte de Denis Lachaud, nous passons d'un colloque public sur l'erreur de diagnostique à une introspection intime, une révélation. Le spectateur, cueilli par la genèse de cette existence à réparer, ne peut que saluer la performance et poser le seul mot qui semble le plus juste à ce qu'il vient de voir : MERCI !

ARTÉPHILE

Bulle de création contemporaine

ARTÉPHILE

7, rue du Bourg Neuf
84 000 Avignon

www.artephile.com
contact@artephile.com
04 90 03 01 90

ATACHÉE DE PRESSE ARTÉPHILE

Catherine GUIZARD
lastrada.cguizard@gmail.com

DIRECTION ARTISTIQUE

Anne CABARBAYE

DIRECTION ADMINISTRATIVE, TECHNIQUE

Alexandre MANGE

CHARGÉE DE COMMUNICATION

Anaïs CARLOTTI

RETOUR